



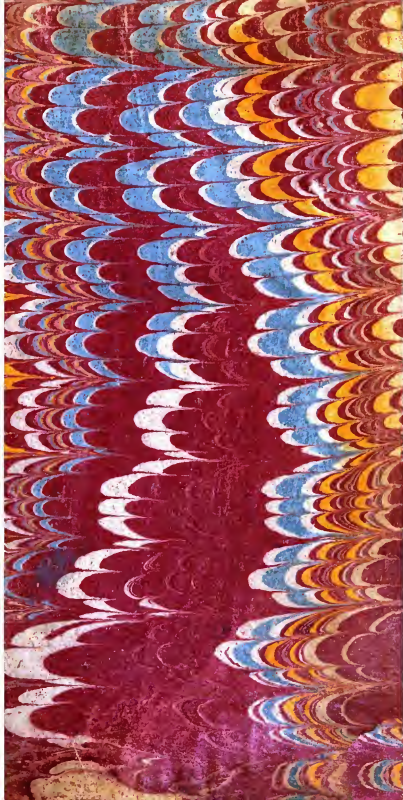
14

14-F

15

M





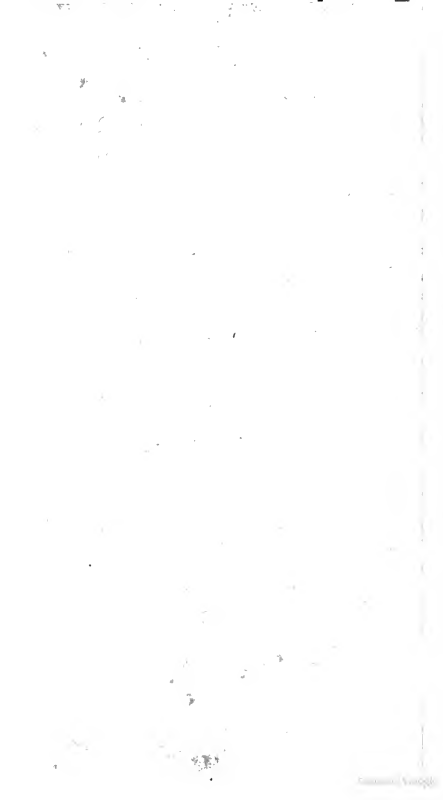
V. H. 1-1-1

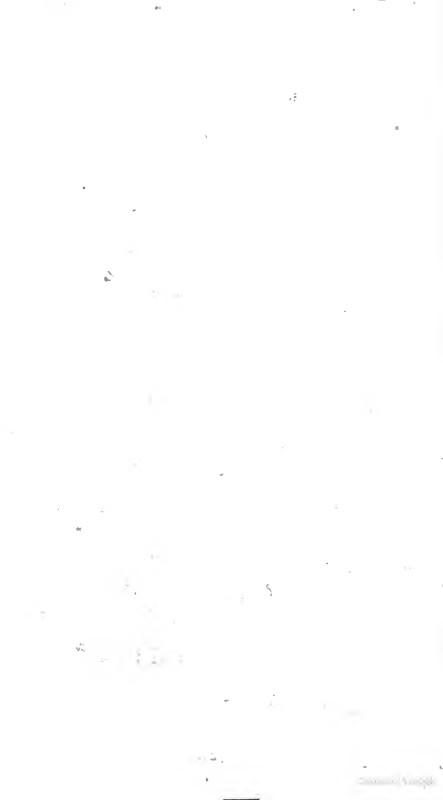


14-14. F. 15











CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE.

TOME SIXIÈME.

contenant

DES REFLEXIONS MORALES
sur les Epîtres & Evangiles, depuis le
Mercredi des Cendres jusqu'au Samedi de
la semaine de Pâque inclusivement.



Monti

Monti

A PARIS,

GUILLAUME DESOREZ Imprimeur
& Libraire ordinaire du Roy, à Saint
Prosper, & aux trois Vertus, au dessus
des Maturins.

Chez

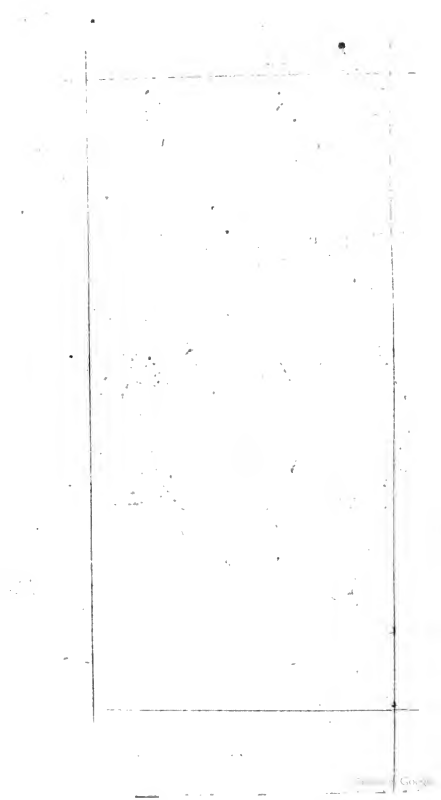
ELIE JOSSET, au coin de la rue de la
Parcheminerie, à la Fleur-de-Lis d'or.

rue Saint
Jacques.

M DC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





APPROBATION.

J'AY lu un livre en quatre volumes
intitulé, *Continuation des Essais de
Morale sur les Epitres, sur les Evangiles,
& sur les Mystères.* A Paris ce
de Juillet. 1687.

COUCIER.

APPROBATION des Docteurs.

COMME la Religion consiste dans la
foi & dans les mœurs, & qu'en même
tems que l'Eglise travaille à gagner ses en-
nemis en leur découvrant la vérité qu'ils
ignoroient, elle tâche de sanctifier ses en-
fans en les engageant à faire honneur à leurs
sentimens par leurs actions : c'est donner
au zèle toute l'étendue qu'il peut avoir, que
de s'employer sans réserve à seconder l'E-
glise dans ces deux choses qui fixent ses des-
seins & qui partagent sa conduite. Chacun
fait combien l'Auteur qui donne cet ouvra-
ge au public, a contribué au plein triom-
phe que la foi de l'Eglise a remporté sur ses
ennemis. Nous goûtons avec plaisir les
fruits d'une gloire qui lui a coûté tant de
peines, & nous apprenons avec joie qu'il
vient tout de nouveau de prendre les armes

pour repousser les derniers efforts d'un parti, qui foible, languissant & pressé de toutes parts, semble ne pouvoir plus se soutenir que par de nouveaux systèmes, & par des paradoxes inouïs. Mais comme rien ne peut échaper à la doctrine & à la charité de l'Auteur, il ne se borne pas à défendre l'Eglise contre ses ennemis, il travaille utilement au salut de ses enfans, également habile & heureux à connoître avec pénétration, à montrer avec évidence, à développer avec netteté & les dogmes que l'on doit croire & les maximes que l'on doit suivre pour appartenir de cœur & d'esprit à JESUS-CHRIST & à son Eglise. Il dissipe les nuages de l'ignorance & de l'erreur. Il conduit à la vertu par des pas de lumière, & de la même main dont il a tant de fois élevé des trophées à la vérité de la foi, il soutient la pureté de la Morale, & la fait triompher de la cupidité, des passions & du crime. On a déjà vu plusieurs ouvrages dont il nous a enrichis. Il le fait encore dans les livres qui ont pour titre; *Continuation des Essais de Morale*. Tout y est plein de solidité & d'instruction. La doctrine y prépare le monde à la piété. L'auteur va au cœur par l'esprit. Il joint l'onction à la force, & par tout il gagne & il enlève, parce que par tout il persuade & il convainc. Ceux qui liront ces livres avec application, y apprendront l'heureux art d'entrer dans les desseins de l'Eglise, qui dans les Dimanches & les Fêtes ne propose aux Fidèles certains endroits choisis de l'Ecriture, qu'afin que ce qu'ils entendent lire, soit le sujet

de leur instruction , le soutien de leur espérance , & le principe de leur consolation. Le pécheur malgré les nuages des passions s'y reconnoitra lui-même. Il y verra la grandeur de ses égaremens ; il en découvrira les sources ; il en prévoira les suites : pourvû qu'il ne soit pas semblable à un homme qui après s'être regardé dans un miroir , s'en va & oublie à l'heure même quel il étoit ; il aura honte de n'être pas ce qu'il doit être ; & cherchera dans la pénitence des forces pour s'affranchir de l'empire du démon. Le juste s'y sentira de plus en plus animé à rendre grâces à la miséricorde qui l'a prévenu de ses bénédictions ; à combattre la cupidité dont il découvrira les artifices & les illusions ; à faire son salut avec crainte & tremblement ; à affermir sa vocation & son élection par les bonnes œuvres. Pères, enfans, maîtres, domestiques, magistrats, princes, religieux, prêtres, pontifes, tout le monde y peut profiter : & de tant d'états différens qui partagent la société civile, & qui font cette agréable variété de l'Eglise dont parle le Roi Prophète, il n'en est pas un seul qui ne puisse y trouver les règles d'une conduite également sainte devant Dieu, & irréprochable devant les hommes. A Paris le 25. Juillet 1687.

BLANPIGNON

Curé de S. Méderic.

L. HIDEUX

Curé des SS. Innocens.

AUTRE APPROBATION.

LEs quatre volumes d'*Essais de Morale* qui ont paru il y a quelques années , ont eu une approbation si générale , qu'il suffit de dire qu'en voici la continuation , pour en donner une juste idée. On y trouve la malice la plus raffinée du cœur humain , représentée avec des traits si vifs & si naturels , que le plus grand aveuglement de l'amour propre n'empêche personne de reconnoître aisément sa propre corruption dans les portraits que ce livre lui fournit : & que chacun au contraire est forcé d'avouer intérieurement , qu'il est tel en effet qu'il s'y voit dépeint, & que c'est de soi en particulier qu'on a voulu parler sous des termes généraux. Il falloit l'Auteur de ces *Essais* pour faire faire à l'homme , dans la connoissance de sa misère , des découvertes dont une pénétration commune & ordinaire n'est jamais capable ; & pour lui apprendre aussi à la guérir d'une manière d'autant plus sûre , qu'il n'y emploie pour remèdes , sur tout dans ces derniers volumes que l'on donne au public , que la seule règle infailible de nos mœurs , dont il applique les maximes particulières à chaque dérèglement qu'il combat, avec autant de force que de justesse. C'est ce caractère particulier qui rend cet ouvrage si recommandable & si utile, qui en a fait désirer long-tems la suite que l'on voit heureusement aujourd'hui , & qui doit obliger tous les gens de

bien à prier Dieu qu'il laisse assez de vie &
de santé à l'Auteur pour donner à cette vaste
& importante matière toute son étendue.
Ce sont les vœux que nous faisons après
avoir lû cet ouvrage avec application, sans
y avoir rien trouvé que de très-orthodoxe.
A Paris le 12. Juillet 1687.

VARET.

DE RIVIERE.

D'ARNAUDIN,
Curé de S. Martin
à S. Denis,

A PARIS,

de l'Imprimerie de la veuve Denis
Langlois 1688.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roi donné à Paris le trentième jour d'Avril l'an de grace 1687. signé, Par le Roi en son Conseil, REVOL, & scellé, Il est permis au sieur * * * de faire imprimer, vendre & debiter en un ou plusieurs Volumes un Livre de sa composition, intitulé, *Continuation des Essais de Morale sur les Mystères, & sur les Epitres & Evangiles de toute l'année*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir durant le tems & espace de dix années, à compter du jour & date que chacun desdits Volumes sera imprimé pour la première fois, en vertu du present Privilege, avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs, ou autres, de le contrefaire en tout ou en partie, sous quelque prétexte que ce soit, à peine de trois mille livres d'amende, de confiscation des exemplaires & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est porté plus au long dans lesdites Lettres.

Ledit sieur * * * a cédé le present Privilege à Guillaume Desprez & à Elie Joffet, Marchands Libraires, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, le 3. Juin 1687. Signé, COIGNARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois en vertu du present Privilege, le 25. Octobre 1687.

P O U R



POUR
LE MERCREDI
DES CENDRES.

Cùm jejunatis , nolite fieri sicut hypo-
critæ tristes ; exterminant enim fa-
cies suas , ut appareant hominibus
jejunantes. *Math. 6. 16. 21.*

*Lors que vous jeûnez , ne soyez point
tristes comme les hypocrites , qui affe-
ctent d'avoir un visage pâle & défi-
guré , afin que les hommes connois-
sent qu'ils jeûnent.*

I.

S'IL n'est pas permis de jeû-
ner pour acquérir dans l'es-
prit des hommes la réputa-
tion de piété & de religion,
il n'est permis d'avoir cette intention
dans aucune de ses autres œuvres. Ainsi

ce précepte particulier de ne rapporter l'action du jeûne qu'à l'unique gloire de Dieu, comprend le précepte général de ne rien faire que pour la gloire de Dieu. La réputation, les honneurs, les plaisirs, les richesses, sont des biens de même nature. S'il étoit permis d'en aimer quelqu'un pour lui-même, il seroit permis de les aimer tous ; & la défense que Dieu nous fait de rapporter nos actions à quelqu'un de ces biens, comprend celle de les rapporter à aucun des autres. L'homme est si grand qu'il s'avilit en aimant pour elle-même quelque créature que ce soit. Dieu ne le sauroit souffrir, non parce qu'il ait besoin de nos hommages, ni qu'il tire aucun avantage de ce que nous lui rapportons nos actions ; mais parce qu'ayant créé l'homme pour lui, & l'ayant rendu capable de son amour, c'est un désordre & une injustice, que l'homme se prive lui-même de sa dignité, qu'il s'abaisse au dessous des créatures auxquelles Dieu l'a rendu ou égal, ou supérieur, & qu'il défigure en en tout, ou en partie l'image de Dieu, en dérochant à Dieu totalement, ou en partie son amour,

II.

Ainsi Dieu ne condamne & ne punit les hommes que parce qu'ils se rendent misérables en se dépouillant de la dignité & des biens qu'il leur a donnez. Il ne veut que l'avantage de ses créatures, & il ne peut souffrir qu'elles y renoncent, & qu'elles se dégradent. Leur péché est de se priver du bonheur qui leur étoit destiné. L'homme en péchant n'ôte proprement rien à Dieu, mais il s'ôte Dieu à soi-même; & ce larcin est une injustice horrible & envers soi-même & envers Dieu. Son devoir & son bonheur sont inséparables, & il diminue autant son bonheur qu'il manque à l'accomplissement de son devoir. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a point de péché léger, & que les moindres péchez véniels que nous comptons pour si peu de chose, sont d'une effroyable conséquence, puis qu'ils nous privent de quelque partie de la participation de Dieu, & que nous y préférons toujours en quelque sorte le fini à l'infini, la créature au créateur.

III.

LE précepte de n'avoir point pour but dans nos jeûnes la réputation des hommes, ne comprend pas précisément le précepte particulier de jeûner; mais le précepte général de n'aimer aucune créature, & de n'y rapporter aucune de nos actions, contient le principe & le fondement du jeûne. Car de ce qu'il n'est pas permis d'aimer les créatures pour elles-mêmes, il s'ensuit qu'il faut s'en priver souvent, & en retrancher l'usage autant que l'on peut; parce que dans l'état d'infirmité où l'homme est réduit, s'il ne se retranche souvent cet usage, il s'y attachera & aimera les créatures pour elles-mêmes. L'usage qui n'est pas modéré par de fréquentes privations, fait que l'ame se cole à l'objet dont elle use, & par là elle vient à le regarder comme nécessaire à son repos & à son bien. Ainsi l'usage se change en jouissance & en amour de repos pour son objet.

Il faut que nous ayons toujours dans l'esprit que nous sommes malades; & que notre devoir est de nous guérir; & que c'est pour cela que la vie nous est donnée; ce doit être notre principale

du Mercredi des Cendres. 5

occupation ; & si l'on nous demandoit
ce que nous avons à faire en ce monde,
nous ne pourrions répondre plus juste
qu'en disant que nous avons à nous y
guérir. Dieu nous a ressuscitez par le
baptême, ou par la pénitence ; mais la
grace de l'un & de l'autre Sacrement
nous laisse encore infirmes & languis-
sans : & qui néglige cette infirmité qui
reste, qui ne travaille pas à se fortifier,
retombe nécessairement dans la mort.
Cette maladie qui reste à l'homme, lors
même qu'il a recouvré la vie, consiste
dans la concupiscence, c'est à dire, dans
une pente violente vers les biens créés.
Il faut donc détruire & diminuer cette
inclination par la séparation & la pri-
vation des créatures. C'en est le prin-
cipal remède. C'est une conséquence
certaine, que qui aime le plaisir, doit
se priver du plaisir ; qui aime les rich-
ses & les honneurs, doit se priver des
richesses & des honneurs. Cette sépara-
tion en affoiblit les idées, elle en dégage
l'ame ; elle lui donne lieu de s'attacher
à d'autres objets. Il n'y a point en cela
d'acception de sexe, d'état, de condi-
tions. Comme on ne dit pas qu'un Prin-
ce, une Dame de qualité qui a la fièvre,

n'a point besoin de remèdes, parce que c'est un Prince, ou une Dame de qualité; on ne doit point dire aussi que ces personnes étant malades dans l'âme par l'amour des créatures, se puissent exempter sur leur condition, de la mortification, qui est le remède de cette maladie.

IV.

Ce devoir devient encore plus pressant & plus nécessaire par une autre raison. C'est que nous avons tous fait une infinité de fautes par l'amour des biens créés, & ainsi nous devons les réparer en nous en privant. Ces fautes nous obligent à la pénitence, & il n'y a point de pénitence sans un desir sincère de satisfaire à la justice de Dieu d'une manière proportionnée à nos péchez. Or il n'y en a point de plus proportionnée que de punir par la privation des créatures, les péchez commis dans la jouissance des créatures. Ainsi le jeûne général, qui consiste dans cette privation, est nécessaire à l'homme, & comme satisfaction pour les péchez passés, & comme remède aux foiblesses qui lui en restent par les habitudes vicieuses qu'il a contractées.

V.

ET qu'on ne dise pas qu'on est bien obligé en général de satisfaire à Dieu, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'on le doive faire de telle & telle manière. Car il est bien vrai qu'on peut satisfaire à Dieu par une pénitence d'un autre genre pour des pechez qui n'y ont aucun rapport, lors que c'est l'impuissance qui nous y réduit : mais lors que les forces ne manquent point, on ne peut avoir une volonté sincère de remédier à une passion, si on ne veut pas employer les moyens propres pour affoiblir cette passion. Celui qui est malade d'intempérance, ne guérira jamais que par des actions opposées à l'intempérance. Celui qui est malade de d'amour de l'argent, ne guérira jamais que par des actions de libéralité & par des aumônes. Chacun est donc obligé de mortifier ses propres passions : car il ne nous est pas permis de demeurer volontairement dans cette maladie, & de ne faire aucun effort pour la diminuer.

VI.

LE jeûne ecclésiastique que l'Eglise nous impose, n'est donc qu'une détermination & un moyen d'observer plus

facilement le jeûne général que la loi naturelle nous prescrit. Il ne regarde en particulier qu'une espèce de jeûne, qui est celui de certains alimens & en certains tems : mais l'Eglise ne nous le prescrit qu'afin de nous engager par là dans ce jeûne général, qui consiste à nous séparer de tous les objets de nos passions. On peut dire même que c'est une espèce de remède général, car le jeûne des alimens affoiblit les passions. Il prépare l'ame à la prière ; il la dégage du poids du corps qui apésantit l'ame. Bien loin donc de nous plaindre de ce précepte de l'Eglise, nous devons être touchés de sa charité. Elle ne nous l'impose pas pour nous charger d'un nouveau joug ; mais c'est au contraire pour nous soulager dans l'obligation indispensable que nous avons de nous séparer des objets de nos attaches. Et cette obligation indispensable même n'est point un joug qui nous rende malheureux ; puis qu'elle n'est fondée au contraire que sur ce que nous sommes obligés d'éviter notre malheur, & de nous procurer un véritable bonheur. L'amour du monde, c'est à dire, des plaisirs, des richesses, des honneurs,

du Mercredi des Cendres. 9

est le malheur & la misère des hommes. Ils ne sont obligez d'en jeûner & de s'en séparer, que parce qu'ils sont obligez de rétablir leur ame dans l'état heureux dont elle est déchue.

Nous sommes obligez de nous priver du monde, parce que nous sommes obligez de mourir au monde. Faisons ce que nous voudrons, vivons de quelle manière il nous plaira, nous sommes condamnés par le juste arrest de Dieu à être privés de toutes les créatures par la mort: car ces créatures n'étant pas notre bien, & n'étant pas faits pour elles, nous n'y pouvons être éternellement unis. Mais s'il faut y mourir totalement par la mort; il faut donc tâcher à s'en séparer & à s'en détacher avant la mort: car malheur à ceux en qui la mort trouvera ces attaches dominantes; parce que les privant des créatures, elle laissera subsister les attaches qu'ils y auront, qui deviendront les instrumens de leur supplice par l'union douloureuse d'un desir éternel, & d'une privation éternelle. L'Eglise craint donc que ces attaches ne s'emparent de notre ame. Elle veut prévenir ce mal-

heur, en nous portant à nous en séparer. Quand même elles ne seroient pas dominantes, il suffit qu'elles subsistent pour nous causer après la mort des douleurs inconcevables. L'Eglise desire de nous les épargner, & de nous faire faire ce que nous voudrions certainement alors avoir fait. Car il est bien certain que l'unique regret d'une ame qui meurt avec des attaches qui retardent son bonheur, & la retiennent dans les flammes du Purgatoire, c'est de ne s'en être pas purifiée avant sa mort, & de n'être pas morte à toutes choses avant que de mourir à son corps.

VIII.

CE que JESUS-CHRIST ajoute, de n'amasser point de trésors dans la terre, mais de s'en faire dans le ciel, est une autre conséquence de cette même vérité, Que nous devons nous détacher de toutes les choses temporelles, & ne désirer que les éternelles: *Avertere animum à temporalibus, & eum mundanum convertere ad aterna*. Et c'est en même tems la marque la plus claire que l'on puisse avoir si l'on a, ou si l'on n'a pas cette vérité dans le cœur. Car il est clair qu'ayant à vivre éternellement

dans l'autre monde , & ne devant faire qu'un séjour passager dans celui-ci , si l'on espéroit quelque bien dans l'autre vie , & si l'on en faisoit le lieu de son bonheur , on feroit tout ce qu'on pourroit pour y envoyer par avance son trésor , afin d'en jouir éternellement. S'il faut avoir quelque bien pour subsister dans la vie présente , & n'y être pas réduit à une honteuse pauvreté , JESUS-CHRIST nous apprend qu'il est encore plus nécessaire d'avoir quelque trésor dans l'autre , pour y éviter une pauvreté éternelle. Cependant nous n'y posséderons que ce que nous y aurons envoyé par avance ; mais aussi nous l'y posséderons sûrement. Ce trésor aura Dieu même pour gardien. Il ne se consumera jamais , & il nous fournira éternellement des richesses inépuisables. Il y a même cela d'avantageux , que tout est propre à être mis en réserve dans ce trésor , jeûnes , aumônes , prières , œuvres de miséricorde , de justice , tout y est mis en réserve , pourvu qu'il soit donné à Dieu ; & Dieu s'en rend le dépositaire pour nous en tenir un compte fidelle. Quiconque donc néglige de se faire cette sorte de trésor , & qui n'a

pour but que de s'établir sur la terre, d'y rendre son pèlerinage plus commode, ou plus illustre, fait voir clairement qu'il n'a d'amour, ni d'espérance que pour la terre, & qu'il n'en a point pour le ciel; c'est à dire, qu'il fait voir qu'il n'a point de part à la vie future, & qu'il est un pur citoyen du monde, qui n'a rien à attendre en l'autre vie que des supplices. C'est la règle que JESUS-CHRIST nous propose; c'est celle sur laquelle il nous jugera, & sur laquelle nous nous devons juger par avance dès cette vie. Nous n'avons pour cela qu'à examiner quel partage nous faisons de nos biens, de notre tems, & des autres choses dont nous pouvons disposer, entre l'autre vie & celle-ci, entre Dieu & le monde. C'est notre cœur qui fait ce partage. Il envoie son trésor au lieu dans lequel il met son bien. S'il le met dans l'autre vie, il y transporte le plus qu'il peut de ce qui lui appartient. S'il le met en celle-ci, il ne songe qu'à s'y établir, parce que son cœur y est. Voilà ce qui fera le discernement des justes & des injustes, des élus & des réprouvez. Le cœur demeurera éternellement attaché au

Du Mercredi des Cendres. 17

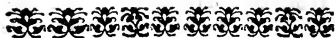
trésor où on l'aura mis dans cette vie ; mais avec cette terrible différence , que si on l'a mis dans les biens du monde , en même tems qu'il y demeurera attaché , il en demeurera privé , au lieu que si on l'a mis dans les biens éternels , il les possédera éternellement avec une sûreté parfaite.

IX.

JESUS-CHRIST y ajoute une autre raison , qui est que dès cette vie même rien n'est plus incertain que les biens dont on prétendoit se faire un trésor ; qu'ils sont exposez à mille accidens ; qu'on en peut être privé par une violence étrangère : au lieu que ceux que nous envoyons dans le ciel , nous y sont conservez avec une entière sûreté ; que personne ne nous les sauroit ravir , & que de temporels & périssables qu'ils sont , ils y deviennent incorruptibles & éternels. Ces raisons sont si pressantes , qu'il faut un aveuglement incompréhensible pour n'en être pas touché. Et si l'on consulte la raison , il sembleroit qu'elle suffise pour nous faire prendre le parti de travailler pour le ciel & de mépriser le monde. Mais on a beau tirer ces conclusions &

en être persuadé. Le poids du cœur nous entraînera toujours ; & nous n'avons point d'autre voye pour suivre cette raison dont nous sommes convaincus , que de demander à Dieu un cœur pur , un cœur attaché aux biens de l'autre vie , qui peut seul nous y faire établir notre trésor.





SUR L'EVANGILE
DU JEUDI

d'après

LES CENDRES.

Cum introisset Capharnaum, accessit ad eum Centurio... Dico autem vobis quod multi ab Oriente & Occidente venient, & recumbent cum Abraham, & Isaac & Jacob in regno caelorum. *Matth. 8. 5. 13.*

JESUS étant entré dans Capharnaüm, un Centenier le vint trouver.....

Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient & d'Occident, & auront leur place dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac & Jacob.

I.

LA piété du Centenier à laquelle JESUS-CHRIST donne de si

grans éloges, qu'il témoigne n'en avoir point trouvé de semblable dans tout Israël, consistoit principalement, selon l'Evangile,

1. Dans le soin charitable qu'il avoit d'un de ses domestiques, pour lesquels les gens du monde n'ont ordinairement que de la dureté.

2. Dans la foi vive qu'il avoit que JESUS-CHRIST le pouvoit guérir par une seule parole; ce qui marquoit qu'il le reconnoissoit pour Dieu.

Dans la persuasion où il étoit d'être indigne de recevoir JESUS-CHRIST chez soy: *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum*, par laquelle il mérita, dit saint Augustin, de recevoir JESUS-CHRIST dans son cœur au même tems qu'il se déclara indigne de le recevoir dans sa maison. Voilà ce que l'Eglise propose aujourd'hui à imiter aux Chrétiens, en leur proposant cet Evangile. Mais comme on en a parlé ailleurs, on s'arrêtera particulièrement à ce que JESUS-CHRIST ajoute aux éloges qu'il donne à ce Centenier, savoir, que *plusieurs viendront d'Orient & d'Occident qui auroient part avec Abraham, Isaac & Jacob au festin*

v. 8.

*Sur l'Evangile
du 3. Dimanche
après
l'Epiph.*

du ciel, & que les enfans du royaume seroient chassés dans les ténèbres extérieures. Ce seroit une vérité consolante, si par ces enfans du royaume il ne falloit entendre que les Juifs qui par leur infidélité ont donné lieu aux Gentils d'Orient & d'Occident d'occuper leur place. Mais il y en a bien d'autres que les Juifs à qui le nom d'enfans du royaume peut convenir. Et pour mieux comprendre cette vérité terrible, il faut remarquer que ce ne sont pas proprement ni les Chrétiens qui violent manifestement les loix de Dieu, ni les pécheurs manifestement impénitens, qui sont désignez par ce mot d'enfans du royaume, puisque renonçant visiblement à la qualité d'enfans de Dieu, qui y donne droit, il est bien clair qu'ils ne prétendent point en être héritiers. Ce sont des Chrétiens qui se disent enfans de Dieu, & qui se flatent de cette qualité. Et comme il n'y en peut avoir que de deux sortes, d'innocens ou de pénitens, & que ce ne sont pas sans doute les vrais innocens & les vrais pénitens ; on peut dire que ces enfans du royaume qui en seront exclus, sont les faux innocens & les faux pénitens.

Ainsi, comme on a grand intérêt d'éviter d'être de ce nombre malheureux, on ne sauroit assez examiner qui sont ceux à qui l'on peut donner ces noms.

II.

*Jerem.
Thren. 3.
27.*

Il semble qu'il n'y a rien de plus favorable pour se promettre seurement le salut que d'avoir toujours vécu dans l'innocence & d'avoir part à ces paroles du Prophète; *Bienheureux l'homme qui aura porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse.* Cependant comme Dieu ne veut point qu'il y ait d'état au monde qui soit entièrement exempt de danger, il permet qu'il y en ait de fort grans dans celui-ci.

Il est certain que selon l'ordre & la coutume de baptiser les enfans peu de tems après leur naissance, établie depuis long-tems dans l'Eglise par de très-justes raisons, on ne peut douter que les enfans n'aient été tous justifiez, & qu'ils ne demeurent dans l'innocence tant qu'ils n'ont pas encore l'usage de la raison. C'est une erreur impie des prétendus réformez de dire que les Sacremens n'opèrent la grace que dans les prédédestinez. Mais après qu'ils sont venus à user de leur liberté, rien n'est

plus incertain, ni plus difficile à décider que de favoir s'ils ont conservé ou n'ont pas conservé la grace de leur baptême.

Je ne me fonde point ici sur le sentiment de plusieurs Docteurs très-considérables, & entr'autres de saint Thomas, qui n'ont pas craint d'enseigner que les enfans commettent un péché mortel, lors que dans le premier usage qu'ils font de leur liberté, ils ne se rapportent pas à Dieu par un acte d'amour, & ne le prennent pas pour dernière fin. Mais ce que je dis est, que sans s'arrêter à cet instant précis qui reçoit de grandes difficultez, on ne peut nier au moins que dans une certaine étendue de tems, un enfant jouissant de sa raison ne soit obligé d'aimer Dieu sur toutes choses, de vivre pour lui, & de lui rapporter sa vie & ses actions. Il faut que l'amour de Dieu domine en luy; & pour y dominer, il faut qu'il soit le principe du corps de ses actions. Or quelle marque voit-on de cette disposition dans la plupart des enfans depuis l'âge de neuf ou dix ans jusqu'à quinze ou seize? Que remarque-t-on en ceux mêmes que Dieu préserve des actions crimi-

nelles, qu'une vie toute conduite par les sens, qu'un désir d'exceller, une curiosité inquiète, un oubli de Dieu, une froideur pour la prière & pour les livres & les exercices de piété? De quelle manière reçoivent-ils les Sacramens? Et enfin, quelles marques donnent-ils que ce soit l'Esprit de Dieu, qui les fasse agir? Est-ce ce que dit l'Apôtre, que *ceux-là sont de Dieu, qui agissent par l'Esprit de Dieu, & que celui qui n'a pas l'Esprit de JESUS-CHRIST n'est point à lui, ne les regarde pas?* ou...

Rom. 8.

14.

Ibid. v. 9.

En vérité si Dieu conserve sa grâce dans quelques-uns parmi une infinité de défauts qu'on y remarque & que l'on tolère, il est bien à craindre que la plupart ne la perdent par l'omission des devoirs essentiels de la créature envers son Dieu, comme de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de faire pénitence; & que l'indévotion & le libertinage qui succède souvent à l'état de l'enfance, ne naisse de l'extinction de la grâce en eux dans les tems où l'on les regardoit comme innocens. Bien des gens regrettent de n'être pas morts dans cet âge : mais je ne sai si ce souhait est bien raisonnable dans quelque exemption de

crimes grossiers que l'on puisse l'avoir passé. Car si l'on en juge selon la foi, il n'y a personne qui ne soit obligé de le regarder comme un tems de ténèbres très-épaisses, & qui ne doive dire à Dieu avec un esprit d'une componction sincère ; *Seigneur ne vous souvenez point des péchez, de ma jeunesse & de mon ignorance : DELICTA juventutis mea & ignorantias meas ne memineris.*

*Psal. 24
v. 7.*

III.

QUE s'il y a de l'incertitude dans ce tems même que l'on regarde d'ordinaire comme un tems d'innocence, combien y en a-t-il plus encore dans les âges plus avancez, lors même qu'on fait quelque profession de piété, & qu'on évite les actions qui passent pour criminelles à l'égard de tout le monde ? Car combien y a-t-il de fausses règles de morale qui trouvent des approbateurs, & qui ne laissent pas de rendre coupable, parce que c'est la corruption du cœur qui rend susceptible de ces opinions fausses & relâchées, & qui fait qu'on ne cherche pas d'autres lumières que celles qui semblent les favoriser ? Combien y en a-t-il qui engrent dans les Charges de l'Eglise & du



22 *Sur l'Evangile du Jeudi*

monde sans vocation, & avec des incapacitez qui rendent leur entrée & leur vie criminelle aux yeux de Dieu? Combien y a-t-il de devoirs dans chaque profession, qui sont d'une obligation essentielle, & auxquels on ne pense point? On ne s'examine d'ordinaire que sur certains crimes grossiers, & sur les péchez d'action. On ne fait point de scrupule des péchez que l'on peut appeller de disposition, d'état, d'habitude. On vit dans l'oubli de Dieu & dans l'oisiveté. On mene une vie d'amusement, de mollesse, de divertissement, de curiosité, d'entretiens & de visites inutiles. On ne donne presque aucune part à Dieu dans ses actions; & la part qu'on lui donne est remplie d'une infinité de négligences, de distractions & d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point d'attention, & sur lesquels on ne s'examine point.

C'est un précepte que de mener une vie de travail & de pénitence. C'est un précepte que de faire effort pour s'avancer dans la piété, & pour se corriger de ses défauts. C'est un précepte que de veiller sur ses actions, afin d'éviter

& les tentations du diable & les surprises de notre amour propre. C'est un précepte que de prier Dieu, & de le prier à proportion de ses besoins. C'est un précepte que d'être reconnoissant des bienfaits de Dieu. C'est un précepte que d'aimer le prochain, de lui rendre des assistances spirituelles & temporelles. Toutes les vertus sont de même de précepte, la tempérance, la justice, la prudence, l'humilité, la douceur, la modestie, le suport du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne soit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait réflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace sans le connoître, par des fautes ou d'omission, ou de commission dont ils se rendent coupables contre ces préceptes?

IV.

IL y a un grand nombre de péchez & de défauts qui sont criminels dans un certain degré, & qui ne le sont pas dans un autre, & qui sont d'une telle nature que quoi qu'on n'en puisse être entièrement exent, on ne sauroit pourtant discerner avec assurance en quel degré l'on en est coupable. L'orgueil est certainement un péché mortel dans un

certain degré. Cependant il n'y a personne qui puisse dire avec vérité qu'il n'a point d'orgueil, ni qui puisse discerner précisément la mesure & le degré de son orgueil.

L'envie & la jalousie sont des péchez mortels dans un certain degré. Or qui peut dire qu'il est totalement exempt d'envie & de jalousie? Et qui connoît le degré de celle qu'il a?

L'aversion contre le prochain est criminelle dans un certain degré. Cependant personne n'est exempt d'aversion & n'en connoît le degré; car elle est souvent bien plus grande qu'on ne pense.

En combien de manières peut-on abuser de l'usage des Sacremens & y commettre des fautes? Cependant qui connoît avec une entière certitude la grandeur de ces abus, & quels sont ceux qui sont capables de nous faire perdre la grace de Dieu? On la peut perdre, & se rendre criminel par une parole, par une pensée, par un mouvement du cœur qui se dérobe ensuite à notre recherche. Ainsi il n'y a personne, quelque innocente qu'ait été sa vie en apparence, qui n'ait beaucoup de sujet de craindre, & qui puisse s'assurer de
n'être

n'être pas du nombre de ces faux innocens qui seront bannis du festin de l'Agneau, & exclus de son royaume.

V.

M A I S s'il y a à craindre pour tout le monde, & même pour les âmes les plus saintes, il y a infiniment plus à craindre pour certaines personnes, qui étant exentes des crimes grossiers se contentent de cela, & ont peu de soin de s'avancer dans la piété ; qui affrontent les périls & les tentations de la vie du monde par une confiance téméraire dans leurs propres forces ; qui sont peu touchées des fautes qu'elles commettent, & travaillent peu à s'en corriger ; qui se permettent tout ce qui n'est pas absolument défendu ; qui sont presque continuellement dissipées & occupées des pensées du monde ; qui prient peu ; & qui prient avec peu d'attention & de ferveur lors qu'elles prient ; & ont peu de soin de soutenir leurs prières par la mortification de leurs passions ; qui ont peu de crainte des jugemens de Dieu, & évitent même d'y penser, qui mettent leur confiance dans certaines bonnes œuvres apparentes ; qui sont plutôt des effets de la coutume ou de

considérations humaines que d'une charité intérieure; qui donnent une grande liberté à leur imagination, à leurs pensées, à leurs jugemens; & qui font peu de réflexion sur ce que dit saint Jacques: *Que si quelqu'un se croit religieux & qu'il ne retienne pas sa langue comme avec un frein, sa religion est vaine & infructueuse.*

Ja. i. 16.

VI.

CES faux innocens dont le monde est plein, sont la pépinière d'une foule de faux pénitens. Car les péchez spirituels dont ils sont coupables, éloignant d'eux les graces de Dieu, les disposent souvent à plusieurs péchez grossiers qu'ils ne peuvent se dissimuler, & qui les obligent de recourir aux remèdes de la pénitence. Mais comme leur pénitence n'a pour objet que ces péchez extérieurs, & ne va presque jamais jusqu'à la source qui les a produits, ils se croient pleinement justifiés lors qu'ils ont renoncé à ces vices grossiers; ce qui arrive souvent par des considérations purement humaines. Pour ces autres vices dont nous avons parlé, ils ne font partie ni de leur confession ni de leur pénitence. Ils leur demeurent toujours.

également inconnus , & leur prétenduë conversion contribué même à leur cacher davantage leur état , parce que ce changement extérieur passe dans leur esprit pour un changement entier , & qu'ils n'ont point d'autre idée d'une conversion solide que celle du changement qu'ils trouvent en eux.

VII.

ON PEUT juger combien cela s'étend , & par conséquent combien il y a de faux pénitens , si l'on fait réflexion que presque tout le monde perd la grace du Batême par des playes visibles & mortelles ; & cependant qu'il y en a peu dont on puisse juger solidement qu'ils l'aient recouvrée. On voit à la vérité quelque changement extérieur. Quantité de personnes qui ont été déréglées , se lassent des vices , & renoncent à la vie licencieuse. Ils se dégoûtent des passions de la jeunesse. Ils veulent acquérir la réputation de gens d'honneur & de probité. Il s'y mêle même quelque crainte de l'enfer. Ils trouvent donc bon d'assurer leur salut par des moyens aussi faciles que le sont la confession & la participation des Sacramens. Ils deviennent plus exacts à cer-

tains devoirs extérieurs de religion : mais ils n'en sont pas moins attachez à leurs intérêts & à leur fortune ; ils n'en sont pas moins remplis des choses du monde ; ils n'en sont pas plus appliquez à la prière & à la mortification ; & ils font consister toute leur pénitence dans la cessation des vices grossiers.

VIII.

COMME la plupart des gens sont engagez dans des déréglemens qui les mettent au dessous de la plupart des Juifs & des Payens , leur pénitence ne fait que les rétablir dans ce qu'on peut appeller une honnêteté payenne, ou une vertu pharisaïque. Comment iroient-ils plus avant, puis qu'ils n'ont point d'autre idée du christianisme que celle-là ? Ils ne savent ce que c'est que tout le reste , & n'ayant jamais eu soin de s'en instruire ils regardent tout ce qu'on en dit comme des imaginationss. Ils croient même qu'il leur seroit honteux de commencer à apprendre les élémens d'une religion dont ils ont fait profession toute leur vie. Ils aiment donc mieux supposer qu'ils en sont instruits , & prendre tout ce qu'ils ne savent pas pour de vaines spéculations. Ainsi ils

n'ont aucune pensée de se détacher du monde, de se priver de la jouissance & de la possession des créatures; de s'abaisser & de s'humilier. Estimer heureux ceux qui souffrent, qui sont méprisés ou opprimés; être prêts de tout perdre pour la justice; mortifier ses passions; sont des vertus auxquelles ils n'aspirent pas par les desirs même, & auxquelles ils ne s'imaginent point d'être obligés. Ainsi ce n'est jamais le sujet de l'examen de ces personnes. Cela n'entre jamais dans leurs réflexions, ni dans les desseins de corriger leur vie qu'ils se proposent quelquefois.

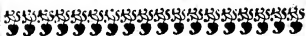
I X.

CE GENRE de fausse pénitence est encore accompagné d'un autre défaut qui suffiroit seul pour rendre la pénitence vaine & trompeuse. C'est qu'on s'imagine qu'il suffit d'abandonner les vices, & les emplois criminels, & qu'on n'est point obligé de réparer le passé autrement qu'en s'en confessant & en accomplissant ces légères pénitences qu'on impose dans le tribunal. Mais c'est une illusion très-dangereuse. Je ne dis pas que l'accomplissement actuel de la satisfaction, avant ou après

l'absolution, soit essentiel à la réconciliation : & je demeure d'accord qu'un homme vraiment converti, qui meurt après l'absolution sans avoir accompli ce qui lui avoit été ordonné, ni y avoir rien ajouté, meurt dans la voye du salut. Mais ce que je dis c'est qu'il n'y a point de conversion sincère sans un desir effectif de satisfaire à Dieu par de dignes fruits de pénitence ; & que si ce desir est réel, il produit dans la suite son effet, & engage à une vie pénitente proportionnée à nos forces. Si la coutume, l'ignorance ou la juste condescendance des Confesseurs dispense les pécheurs des satisfactions laborieuses, un vrai pénitent ne s'en croit pas dispensé pour cela. Ce qu'il ne peut faire en une manière, il le fait en une autre. S'il n'est pas capable de faire des œuvres extrêmement pénibles, il répare ce défaut en substituant des mortifications d'esprit aux mortifications du corps. Enfin il entre sans peine dans cette maxime, Que Dieu n'étant pas moins juste en ce tems ici qu'au tems de l'annienne Eglise, il ne demande pas moins des pécheurs une volonté effective de satisfaire à la justi-

ce, ou d'une manière ou d'une autre ; que plus on les dispense des austérités, plus ils doivent récompenser cette dispense par d'autres sortes de pénitences & de bonnes œuvres ; que jamais le Sacrement de Pénitence ne peut changer de nature, ni se confondre avec le Batême ; qu'il doit être toujours jusqu'à la fin du monde un batême laborieux ; & que la vie, l'esprit, & le cœur d'un pénitent qui revient à Dieu après de grands crimes, doivent toujours être fort distingués de la disposition des innocens qui ont conservé la sainteté de leur Batême. Ce sont là les principaux défauts qui rendent la pénitence fautive & trompeuse, & qui attirent sur les hommes qui se laissent séduire par cette illusion, cette horrible exclusion du festin de l'Agneau, marquée par ces paroles terribles : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.*





SUR L'EUANGILE
DU VENDREDI
d'après
LES CENDRES.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum. . . . Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.
Matth. 5. 43. 46.

Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain.. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis , benissez ceux qui vous maudissent.

I.

JESUS-CHRIST n'est pas seulement admirable dans la hauteur & la sainteté de ses préceptes ; mais aussi dans la manière dont il les propose , & dans la sagesse avec laquelle il ménage

toutes les lumières & même toutes les préventions qu'il trouve dans ceux à qui il parle pour les conduire à la vérité. Les Juifs avoient une extrême aversion pour deux sortes de personnes, les Gentils & les Publicains. Ils les regardoient comme des gens maudits de Dieu & plongez dans toutes sortes de crimes. Ils ne pouvoient donc pas être choquez qu'on leur proposât d'être plus parfaits & plus vertueux que ceux qu'ils regardoient comme les plus méchans des hommes. C'est néanmoins par là que JESUS-CHRIST les conduit au plus difficile de ses préceptes, qui est l'amour des ennemis. Il leur fait voir que les Gentils & les Publicains aimoient leurs amis, qu'ainsi ce ne seroit pas les surpasser que de n'aimer que leurs amis : & par là il les conduit à conclure qu'il faut donc aimer ses ennemis, puis que sans cela ils n'auroient aucun avantage sur les Gentils ni sur les Publicains. Et comme les Juifs avouoient que ces gens ne méritoient aucune récompense, pour l'affection qu'ils portoient à leurs amis, il en conclut qu'ils n'avoient pas lieu d'en attendre davantage s'ils se contentoient

de les imiter. C'est par ce degré qu'il les conduit à vouloir être parfaits comme le Père céleste qui fait luire son soleil sur les justes & sur les injustes. Et quoi que par la manière dont il propose ce point il semble que ce soit plutôt un conseil qu'un précepte, toutes les circonstances de ce discours obligent néanmoins de le prendre pour un commandement exprès. C'est un précepte de ne pas haïr ceux que Dieu aime, & de faire du bien à ceux à qui il en fait. Puis donc que la bonté de Dieu embrasse encore les méchants durant cette vie, comment les hommes pourroient-ils avec justice les exclure des effets de leur amour? Ainsi l'exemple de Dieu est une raison décisive qui nous oblige à l'amour des ennemis, parce qu'il ne peut être permis d'avoir la volonté opposée à celle de Dieu.

II.

MAIS si l'on pousse cette raison plus loin, & qu'en prenant la conduite de Dieu pour modèle & pour règle de la nôtre, nous considérions celle qu'il a tenue à notre égard, nous serons aisément convaincus que la justice & notre propre intérêt nous obligent in-

dispensablement à aimer nos ennemis. Car toute l'espérance que nous pouvons avoir de notre salut est uniquement fondée sur l'amour que Dieu porte aux hommes devenus ses ennemis par le péché. S'il n'avoit pour eux que des mouvemens de haine, leur perte seroit assurée, & ils seroient privés de toutes les graces qu'il leur fait, soit temporelles, soit spirituelles; puis qu'elles ont toutes pour source cet amour qu'il leur a porté en les trouvant dans ce malheureux état. On peut mériter de nouvelles graces par ses prières & ses bonnes œuvres: mais ces prières & ces bonnes œuvres naissent de la grace de la foi que Dieu nous a donnée lors que nous étions ses ennemis. Quiconque donc refuse d'aimer ses ennemis, se rend indigne de cette grace. Il dit à Dieu par ses actions que sa conduite est mauvaise, & qu'il ne la veut pas imiter. Ainsi il s'oppose aux miséricordes de Dieu sur lui, & il en tarit la source autant qu'il lui est possible. Car par cette disposition de haïr ses ennemis il est incapable d'aimer en Dieu la miséricorde qu'il pratique à son égard; & ainsi il est nécessairement ingrat. On

36 *Sur l'Evangile du Vendredi*

n'aime point la justice de Dieu quand on pratique l'injustice envers les hommes : on n'aime donc point aussi sa miséricorde quand on n'en a point pour ses ennemis. Ce sont deux mouvemens opposez & incompatibles que l'amour de Dieu plein de miséricorde envers ses ennemis, & la haine du prochain. Ainsi la haine des ennemis détruit l'amour de Dieu : & par conséquent elle ôte la vie de l'ame qui consiste dans cet amour ; & l'on devient par cette haine meurtrier de sa propre ame.

III.

C E P E N D A N T les hommes sont si ennemis de leur salut & d'eux-mêmes, qu'ils ne se contentent pas de haïr ceux qui les ont réellement offensez, & qui sont effectivement leurs ennemis ; mais ils se font même des ennemis imaginaires pour avoir le plaisir malin d'exercer contre eux leur haine & leur animosité. Qu'on examine bien toutes les aversions qu'on nourrit dans son cœur, & l'on trouvera que la plûpart n'ont point d'autre cause que la témérité & l'injustice de nos jugemens. On conçoit des soup-

cons sans fondement ; on s'arreste à toutes sortes de rapports , on envenime toutes sortes d'actions & de paroles ; on relève tout , & on attribue à un fond de malignité , des discours que le hazard a produits , & qui n'ont aucune racine dans le cœur ; de sorte qu'il suffiroit presque pour régler les hommes sur ce point , de les réduire à ne haïr que leurs véritables ennemis , & à condamner en eux-mêmes toutes les aversions qu'ils reconnoîtront manifestement injustes , ou téméraires. Et c'est ce qu'il est utile de représenter ici pour les convaincre de leur injustice par des raisons même toutes humaines.

IV.

IL EST clair d'abord qu'ils doivent mettre au nombre des haines & des aversions injustes celles qu'ils conçoivent contre ceux qui remarquent en eux de véritables défauts , ou qui les font remarquer aux autres. Car le jugement de ces personnes étant vrai , ne peut être un fondement légitime de les haïr. On ne hait pas ceux qui nous disent que nous avons la fièvre , quand nous l'avons effectivement.

38 *Sur l'Evangile du Vendredi*

Pourquoi serons-nous plus délicats quand on nous avertira d'un défaut d'esprit, ou de mœurs? Est-il juste de prétendre que tous les hommes doivent être aveugles & muets sur notre sujet, & qu'ils ne doivent pas découvrir en nous des défauts qui y sont effectivement? Est-ce pas une vanité basse & injuste de vouloir passer dans l'esprit des autres pour autres que nous ne sommes? Il est d'autant moins juste de s'en offenser, que ceux qui nous avertissent que nous avons la fièvre, ne nous donnent par là aucun moyen d'y remédier : mais ceux qui nous reprochent un défaut spirituel & volontaire, nous donnent lieu par leur reproche même de nous en guérir en nous en corrigeant. Qui ne se trouveroit heureux qu'on lui dît qu'il a la peste, s'il suffisoit qu'il ne la voulût plus avoir pour en être délivré? Or la volonté sincère de se corriger est un remède efficace pour tous les défauts spirituels volontaires ; & l'avertissement aide l'ame à former cette volonté. Il faut quelque chose qui l'excite pour rendre cette volonté plus vive & plus forte : & c'est l'ef-

fet des reproches que nous font les autres quand nous savons nous en servir comme la raison nous l'ordonne.

V.

M A I S si l'on nous attribue des défauts que nous n'ayons pas, & qu'on nous décrie sur des soupçons téméraires, notre aversion n'aura-t-elle pas alors un fondement légitime? Non; car il est clair qu'en ce cas celui qui nous hait & qui nous décrie, est trompé & qu'il ne nous hait qu'en nous prenant pour autres que nous ne sommes. Il a raison de haïr ce phantôme qu'il s'est formé par son imagination. Nous haïrions aussi bien que lui un homme qui auroit les qualitez qu'il conçoit en nous. Et ainsi il convient avec nous dans le jugement qu'il se forme de ce phantôme. Mais il a tort, dira-t-on, de nous en revêtir & de nous l'attribuer. Il est vrai qu'il se trompe dans ce jugement; mais qui nous a dit qu'il se trompe par malice? Ne lui faisons-nous point plus d'injustice qu'il ne nous en fait en attribuant son erreur à un si mauvais principe? Car combien d'autres

causes peut-elle avoir ? Les hommes ne sont pas toujours sur leurs gardes. Ils n'examinent pas si précisément les conséquences des choses. Ils se laissent aller à de fausses apparences, & à de légères conjectures. Il ne nous arrive que trop souvent de nous tromper en cette manière ; & nous serions bien fâchez qu'on prît toutes nos surprises pour des effets de malice. Souvent même nous donnons lieu à ces jugemens par des défauts de circonspection : ainsi nous nous plaignons de ce que nous devons nous imputer à nous-mêmes. Il faut donc retrancher encore du nombre de nos ennemis ces personnes simplement prévenues qui se trompent sur notre sujet sans malignité certaine & connue. *

VI.

IL NE restera donc qu'une sorte d'ennemis que nous croirons pouvoir haïr, qui sont ceux qui par malice haïssent en nous les vrais biens de la justice & de la vertu : mais ces personnes ne nous haïssant, que parce qu'ils haïssent Dieu, c'est à dire, la justice, il est clair que la haine qu'

ils ont pour Dieu, est ce qui nous doit déplaire, & que nous n'en devons être touchez qu'en la manière que Dieu l'est. Or la haine qu'ils ont pour la justice, n'empêche pas que Dieu qui est cette justice, ne veuille sincèrement leur conversion, qu'il ne les appelle à la pénitence, comme dit saint Paul, par sa bonté & par sa patience, & qu'il ne leur fasse diverses graces. Nous devons donc entrer dans ces mêmes sentimens à leur égard, & nous ne pouvons leur refuser en considération de nous-mêmes, & du petit 'tort qu'ils nous font, ce que la justice même qu'ils attaquent directement, ne leur refuse pas. Nous y sommes d'autant plus obligez, que nous devons reconnoître en nous ou la même aversion de la justice, ou une pente très-prochaine à la haïr. Car la concupiscence qui vit ou qui régné en nous, est naturellement ennemie de la justice; & c'est le sens de cette parole de saint Jacques : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei.* Ainsi l'amour que nous nous portons à nous-mêmes nonobstant cette injustice naturelle, nous doit adoucir en-

Rom. 2. 4

Jac. 4 4.

vers ceux qui ne nous haïssent , que parce qu'ils n'aiment pas la justice. Ils ne font en cela que ce que nous faisons nous-mêmes. Il faudroit, pour avoir quelque droit apparent de ne pardonner pas à ceux qui nous haïssent injustement , être incapables de ce défaut ; mais pendant que nous y sommes sujets , c'est établir une loi que nous condamnons nous-mêmes que de pratiquer cette dureté envers les autres.

VII.

LA seule mutabilité inséparable de l'état de cette vie, & l'incertitude des jugemens de Dieu & sur nous & sur les autres , nous ôte tout droit de haïr les hommes, quelque injustes qu'ils puissent être à notre égard. Car nous ne saurions être assurés ni que nous ne tomberons point dans le même desordre , ni que Dieu ne fera point la grace à ceux qui y paroissent engagez, de les en retirer. Nous leur faisons nous-mêmes injustice , si nous les regardons comme invariablement attachez au mal , puis que leur volonté ne cessera jamais d'être flexible tant qu'ils seront encore dans cette vie. Nous ne

savons quels sont les desseins de la miséricorde de Dieu sur eux. Peut-être que celui que nous regardons comme notre ennemi, est destiné avec nous pour participer au royaume de Dieu, qui est le royaume de la charité. Il ne peut être permis de haïr dans le tems celui qu'il sera peut-être nécessaire d'aimer dans l'éternité; & si nous le haïssons, il se pourroit fort bien faire qu'il participeroit sans nous à cette éternité bienheureuse, c'est à dire, que nous en serions exclus.

VIII.

Qui hait son prochain à cause de son injustice ou réelle, ou présumée, est lui-même injuste. Car l'injustice même véritable ne détruit pas en cette vie tout ce qu'il y a d'aimable & d'estimable dans le prochain. Elle ne le rend pas incapable de se convertir, & d'être l'objet des miséricordes de Dieu. Peut-être que celui qu'on regarde comme un méchant, est un saint dans la prédestination de Dieu. Il faut de plus considérer que l'injustice en ce monde ici est toujours jointe à la misère : car c'est la souveraine misère de cette vie

44 *Sur l'Évangile du Vendredi*

que d'être dans le péché, dans la privation des biens de Dieu, dans un état digne de l'enfer. Le jugement que nous portons de nos ennemis, qu'ils sont injustes, enferme donc celui qu'ils sont souverainement misérables. Or la misère de cette vie n'étant pas encore irré-médiable, doit exciter notre compassion & non pas notre haine. Nous devons desirer & procurer même, autant que nous le pouvons, à nos ennemis, la délivrance de l'état du péché, afin de les aimer, ou plutôt parce que nous les aimons, non dans l'état du péché où ils sont, mais dans l'état de justice où ils peuvent être. Il n'y aura que les réprouvez qu'il sera permis de haïr; parce que leur injustice sera immuable & sans retour: mais comme nous ne savons de personne qu'il le soit, il ne nous est permis de haïr personne.

IX.

IL semble que JESUS-CHRIST fasse tant d'état de l'amour des ennemis, qu'il ne conte pour rien l'amour des amis; puis qu'il en fait une vertu de payens & de publicains, & qu'il déclare aux Juifs qu'ils n'en doivent point attendre de récompense. Est-ce donc

qu'il n'est d'aucun mérite d'aimer ses amis ? Mais il faut remarquer que JESUS-CHRIST ne dit pas que d'aimer ses amis soit une action qui ne mérite aucune récompense : C'est de n'aimer que ses amis ; ce qui est bien différent. Car en n'aimant que ses amis on fait voir qu'on n'agit que par les sentimens de la nature & de l'intérêt. Or ce ne sont pas des actions dont on doive attendre des récompenses que celles qui se font par une inclination toute naturelle. Mais l'amour des amis joint à celui des ennemis, & procédant d'un même principe, ne fera nullement privé de sa récompense. Ainsi ceux qui aimeront leurs ennemis, seront récompensez d'aimer leurs amis : parce qu'il paroît par là que c'est la charité & la vûë de Dieu qui agit en eux. Mais ceux qui n'aiment point leurs ennemis, aiment inutilement leurs amis, parce qu'il est clair qu'il n'y a que l'amour propre & la nature qui les font agir. La vie chretienne est une vie essentiellement surnaturelle. Tout ce qui n'a pour principe que l'esprit humain, n'en

fait point partie. Dieu ne récompense que ce que son Esprit opère en nous au dessus de la nature : & il est bien éloigné de récompenser ce que la seule nature y produit, parce qu'elle n'a jamais pour but que la recherche de ses propres intérêts,





SUR L'EVANGILE
DU SAMEDI
avant
LE I. DIMANCHE
DE CAREME.

Cum serò esset, erat navis in medio mari, & ipse solus in terra, *Marc. 6. 47. 56.*

Le soir étant venu, la barque étoit au milieu de la mer, & JESUS étoit seul à terre.

I.

IL EST remarquable que les Apôtres ne s'étoient embarquez dans cette barque que par l'ordre exprès de JESUS-CHRIST, & par un commandement si précis, que l'Evangile l'appelle une contrainte : *Coëgit discipulos*

48 Sur l'Evangile du Samedi

Marc. 6.
v. 45.

suos ascendere navim, ut praeceperent eum trans fretum. Cependant ils éprouverent d'étranges difficultez dans cette navigation ; ce qui fait voir que les difficultez qu'on éprouve dans les emplois ne sont pas toujours des marques qu'on n'y est pas appelé , comme les bons succès ne sont pas des marques certaines de vocation. Les difficultez peuvent être des épreuves de la foi , & des moyens dont JESUS-CHRIST se sert pour la faire croître ; & les bons succès peuvent être des effets de la miséricorde de Dieu sur certaines ames qu'il attire à lui par des pasteurs mal appelez , & des sujets d'illusion pour ces pasteurs qui en prennent une vaine confiance , & s'en servent pour appaiser leurs remors. Ainsi la vocation légitime doit nous soutenir dans les difficultez que nous trouvons en notre chemin : mais les bons succès ne sont pas suffisans pour nous assurer de cette vocation.

II.

DIEU a divers desseins dans la vocation des hommes au ministère de l'Eglise. Il a quelquefois en vûe la conversion de tout un peuple , & quelquefois celle de peu de particuliers ;

liers : quelquefois il n'a point d'autre dessein que de sanctifier le pasteur. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'il ne calme pas les vents ; qu'il ne seconde pas les bons desseins de ceux qu'il envoie , & qu'il laisse agir la malice des hommes contr'eux , comme il laissa agir les vents contre la barque de ses Apôtres. Son dessein est d'éprouver les Pasteurs comme il éprouva ses Apôtres ; & souvent cette épreuve des Pasteurs est ce qui attire en suite le secours de JESUS-CHRIST pour faire réussir leurs travaux , & alors ils regagnent en peu de tems ce que l'opposition des hommes leur avoit fait perdre : de même que la barque des Apôtres après avoir été retardée par le vent contraire , se trouva tout d'un coup à l'autre bord , lors que JESUS-CHRIST y fut entré.

*JOHN. 6.
21.*

III.

IL ne faut pas s'imaginer que ce ne fut point par le secours de JESUS-CHRIST que les Apôtres ramèrent contre le vent contraire , & que ce secours n'ait commencé que lors que la barque fut portée à l'autre bord. Il n'agissoit peut-être pas moins en eux , en les soutenant dans ce travail , que lors qu'il leur

rendit le travail facile , & qu'il poussa lui-même la barque pour la faire arriver où il voulut. Dieu secourt les ames en deux manières , ou en les soutenant dans les difficultez, ou en les leur ôtant : & la première n'est pas souvent la moins utile. On s'imagine qu'on est abandonné de Dieu , quand on se trouve accablé de tentations , quand on se trouve sec dans ses prières , sans consolation dans ses exercices , & qu'on sent si vivement les mouvemens de ses passions , qu'il semble qu'on recule au lieu d'avancer : mais l'on ne songe pas que de ce qu'on n'est pas submergé & emporté tout à fait , c'est un effet de la grace qui nous soutient , qui nous fait connoître notre foiblesse , & la force de nos ennemis intérieurs & extérieurs , & qui nous oblige de recourir à Dieu : ce qui n'arrive pas. lors qu'on ne trouve point de difficulté dans son voyage , & que tout le favorise , ce qui n'est pas peut-être plus avantageux à l'ame.

I. V.

LES divers événemens qui arrivent aux Apôtres embarquez sans J E S U S-CHRIST sur le lac de Génésareth , nous représentent parfaitement les di-

avant le I. Dim. de Carême. 51

vers états par où Dieu permet que les
ames passent dans la suite de la vie chre-
tienne. Ils rament toute la nuit & avan-
cent peu , parce que le vent leur étoit
contraire. JESUS-CHRIST vient à
eux marchant sur les eaux. Ils le mé-
connoissent & le prennent pour un
phantôme. JESUS-CHRIST entre
dans la barque , apaise les flots ; mais
il n'est pas encore reconnu par ses dis-
ciples. Il fait arriver la barque en un
moment au lieu où ils tendoient : & cene
fut qu'après être arrivez au rivage que
l'obscurcissement de leurs yeux & de
leur esprit se dissipa. Dieu ne veut pas
de même que dans la suite de la vie
chretienne on éprouve une égale force
& une égale fermeté. Il veut qu'il y ait
une vicissitude de lumières & de téné-
bres. Il ne se fait connoître qu'à demi.
C'est lui qui apaise les vents & les flots ;
mais on ne s'en apperçoit pas toujours :
c'est lui qui fait arriver au port ; mais
ce ne sera que sur le rivage , c'est à dire ,
à la fin de cette vie qu'on reconnoitra
les secours qu'il nous a donnez. Souvent
dans le cours de ce voyage & de cette
navigation les pensées qu'il nous inspire
& les mouvemens qu'il nous donne, ne

nous paroissent que des pensées humaines & des mouvemens humains ; mais il ne laisse pas de nous secourir malgré l'obscurcissement de nos esprits. On marche dans la nuit, on ne sent point la présence de JESUS-CHRIST, mais on ne laisse pas d'arriver au port. Dieu veut qu'on éprouve ces ténèbres, afin d'humilier l'esprit, & de l'empêcher d'entrer dans une confiance présomptueuse. Tout consiste, dans le cours de la vie chretienne, à ne perdre point courage, & à ne s'étonner pas des difficultez qu'on y trouve. Tout cela est dans l'ordre de Dieu. C'est pour cela, dit saint Augustin, que chacun de nous à l'égard des choses qu'il faut faire, en ignore quelquefois quelques-unes, & quelquefois ne les ignore pas. Il y est quelquefois attiré par un saint plaisir, & quelquefois il n'y est pas attiré ; afin qu'il sache que c'est la grace de Dieu, & non sa propre force qui lui fait connoître le bien, & qui l'y attire par ce plaisir.

V.

UNE des choses qu'il faut observer dans ces ténèbres & ces obscurcissements, est de se tenir dans les bornes

De pecc.
mortalis.
l. 2. c. 17.

de la lumière & de la force, & de ne pas entreprendre des choses extraordinaires avec une foi foible & chancelante. Il y a des gens qui n'ayant qu'une vertu très-médiocre, ne veulent pas se contenter des exercices du lieu où ils sont. Ils aiment les choses singulières. Il leur faut des austérités particulières; la vie chétienne commune ne leur suffit pas. Ils forment donc des entreprises plus relevées : ils se distinguent des autres, & ils s'appliquent à eux-mêmes ce que Dieu ne dit que pour ceux qui ont une foi & une charité au dessus du commun. Ainsi entreprenant de marcher sur les eaux, c'est à dire, de faire des actions au dessus de leur foi, ils enfoncent dans l'eau & en sont presque submergez, & le seroient en effet, si Dieu n'avoit pitié d'eux par une miséricorde extraordinaire. C'est ce qui nous est représenté par l'exemple de saint Pierre. Il eût été en sureté, s'il fût demeuré dans la barque avec les autres Apôtres : mais ayant voulu marcher sur les eaux avec une foi chancelante, il se mit en danger d'être submergé.

VI.

JESUS-CHRIST secourant saint

54. Sur l'Évangile du Samedi

Pierre & l'empêchant d'être submergé, le reprit de son peu de foi : *Modica fidei, quare dubitasti?* C'est à dire, qu'il n'avoit été en danger d'être submergé, qu'à cause de son peu de foi. La plupart de nos entreprises ne manquent de succès, que parce qu'on manque de confiance en Dieu, & que l'on n'espère que dans les hommes. Il ne faut point chercher ailleurs la cause de la plupart des malheurs qui nous arrivent. Dieu ne nous tend pas la main, parce qu'il ne voit en nous que de la défiance pour lui. Nous croyons que tout est perdu, quand nous ne voyons plus de ressources humaines. Et c'est par cette raison même que Dieu permet, que nous enfonçons dans la mer. Ainsi notre principal devoir, c'est de bannir cette défiance, unique cause de nos chutes. Avec la confiance en Dieu la mer même sera ferme sous nos pieds. Sans la confiance en Dieu, les plus solides soutiens fondront sous nous. Car la solidité n'est pas dans la terre, elle est dans la puissance de Dieu qui l'affermir : & cette même puissance peut affermir les eaux aussi facilement que la terre, pourvû que ce soit lui qui

nous engage à marcher dessus.

VII.

L'Evangile remarque que quoi que JESUS-CHRIST fût monté dans la barque avec ses disciples, & qu'il eût apaisé les vents & les flots, ils ne le connurent pas encore, parce que leurs yeux & leur esprit étoient obscurcis. Ils avoient tout ce qu'il falloit pour le connoître, & ils ne le reconnoissoient pas néanmoins, parce qu'ils ne joignoient pas ces lumières & ces connoissances, & que leur esprit étoit occupé de certaines pensées qui les embarrassoient & les empêchoient de trouver la vérité. C'est une excellente image de la foiblesse de l'esprit humain, & une grande preuve du peu de confiance qu'il doit avoir en ses lumières & en ses connoissances, & du besoin qu'il a que Dieu l'éclaire en chaque action particulière. Nous pouvons avoir dans l'esprit toutes les connoissances nécessaires pour nous conduire, & ignorer néanmoins ce que nous devons faire, parce que notre esprit ne joindra point les divers principes qui font connoître la vérité par leur union. Il n'en verra point les suites, & il demeurera tout

56 *Sur l'Evangile du Samedi*

occupé d'une bagatelle , qui l'empêchera de penser à tout le reste. Ainsi le plus savant homme abandonné à ses phantaisies est capable des plus grandes ignorances ; le plus prudent , des plus grandes imprudences ; & il n'y a point d'autre voie aux ignorans & aux savans , aux imprudens & aux prudens, pour éviter de s'égarer dans la conduite de leur vie , que d'être toujours devant Dieu dans un état de rabaissement & d'humilité par l'aveu de leurs ténèbres & du besoin où ils sont de sa lumière & de son secours.

VIII.

LA cause ordinaire de ces ténèbres est l'impureté du cœur qui n'aime pas les choses selon leur mérite, & s'y attache non selon leur rang, mais selon le degré de son amour. Ainsi aimant certains objets avec une ardeur déréglée , il s'y applique beaucoup , & ne regarde dans les autres que ce qui favorise la passion qui le domine. La vivacité avec laquelle il se porte vers l'objet de son amour , fait que toutes les connoissances qu'il a des autres objets , sont foibles , obscures & languissantes. Ainsi il tire des conséquences,

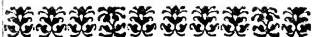
non selon la vérité des choses , mais selon la manière dont il les sent. Ces fausses conséquences lui servent ensuite de principes. Il les suppose bien tirées , & il ne les examine plus de nouveau : & c'est ce qui remplit le monde d'erreurs & de jugemens faux , qui passent ensuite d'esprit en esprit par le commerce du langage. On ne peut être délivré de toutes ces illusions que par la connoissance de la vérité qui est JESUS-CHRIST : mais cette connoissance ne sera parfaite que dans l'autre vie , & lors que nous serons sortis de la mer de ce monde , & que nous serons arrivés à la terre solide & immobile de l'éternité. Pendant tout le tems de notre voyage , nous avons toujours à soutenir les flots de nos passions & l'agitation de nos pensées qui nous causeroient un naufrage infaillible , si JESUS-CHRIST sans être connu n'étoit avec nous & ne conduisoit notre ame par sa puissance , au lieu où il la veut faire arriver.

IX.

Nous ne saurions distinguer par notre raison de quelle sorte il éclaire nos esprits dans cette vie ; comment il

58 *Sur l'Evangile du Samedi &c.*

les applique à certaines vérités qui leur doivent servir de règle , & les détourne de certaines pensées trompeuses qui les jetteroient dans l'égarement : comment il les prévient, les munir, les fortifie , afin qu'ils ne soient pas emportés par certaines vuës qui les détourneroient du droit chemin : comment il se sert de nos fautes mêmes pour nous en faire éviter de plus dangereuses : comment il ménage pour notre salut toutes les impressions que nous recevons ou des objets extérieurs , ou des discours des hommes : mais nous savons bien en général que c'est par tous ces secours joints à sa grace que nous pouvons éviter les dangers infinis de ce voyage. Nous savons bien que nous avons besoin qu'il nous éclaire , qu'il nous conduise , qu'il nous fortifie sans cesse : & ainsi nous en savons assez pour lui demander continuellement son secours , & pour y mettre toute notre confiance , pour compter pour rien nos efforts , nos pensées , nos lumières sans la conduite , la protection , la direction & la lumière de JESUS-CHRIST.



SUR L'ÉPITRE
DU I. DIMANCHE
DE CARÊME.

Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. 2. Cor. 6. 1. 10.

Nous vous exhortons de vous conduire d'une telle sorte que vous n'ayez pas reçu en vain la grace de Dieu.

I.

L'APÔTRE saint Paul nous conjure dans cette Epître de ne recevoir pas en vain la grace de Dieu. Il nous marque par là. & qu'on la peut recevoir en vain, & que quoi qu'on la reçoive en vain, elle ne laisse pas d'être grace. On peut recevoir en vain & les lumières de Dieu qui nous manifestent sa vérité, & les bons mouvemens qu'il y joint, qui nous excitent à la pratiquer, & que l'on appelle pour cela des graces excitantes,

60 *Sur l'Épître du I. Dim.*

& la justification même, parce qu'on la peut perdre après l'avoir obtenu. Le tems de la Loi nouvelle est proprement ce tems favorable dans lequel il nous communique abondamment toutes ces graces. Car au lieu que dans les tems qui l'ont précédée, *il avoit laissé,* comme dit saint Paul, *toutes les nations marcher dans leurs voies,* il fait annoncer dans celui-ci à toutes les nations ses voies & ses volontez d'une manière infiniment plus expresse qu'il ne les avoit fait annoncer aux Juifs. Il leur propose une infinité de bons exemples. Il leur ouvre son Eglise. Il les exhorte à y entrer. Il y a mis des sources de graces, savoir des sacremens efficaces & faciles. Il déclare qu'il est prêt d'exaucer ceux qui auront recours à lui. Les hommes jouissent donc dans la loi nouvelle d'une infinité d'avantages dont ils étoient privez avant que JESUS-CHRIST l'eût établie dans le monde. Ainsi *ce tems est le tems favorable & les jours du salut.* Ce ne peut être que la malice & la négligence des hommes qui les en prive : & afin qu'elle n'ait pas cet effet, Dieu nous met devant les yeux ces avantages, pour nous exciter à vaincre notre négligence.

Act. 14.
v. 15.

v. 2.

& nous appliquer à faire un bon usage de tant de moyens.

II.

M A I S il ne faut pas regarder seulement tout le tems de la loi nouvelle , comme un tems favorable pour obtenir les graces de Dieu ; il faut encore y distinguer dans tout son cours certains tems comme plus favorables que les autres , & s'appliquer particulièrement à les ménager. Ceux , par exemple , où l'Eglise célèbre ses grandes fêtes & ses grans mystères, sont de ce nombre. Dieu y répand ses bénédictions avec plus de profusion : & toute l'Eglise étant unie pour les attirer par des prières particulières , ceux qui secondent cette devotion commune , en peuvent espérer légitimement une part plus abondante. On s'y dispose de plus avec plus de soin. On y doit faire plus de bonnes œuvres & plus de prières. Ce sont comme des tems de moisson pour les ames bien préparées. Et comme Dieu s'accommode dans la distribution de ses graces avec ce partage du tems qu'il a inspiré à son Eglise, ceux qui négligeroient ces saisons de graces , espéreroient pour l'ordinaire inutilement de

les recevoir en d'autres. Il faut donc que chacun applique l'exhortation de l'Apôtre, *de ne pas recevoir la grace en vain*, à ces tems que j'ay marquez : & c'est aussi l'usage que l'Eglise en fait en assignant cette Epître au premier Dimanche de Carême, & nous donnant ainsi lieu de regarder le Carême comme un tems favorable pour fléchir la miséricorde de Dieu. La destination qu'elle en fait à la pénitence, est ce qui le rend favorable; puis qu'il n'y a rien qu'il soit moins capable de mépriser qu'une ame humiliée & pénitente, selon qu'il est dit : *Vous ne mépriserez point, Seigneur, un cœur brisé de douleur & humilié devant vous : Cor contritum & humiliatum, Deus, non despicies.* Et c'est pourquoi c'est en entrant dans cet esprit de componction & de pénitence qu'on doit user de ce tems, selon l'intention de l'Eglise.

III.

OUTRE ces tems favorables à tous les Chrétiens, qu'il leur est si important de bien ménager, on en peut encore remarquer d'autres, que l'on peut aussi appeller, selon l'Apôtre, des tems de grace & des jours de salut; parce que l'a-

me y en reçoit plus souvent qu'en d'autres, ou est plus disposée à en bien user.

De ce genre sont les tems des disgraces, du mauvais succès des affaires temporelles, les pertes, les ruïnes, les renversemens de fortune; tout ce qui abat & humilie l'esprit, & qui le frappe d'une vive image de sa foiblesse & de sa misère; tout ce qui nous fait concevoir l'instabilité des choses du monde, & le peu de ressource qu'on trouve dans les créatures; tout ce qui trouble & rompt nos desseins, qui mêle de l'amertume avec nos plaisirs, qui nous représente la mort prochaine, qui nous sépare des objets de nos attaches; tout cela est favorable pour nous rapprocher de Dieu. Nous sommes si enyvrez de l'amour des choses du monde, que tant que nous avons moyen d'en jouir en paix, les pensées du salut, ou ne trouvent point d'entrée dans nos esprits, ou y sont incontinent étouffées par l'enchantement des plaisirs. Quelque disproportion qu'il y ait du monde à Dieu, l'ame ne va pas même jusqu'à en faire la comparaison, & elle se laisse presque toujours entraîner à ses passions jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les arrêter par les traverses,

64 *Sur l'Épître du I. Dim.*

les dégoûts & les amertumes qu'il lui fait trouver dans le monde. C'est par là qu'il commence ordinairement à nous en détacher. Ainsi bien loin de regarder ces accidens pénibles ou aux sens ou à l'esprit, comme des effets de la colère de Dieu, nous les devons regarder au contraire comme des visites salutaires, comme des tems de bénédiction & de grace, comme des tems où Dieu nous marque sa bonté & le soin charitable qu'il a de nous : ce qui nous oblige à coopérer fidèlement à ces intentions de Dieu.

IV.

Nous devons faire le même usage du tems de notre jeunesse. Car il n'y en a point de plus favorable que celui-là pour opérer notre salut : & l'accroissement de l'âge, & sur tout la vieillesse y apporte de très-grans obstacles. *Heureux celui qui a porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse*, dit le Prophète : car il surmonte sans peine mille difficultez d'imagination qui s'augmentent dans la suite de l'âge, & deviennent comme invincibles. Il évite les mauvaises habitudes dont on ne se délivre qu'avec des violences extrêmes. Il plie son esprit &

Lament.
3. 27.

son corps à l'obéissance de la loy de Dieu ; au lieu que la vie déréglée , & même celle de phantaisie & d'inclination remplit l'esprit d'une infinité de fausses idées & de faux jugemens , qui étant souvent réitérez deviennent en quelque sorte invariables ; parce que l'esprit n'y fait plus de réflexion , qu'il les suppose vrais , sans les examiner , que l'ame se durcit & devient en quelque sorte inflexible ; & que si elle conçoit quelquefois le dessein de se corriger , elle retombe dans sa manière d'agir ordinaire par la pente violente qui l'y entraîne.

V.

ENFIN il y a des tems plus favorables les uns que les autres par la disposition même de Dieu. Car quoi que S. Leon enseigne qu'il donne en tout tems aux hommes une certaine mesure de son secours , il est certain qu'il en donne une bien plus abondante en certains tems qu'en d'autres , comme l'expérience le fait voir. Avec quelle profusion ne répandit-il point ses graces du tems de S. Bernard dans ce grand nombre de monastères qu'il fit établir par ce saint Docteur ? & combien de pécheurs y trou-

vèrent un refuge contre l'impénitence & les desordres du monde.

Les personnes vigilantes & qui ont les yeux ouverts à leurs avantages spirituels , épient avec soin ces occasions de faire fortune pour l'autre monde : & c'est même une grace particulière de Dieu de les discerner , au lieu que les autres se les rendent inutiles par leur négligence.

VI.

IL est certain que Dieu desire que les hommes se servent de tous ces moyens & de toutes ces occasions de salut qu'il leur donne ; qu'il leur reprochera de ne s'en être point servis ; & qu'ils sont coupables s'ils les négligent ; parce que c'est par leur faute & par l'impression de quelque passion qu'ils les négligent , comme il y en a une infinité qui le font. Et ainsi ces mêmes tems qui nous doivent donner des espérances favorables , quand nous avons le mouvement de nous en servir , nous doivent être un grand sujet de crainte & de tremblement lors que nous les laissons passer inutilement. Nous ne saurions donc nous dire trop souvent à nous-mêmes ces

paroles de saint Paul : *Nous vous exhortons de vous conduire d'une telle sorte que vous n'ayez point reçu en vain la grace de Dieu.* Nous ne saurions trop appréhender les reproches que Dieu nous fera de n'avoir point discerné tant d'occasions de salut qu'il nous a présentées. Nous ne saurions trop trembler dans la vuë de ces terribles jugemens , par lesquels il sépare souvent les moyens du salut , du salut même , & ne donne pas toujours à ceux à qui il fait des graces , la persévérance dans la bonne vie & dans la grace.

VII.

C'EST bien en vain que l'on appréhende que cette crainte ne porte les hommes au découragement, & au desespoir : car avec tout le soin que l'on prend pour leur mettre devant les yeux tous les sujets qu'ils ont de vivre dans le tremblement , ils ne sont encore que trop portez à se mettre dans un faux repos , & à vivre comme s'ils étoient assurés de leur salut. Le faux repos & la fausse assurance sont la grande pente de la nature corrompue. Elle aime le présent , elle le préfère presque tout

jours aux plus justes sujets de crainte; qui ne regardent que l'avenir, & sur tout une autre vie. Et ainsi c'est la plus rare des tentations que celle d'une crainte excessive. Elle n'est pas même de longue durée. Le tems la modère naturellement; mais il augmente au contraire la négligence & l'oubli de son salut, qui sont les causes ordinaires de la perte des hommes.

VIII.

L'APÔTRE saint Paul, après avoir instruit tous les fidèles, en les exhortant de ménager les tems favorables pour opérer leur salut, entreprend en suite d'instruire tous les pasteurs par l'exemple de ce qu'il pratiquoit lui-même. Et il ne se contente pas pour cela de dire, qu'il ne donnoit aucun sujet de scandale à personne; ce qui renferme déjà une très-grande vertu; puis qu'on ne peut éviter de blesser les hommes en quelque chose que par une charité très-abondante & très-éclairée, qui nous rende tout à tous, pour les gagner tous: mais il descend de plus au particulier des vertus chrétiennes qui conviennent à ce ministère;

Agissant, dit-il, comme ministre de Dieu, nous nous rendons recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux. Ce n'est donc pas agir en ministre de la loy nouvelle, que de ne se pas rendre recommandable en toutes choses. Il suffit à un particulier d'avoir les vertus dans un plus bas degré ; mais cela ne suffit pas à un ministre de l'Evangile ; il faut qu'il soit recommandable en toutes les vertus, & qu'il les possède en un degré éminent.

Il faut, dit saint Gregoire de Nazianze, que celui à qui ce ministère est confié, non seulement ne soit pas méchant, mais qu'il excelle en vertus, & qu'il soit autant au dessus des autres par sa piété que par son rang. Avant que d'être arrivé, dit encore ce même Saint, à une mortification parfaite, d'avoir purifié son esprit, & de s'être beaucoup plus avancé vers Dieu que le commun des Chrétiens, il est très-ingereux de se charger du soin des âmes, & de se rendre médiateur entre Dieu & les hommes : car c'est là proprement l'office d'un Prêtre,

I X.

PLUSIEURS des saints Pères ont tâché d'imprimer une terreur salutaire à ceux qui recherchent par ambition les dignitez de l'Eglise. C'est en particulier le dessein de saint Gregoire de Nazianze dans sa première Oraison, de saint Chrysostome dans ses livres du Sacerdoce, de saint Gregoire le Grand dans son Pastoral. Mais je ne sai s'il y a rien, dans tout ce qu'ils ont écrit, de plus pressant & de plus terrible que ce qui est contenu dans ce chapitre de saint Paul. Son dessein est de faire voir aux Corinthiens ce qu'il se croyoit obligé de faire en qualité de ministre de l'Evangile, & comme coopérateur de Dieu; ce qui convient à tous ceux qui participent au Sacerdoce. Il ne prétend point se relever par des graces singulières; mais par des qualitez essentielles à son état. Et c'est pourquoi il commence par celle de ne donner à qui que ce soit des sujets de scandale, & de ne deshonorer point son ministère, qui est un devoir nécessaire à tout le monde. On doit faire le même jugement de toutes les autres qualitez qu'il marque ensuite. Ainsi il

est permis de faire des règles de ce que saint Paul s'attribuë en ce lieu ; puis qué ce n'est que pour cela qu'il se l'attribuë. On peut donc dire généralement qu'un ministre de l'Evangile se doit rendre recommandable par une grande patience dans les maux , dans les nécessitez , dans les extrêmes afflictions , dans les plaies , dans les prisons , dans les séditions , dans les veilles , dans les jeûnes , & par toutes les autres qualitez dont saint Paul fait mention. Voilà sur quoi tout ministre de l'Eglise se doit examiner , & sur quoi il doit faire son compte. S'il est dans la resolution de pratiquer toutes ces choses ; s'il a lieu de croire par quelque épreuve qu'il est dans ce degré de force, à la bonne heure, qu'il s'engage dans le ministère , ou plutôt qu'il souffre qu'on l'y engage : mais s'il ne reconnoît en lui rien de tout cela , c'est une étrange témérité que d'entrer dans cet engagement. Et il ne faut pas dire, qu'il n'y a plus de plaies à souffrir , de séditions à craindre pour les ministres de l'Eglise. Si les périls qu'un ministre de l'Eglise court en ce tems , sont d'un autre genre que ceux que l'Apôtre

décrit , ils n'en sont pas moins grans ; & ils ne demandent pas une moindre patience. Les passions prennent diverses formes selon les tems , & produisent différens effets ; mais elles sont les mêmes dans le fonds , & elles font les mêmes impressions sur l'esprit & sur le cœur. Il faut donc à peu près la même force & la même patience pour en soutenir l'effort.





SUR L'EVANGILE
DU I. DIMANCHE
DE CARÊME.

JESUS ductus est in desertum à Spiritu,
ut tentaretur à diabolo. *Matth. 4.*
I. IL

*Jésus fut conduit par l'Esprit dans le de-
sert, pour y être tenté par le dia-
ble.*

L

JESUS-CHRIST tenté dans le de-
sert immédiatement après son batê-
me, est un objet auquel nous nous de-
vons d'autant plus appliquer, qu'il est
clair qu'il n'a été tenté que pour nous
instruire. Il étoit incapable d'être ébran-
lé par aucune tentation. Pourquoi donc
a-t-il voulu permettre au démon de le
tenter, sinon pour nous montrer pre-
mièrement que la tentation est inévi-

D

74 Sur l'Évangile du I. Dim.

Eccl. 2, 1

table à tout Chrétien ; qu'il s'y doit attendre , qu'il s'y doit préparer , & que le moyen d'y résister n'est pas de supposer qu'il ne sera point tenté, mais d'apprendre de J E S U S- C H R I S T les moyens propres pour surmonter les tentations. C'est ce que le Sage nous avoit déjà marqué très-expressément en ces termes: *Mon fils, en embrassant le service de Dieu , tenez-vous ferme dans la justice & dans la crainte , & préparez votre ame à la tentation : ET PRÆPARA animam tuam ad tentationem.* C'est une loi générale qu'il propose à tous les hommes , & un ordre inviolable de Dieu qu'il leur déclare ; sa volonté étant qu'excepté les enfans qui meurent avant l'âge de la raison, aucun ne se sauve que par le combat & la victoire sur le démon.

I I.

CETTE volonté de Dieu sur les hommes est une suite du dessein qu'il a de cacher ses graces sous l'apparence des voyes ordinaires par lesquelles ils s'affermissent & se fortifient dans certaines habitudes ; afin qu'on ne vît pas clairement ce qu'il opère intérieurement dans les ames. Or il n'y a que

L'épreuve des difficultez qui fasse ordinairement croître les bonnes résolutions. On ne devient intrepide que dans les perils. On n'aquiert la fermeté & la constance que par les tempêtes, les agitations, & les traverses. L'ame ne résiste fortement que lors qu'elle se sent pressée & attaquée. Ses actions deviennent languissantes par le repos, par le calme, & par l'uniformité; l'habitude & la coutume prenant la place de la raison. Si l'ame donc n'étoit réveillée par la nécessité de résister aux tentations, elle tomberoit, par le poids de la nature, dans la plus dangereuse des tentations, qui est celle de faire les actions de piété sans mouvement intérieur, & par une pure coutume. Bien loin de se fortifier par cette paix, elle contracteroit une foiblesse qui la rendroit incapable de toutes les actions chrétiennes tant soit peu pénibles. Tous les Chrétiens seroient comme de nouveaux soldats qui n'ayant jamais vû l'ennemi succomberoient à ses premiers efforts. Car les nouveaux objets soit attirans, soit terribles, ont d'ordinaire une tres-grande force sur l'ame: & il n'y a que l'accoutumance

qui en puisse diminuer l'impression.

Il faut considérer, de plus que l'ame a une pente naturelle à s'attribuer les dispositions qu'elle sent en soi, & à croire qu'elles naissent de son fond, & qu'elle se les peut donner quand elle veut. Une paix parfaite l'attacheroit donc insensiblement à elle-même & lui feroit oublier sa foiblesse & le besoin qu'elle a de Dieu. Elle prendroit pour naturel ce qu'elle feroit sans peine, sans contradiction, & sans combat. Ainsi la voye de la tentation que Dieu a choisie pour perfectionner les ames & les faire passer comme les corps par divers âges, & divers degrez de force, est d'une part une voye très-efficace pour tenir l'ame dans la disposition d'humilité où elle doit être à l'égard de Dieu, & de l'autre un moyen très-propre à cacher la conduite de Dieu & son action sous l'apparence de la nature. Le diable même y est souvent trompé, & n'y soupçonne rien que de naturel. C'est pourquoi il attaque les élus comme les autres hommes dans l'espérance de les renverser. Ainsi le grand œuvre de la rédemption de élus s'opère dans un secret merveilleux. Dieu permet

au démon d'user de ses artifices pour les tromper. Il croit ses pièges inévitables. Il réussit en ceux que Dieu lui abandonne : mais , malgré tous ses efforts , il voit à l'égard des élus tous ses desseins renversez , & tous ses efforts anéantis, sans qu'il sache souvent comment ces ames qu'il croyoit tenir , lui sont échappées.

III.

C'EST un secret impénétrable à tous les hommes que la justice par laquelle Dieu a voulu que l'homme pécheur ait été assujetti aux démons qui l'ont fait tomber dans le péché ; & cet ordre inconcevable que Dieu met dans l'empire des ténébres , en ordonnant que les natures inférieures , qui se sont portées au mal par l'impression d'une nature supérieure , en demeurassent esclaves. Mais supposé cet ordre & cette loi, il est clair que l'homme n'étant pas encore entièrement délivré dans ce monde ici de l'empire du démon , & y demeurant assujetti à diverses peines de son péché , le diable peut user pour le tenter de ce qui n'est pas encore guéri. Or l'imagination n'est pas encore guérie , parce qu'elle

78 *Sur l'Evangile du I. Dim.*

n'est pas assujettie à la raison. La volonté est encore sujette à diverses passions qui préviennent son consentement. Le corps conserve encore les impressions du péché. Toutes ces maladies étant donc des effets de la malice des démons, sont de leur juridiction. Oter aux démons tout droit de s'en servir, ce seroit avancer leur jugement & les renfermer dans l'abîme avant le dernier jour. Ce seroit détruire l'état de la vie voyageuse des hommes, & les faire arriver au terme avant le tems ordonné de Dieu. Ce seroit établir la paix dans un tems destiné à la guerre. Enfin ce seroit prescrire à Dieu un nouvel ouvrage tout différent de celui que sa sagesse a choisi, où les démons ni les Anges n'auroient point de part, & où il se contenteroit d'agir sur les cœurs des hommes, sans leur faire surmonter aucunes difficultez. Ce seroit même anéantir la plupart des vertus & des dispositions chrétiennes. Il ne faudroit plus de vigilance pour éviter les pièges du démon. On ne seroit point excité à avoir recours à Dieu pour en être préservé. On ne seroit point humilié par ses fautes. On ne seroit

point effrayé par la vuë de ses foiblesses & de ses dangers , & par les ébranlemens qu'on éprouveroit : & ainsi les vertus & la piété seroient d'une nature toute différente de celles par lesquelles Dieu a voulu que les hommes opérassent leur salut.

I V.

Nous connoissons très-certainement ce que l'on appelle des tentations, parce que consistant ou dans des pensées de l'esprit, ou dans des mouvemens du cœur, c'est à dire, dans des idées qui nous représentent certains objets, ou dans des passions à l'égard des choses qui nous sont représentées, personne en ce sens ne les sauroit ignorer ; parce qu'on n'ignore pas ses pensées & ses passions. Mais ce qui est inconnu au commun des hommes c'est la cause de ces pensées & de ces mouvemens. Et sur ce point il y a non seulement de l'ignorance dans les hommes, mais une pente à l'incrédulité. Ils croient avoir beaucoup gagné en se persuadant que ce commerce d'esprits étrangers avec les nôtres est une pure chimère ; & ils font vanité de ne reconnoître en eux-mêmes que des mou-

venemens tout humains auxquels le diable n'a point de part. La source secrète de cette vanité est qu'ils s'imaginent par là en être beaucoup plus forts & plus indépendans. Ils se persuadent qu'ils seront bien plus maîtres de leurs propres mouvemens, lors qu'ils ne naîtront que de leur fond, & qu'ils ne dépendront point d'une nature étrangère. Ils s'imaginent que par ce moyen ils les exciteront & les apaiseront comme ils voudront : mais c'est une illusion visible. Toute la peine & tout le danger consiste à résister à ces mouvemens intérieurs qui sont certains par l'expérience. La cause de ces mouvemens n'ajoute rien au danger. Ils ne gagnent donc rien en l'ignorant ou en se la dissimulant : mais ils y perdent beaucoup. Car ignorant leur véritable ennemi, ils ne le craignent point & ne prennent point les voies naturelles pour lui résister. Ils ne sont point excitez à recourir à Dieu pour en être délivrez. Ils diminuent l'idée qu'ils devroient avoir de leurs dangers & de leur foiblesse. Ils s'imaginent qu'ils viendront facilement à bout de leurs passions, au lieu qu'ils n'ont pas

la même confiance de surmonter des ennemis invisibles par qui leur concupiscence est excitée en un tems plus qu'en un autre. Et c'est pourquoi ils prennent plaisir à ne les pas croire. C'est donc une faveur singulière que nous avons reçue de Dieu de nous les avoir découverts par la foi. Et l'une des principales raisons pour laquelle JESUS-CHRIST a voulu lui-même être tenté, c'est de confirmer cette foi.

V. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

L'EXEMPLE de JESUS-CHRIST tenté après son batême est donc suffisant pour persuader à tous les Chrétiens que les tentations leur sont inévitables dans le cours de la vie chrétienne. Mais il ne suffit pas de croire qu'on n'évitera pas la tentation; il faut apprendre encore de JESUS-CHRIST de quelle sorte il se faut disposer à y résister, & quels préparatifs il faut faire contre un ennemi si dangereux. Il nous en marque deux par son exemple; le jeûne & la retraite; & ces deux moyens, sont tous deux très-naturels.

Pour concevoir de quelle sorte le jeûne sert de préparation à résister aux

82 *Sur l'Evangile du I. Dim.*

tentations, il faut considérer que le diable n'est pas proprement l'auteur des tentations qu'il employe contre nous. Ce sont nos passions qui lui servent d'armes. Il les trouve en nous, & les tourne contre nous. Il en représente vivement les objets à notre esprit. Il le porte à les regarder & à s'y livrer. Pour affoiblir donc les tentations, il faut pratiquer tout ce qui diminue nos passions. Or rien ne le fait mieux que le jeûne, c'est à dire, la privation de la jouissance des créatures : car le jeûne des alimens n'est que le modèle du jeûne général où JESUS-CHRIST nous veut faire entrer. En se privant de la jouissance des créatures on apprend que l'on se prive de peu de chose ; qu'il n'est pas si difficile que l'on pense de s'en passer, & que l'on acquiert en s'en privant une liberté qui vaut mieux infiniment que cette jouissance. De sorte que quand le démon se sert des images qu'il trouve dans l'imagination, elles sont infiniment affoiblies par l'idée que l'on y a jointe de leur petitesse & de leur inutilité. Il est vrai que ce jeûne se peut diversément pratiquer ; que les uns le peuvent pousser plus loin que

les autres ; & qu'il y en a même qui y sont plus obligez que d'autres ; parce qu'ils ressentent plus de foiblesse à l'égard de certains objets. Mais enfin puisque J E S U S - C H R I S T le propose à tous, il l'a cru nécessaire à tous.

On peut résoudre par là cette question qu'on forme quelquefois : Si le Carême est d'institution divine, & si le jeûne que J E S U S - C H R I S T a pratiqué lui-même, oblige tous les Chrétiens à l'imiter. Car si le jeûne n'est pas un précepte formel que J E S U S - C H R I S T nous ait donné ; c'est un moyen ordinairement nécessaire pour surmonter les tentations : & il n'y a pas lieu d'espérer d'y pouvoir résister que par ce moyen dont J E S U S - C H R I S T nous a donné l'exemple par son jeûne. C'est la raison pour laquelle l'Eglise en a fait un de ses préceptes, afin de donner lieu aux Chrétiens de pratiquer ce qui leur étoit d'ailleurs nécessaire comme moyen pour surmonter les tentations. On peut donc juger par le petit nombre de ceux qui pratiquent ou le jeûne général ou même le particulier, quel ravage le démon fait dans le monde, & quelle facilité il trouve à s'emparer

des ames qui ont si peu de soin de pratiquer ce moyen.

V I.

LA retraite qui est le second moyen de résister aux tentations & dont JESUS-CHRIST nous donne l'exemple en ce jour, n'est qu'une espèce de jeûne & une partie de cette privation générale des créatures à laquelle il nous a voulu porter. Car par la retraite on sépare l'ame du commerce des hommes qui fait entrer dans nos esprits l'image de leurs pensées & de leurs mouvemens, & on lui donne lieu de s'appliquer aux véritéz qui en découvrent l'illusion, & aux objets auxquels elle se doit attacher. L'amour des créatures naît des idées que nous en avons : & comme ces idées se renouvellent & deviennent plus fortes en s'y appliquant, elles s'affoiblissent & s'effacent en cessant de les renouveler & en appliquant l'ame à d'autres objets. Car la capacité & l'étendue de l'ame est étroite & bornée en cette vie. Peu de choses suffisent pour la remplir. Ainsi l'application aux objets du monde bannit le souvenir de Dieu ; & en s'appliquant au contraire aux véritéz de Dieu, on affoiblit l'idée

des choses du monde. Il faut vider le cœur pour le remplir ; & rien n'est plus propre à le vider que la retraite & la solitude. C'est un grand bien que de s'en pouvoir procurer une réelle ; mais ceux qui sont dans l'impuissance de le faire , y doivent remédier en se faisant au moins une retraite dans leur cœur parmi le tumulte des affaires. Il est vrai que cela est difficile , & c'est ce qui fait la difficulté de se sauver dans le monde ; parce qu'il est nécessaire de faire de grans efforts pour se séparer de l'application aux créatures , & pour s'appliquer à Dieu , or que peu de personnes ont cette force , & il est bien plus aisé de se séparer entièrement du monde que de vivre dans cette violence continuelle.

VII.

JESUS-CHRIST nous instruit donc par son exemple de ces deux moyens de nous préparer aux tentations. Mais il ne faut pas croire que cette préparation suffise , si l'on n'employe encore d'autres moyens dans le tems de la tentation. Et c'est pourquoi il nous apprend encore par son exemple ce qu'il faut faire lors que l'on est effectivement tenté. L'Evangile de ce jour fait voir qu'il a sur-

86 Sur l'Evangile du 1. Dim.

Ephes. 6.
v. 16.

monté les trois attaques que le démon lui fit, en lui opposant la parole de Dieu. Il n'appartient en effet qu'à la lumière de dissiper les ténèbres, & à la vérité de repousser le mensonge. C'est pourquoi saint Paul veut que l'on soutienne tous les traits enflammés du démon par le bouclier de la foi, c'est à dire, par la persuasion vive & forte des vérités qu'elle nous enseigne. Ce sont là les armes par lesquelles on peut repousser le diable. Mais pour cela il faut en avoir fait provision, & avoir par avance l'esprit pénétré des vérités de la foi, & principalement de celles qui sont directement opposées aux illusions que le diable employe pour nous tromper. Il n'est plus tems d'y avoir recours dans la tentation même, quand on ne les trouve pas dans son esprit & dans son cœur. Tout ce que l'on peut faire est d'entendre ces vérités dans le trouble que le diable excite : mais il ne faut pas prétendre les concevoir de nouveau, si on ne les a jamais conquies.

VIII.

JESUS-CHRIST, qui est lui-même cette parole, cette lumière, cette vérité, n'a pas voulu confondre le démon

par de nouvelles paroles auxquelles il donnât autorité par lui-même comme il avoit droit de le faire. Il a voulu emprunter les paroles dont Dieu s'étoit déjà servi, & qu'il avoit déjà employées comme étant plus terribles au démon que celles qu'il auroit dites de lui-même ; parce que son autorité n'étoit pas encore reconnüe par les démons, qui marquoient par la hardiesse même qu'ils prenoient de le tenter, qu'ils ne le connoissoient pas. Et c'est ce qui fait voir que nous devons avoir un respect particulier non seulement pour les vérités de Dieu, mais aussi pour les paroles de l'Ecriture qui les renferment ; & qu'elles sont particulièrement terribles au démon, parce qu'elles contiennent l'arrêt de sa condamnation. Ainsi rien n'est plus avantageux aux Chrétiens que de se rendre ces paroles familières & par la lecture & par la méditation. On doit les regarder comme les instrumens ordinaires de la sanctification des âmes, & le canal ordinaire des lumières par lesquelles nous sommes sauvés. Il faut se servir de ces divines paroles pour purifier notre mémoire de toutes les idées vaines dont elle est remplie. Il faut

qu'elles soient le plus ordinaire objet de notre esprit, & que nostre cœur ne cesse point de s'en nourrir. C'a été la pratique la plus universelle de tous les Saints : & rien ne fait plus voir combien on s'est éloigné de la piété des premiers siècles que le peu d'application que l'on remarque présentement à ce saint exercice. On veut des pratiques relevées, des oraisons passives & sans action ; & l'on regarde presque comme une devotion grossière de s'entretenir de la parole de Dieu, & de la méditer jour & nuit. Cependant les saints Pères n'en ont point sçu d'autre, & ils n'en ont point conseillé d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au saint Esprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation : mais ils n'ont point prescrit de règles & de méthodes pour les y élever. Toute leur spiritualité a consisté à les obliger de lire & de méditer sans cesse l'Ecriture sainte, & sur tout les Pseaumes & le Nouveau Testament, & à chercher continuellement la nourriture de leur ame & les règles de leur conduite dans ces divines paroles, en suivant ce que dit David : *Votre parole, Seigneur, est*

la lampe qui éclaire mes pas , & la lumière qui luit dans les sentiers où je marche.

Ps. 118.

10.

Ib. v. 241.

IX.

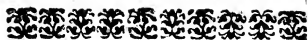
MAIS pour se servir, comme il faut, de la parole de Dieu à repousser les attaques du démon , il y faut joindre la prière , & imiter J E S U S- C H R I S T , qui en fit son exercice continuel dans le desert ; pour nous en montrer l'exemple. La seule connoissance de la vérité ne suffit pas pour résister au démon : il faut que cette vérité soit écrite dans le cœur par l'Esprit de Dieu. Ainsi il faut avoir recours à la prière pour implorer le secours de cet Esprit. C'est une chose étrange combien toutes nos lumières sont foibles & s'obscurcissent facilement, , quand ce sont de simples lumières & que le cœur n'y a point de part. Le cœur dispose de l'esprit. Il l'applique à quoi il veut. Il lui fait voir comme grand tout ce qu'il aime , & comme petit tout ce qui ne le touche point. Afin donc que la vérité nous serve, il faut que le cœur nous y applique & nous la fasse aimer. Or c'est à l'Esprit de Dieu à le remuer , & c'est par la prière qu'on l'attire. La prière contient un aveu de

90 *Sur l'Ev. du 1. Dim. de Car.*

notre impuissance & de la force de Dieu. Or Dieu n'assiste que ceux qui sont convaincus de leur foiblesse, & de sa puissance. La prière est un desir de ce que nous demandons à Dieu, & Dieu ne donne rien qu'à ceux qui le desirent. La prière abaisse l'ame par la connoissance de ses besoins. Or Dieu ne donne

Iac. 4. sa grace qu'aux humbles.





SUR L'EVANGILE
DU LUNDI
DE
LA I. SEMAINE
DE CARÊME.

Cùm venerit Filius hominis in majestate sua, & omnes Angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ. *Matth. 25. 31. 46.*

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses Anges, il s'assoyera sur le trône de sa gloire.

I.

L'EGLISE sachant que la crainte est le commencement de la pénitence, pour y porter ses enfans par les plus justes & les plus puissans motifs

92 *Sur l'Evangile du Lundi*

qu'elle leur en puisse proposer, leur met aujourd'hui devant les yeux l'image du dernier jugement, dans les paroles de l'Evangile qu'elle leur fait lire. Tout est terrible dans ce jugement pour les méchans. La qualité du juge, l'état des réprouvez, l'appareil du jugement, l'arrêt qui y sera prononcé. JESUS-CHRIST est ce juge, & il paroît non revêtu d'infirmité comme dans son premier avènement, mais dans l'éclat, la grandeur, la majesté, & la puissance d'un Dieu. Il y paroît environné de tous ses Anges, & même de toutes les créatures armées & animées à tirer vengeance des violateurs de ses lois. Les méchans qui y seront jugez, y comparoissent sans force, sans secours, sans support, sans aucun moyen de se soustraire à la puissance du juge irrité; & de quelque côté qu'ils jettent les yeux, ils n'y voyent qu'abandonnement, impuissance, desespoir. Qu'un homme soit entre les mains d'un autre homme, quelque disposé qu'il soit à exercer contre lui tout ce qu'il a de rage & de cruauté, il reste néanmoins à cet homme, tout misérable qu'il soit, un grand nombre de résources qu'on ne lui sauroit ôter.

Ceux qui tiennent son corps entre leurs mains n'y tiennent pas son esprit, & il demeure ainsi maître de la plus grande partie de soi-même. Tous les tourmens qu'on lui peut faire souffrir ne pouvant s'étendre au delà de la mort, hâtent & avancent par leur violence même la fin de ses maux. Mais il n'en sera pas de même des méchans. Ce juge au pouvoir duquel ils se trouveront soumis, domine sur leurs esprits aussi bien que sur leurs corps. Il pénètre les plus secrets replis de leur ame, & il n'y aura aucune partie de l'être de l'homme qui puisse être soustraite à sa justice. Si l'ame pouvoit mourir, la terreur de cet étrange spectacle lui causeroit sans doute la mort; mais sa nature l'en rendant incapable, elle ne subsistera que pour le voir éternellement, sans que la longueur du tems y apporte aucun adoucissement. Car le tems peut bien adoucir les maux qui sont moindres en effet que l'imagination ne les représente; mais il ne sauroit adoucir ceux qui sont réellement plus grans que l'imagination ne les sauroit concevoir.

II.

v. 41. &
ss.

C E P E N D A N T il semble que suivant les ouvertures que donne l'Evangile, il y ait lieu de concevoir encore quelque chose de plus terrible dans ce jugement que ce que nous venons de représenter : & c'est ce qu'il est important de développer ici. Il y est dit que J E S U S-C H R I S T ayant reproché aux réprouvez qu'il avoit eu faim & qu'ils ne lui avoient pas donné à manger ; qu'il avoit eu soif & qu'ils ne lui avoient pas donné à boire ; qu'il avoit été nu & qu'ils ne l'avoient pas revêtu ; qu'il avoit été sans maison & qu'ils ne l'avoient pas logé : ils s'en excusent le mieux qu'ils peuvent, en lui demandant :

v. 44.

Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou soif, ou sans logement, & sans habits, ou malade ou prisonnier, & que nous avons manqué à vous assister ? Et il est étrange que les élus mêmes semblent confirmer cette excuse, puisque J E S U S-C H R I S T en leur déclarant de la part de son Père qu'il leur donnoit son royaume éternel, parce qu'ils lui avoient donné à manger & à boire, qu'ils l'avoient lo-

g  , revêtu, v  sit   ou malade ou en prison : ils lui répondent de même : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif ? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement & sans habits, ou malade, ou en prison ?* Il semble donc que ces   tats de J  S  S-CHRIST soient demeurez également inconnus aux élus & aux réprouvez, & que si les élus lui ont rendu ces devoirs,   a été sans le connoître, comme les réprouvez ont manqué de les lui rendre, parce qu'ils ne l'ont pas connu.

Cela fait donc voir qu'en une certaine manière J  S  S-CHRIST demeure inconnu & aux bons & aux méchans, & que néanmoins la vie ou la mort éternelle seront la récompense ou la punition de la manière dont on aura agi envers J  S  S-CHRIST dans cet état inconnu.

III.

Or si l'on veut savoir quel est cet état inconnu de J  S  S-CHRIST, on peut répondre que c'est celui dans lequel on le regarde comme vérité, comme lumière, comme justice, comme sagesse, & comme loi éternelle. Rien ne paroît

moins réel aux hommes que ce qu'on exprime par ces termes. Il semble que ce ne soient que des idées qui ne subsistent que dans notre entendement & par notre entendement. On peut bien avoir appris par la foi que Dieu est la justice, la vérité, & la lumière: mais on conçoit cela si obscurément que l'on peut dire en un sens que non seulement les injustes & les méchans, mais les justes mêmes ne le savent pas. On ne sauroit s'empêcher de s'imaginer que ces grans corps que nous voyons, ces hommes à qui nous parlons, sont quelque chose de fort réel dans leur être, & dans les qualitez par lesquelles ils nous sont sensibles; & l'on n'est au contraire presque point frappé de ces idées spirituelles dont nous avons parlé. Les méchans qui ne les aiment point du tout, n'y font presque point d'attention: & si les justes les aiment en quelque degré, puisque c'est en cela que leur justice consiste, la connoissance qu'ils en ont est encore si obscure & si ténébreuse qu'elle peut passer pour une espèce d'ignorance.

Cependant les choses sont bien autrement

trement que nous ne les concevons. Tous ces corps dont l'ame s'occupe, & de l'idée desquels elle se remplit, & généralement tous ces êtres créés sont peu de chose dans la vérité. Ils ont peu d'être, de réalité & de vérité. Ils tiennent bien moins de l'être que du néant. Ils n'ont en eux-mêmes aucune cause de leur subsistance. Ils n'ont aucune force, ni aucune puissance pour agir indépendamment de Dieu. Et au contraire, cette vérité, cette justice, cette sagesse, cette lumière, cette loi éternelle ont une réalité, une force, une puissance infinie; parce qu'elles sont Dieu même, & le Verbe de Dieu, & par conséquent JESUS-CHRIST même.

IV.

COMME elles sont Dieu même, elles sont par tout, parce que Dieu est par tout. Cette lumière *éclaire tout* Joan. i. 9. comme venant au monde, comme dit saint Jean. Cette sagesse se fait entendre par tout. L'homme ne sauroit rien dire dont elle ne soit la règle immuable. Ou elle l'approuve, ou elle le condamne. Tout étant fait selon la justice, ou contre la justice, selon la vérité ou contre la vérité, selon la loi éternelle

ou contre la loi éternelle, selon la sagesse ou contre la sagesse ; tout est fait pour Dieu ou contre Dieu, pour JESUS-CHRIST ou contre JESUS-CHRIST. Et comme il est l'objet de toutes les bonnes actions, il est aussi attaqué, méprisé, outragé par tous les crimes des hommes. Les bons & les méchants en lui obéissant & en l'outrageant, ne le connoissent que très-foiblement. Et c'est pourquoi l'Evangile fait dire aux uns & aux autres qu'ils ne l'ont pas vu : *Quando te vidimus esurientem ?* Ils auroient pu dire de même qu'ils ne l'ont point vu dans tous les autres préceptes ; parce qu'ils ne l'y ont vu que de cette manière foible & obscure. Car comme JESUS-CHRIST est dans ceux qui ont besoin d'assistance, parce qu'il commande la charité ; il est de même dans tous les autres objets des vertus & des vices, parce qu'il commande ou qu'il défend ce que l'on fait à l'égard de ces objets.

V. *Et cum esset esurientem*
 LE changement qui arrivera donc dans les esprits des hommes en l'autre vie, & principalement au jour du jugement général, qui fera le commen-

cement de l'état immuable de toutes choses, est que Dieu comme vérité, comme sagesse, comme justice, y reprendra ses droits & le rang qu'il doit avoir dans l'esprit des hommes. Les méchans verront avec un étonnement inconcevable que cette vérité & cette justice dont ils n'avoient tenu aucun compte, & qu'ils avoient traitée de néant & de chimère, est non seulement quelque chose de grand, mais que c'est la souveraine grandeur, la souveraine force, puis que c'est Dieu même. Ces loix qu'ils ont violées, se présenteront à eux dans une grandeur & une réalité inconcevable. Ils seront contrains de les voir éternellement. Ils y verront cette justice qu'ils ont méprisée comme la plus vile chose du monde. Ils y verront leur crime & leur condamnation; & cette vuë fera une grande partie de leur supplice. VI.

Les loix humaines ont besoin d'instrumens & de ministres séparez d'elles pour exécuter leurs arrêts, & sans cela elles ne seroient que le jouet des méchans. Mais les loix de Dieu n'en ont pas besoin. Elles exécutent elles-mêmes ce qu'elles ordonnent. Car ces loix

étant Dieu même & sa volonté toute-puissante, elles n'ont pour punir les hommes qu'à se faire connoître à eux dans leur rigueur inflexible. Par cela seul elles sont comme autant d'épées tranchantes qui percent & qui pénètrent toutes les parties de l'ame des réprouvez, & comme des rayons brulans, qui les embrasent sans les consumer.

JESUS-CHRIST outragé manifestant aux méchans sa justice violée par tous leurs péchez particuliers, sera donc pour eux le plus terrible de tous les spectacles dont ils seront frappez. Il leur fera voir que c'est lui-même qu'ils ont outragé; parce qu'il étoit lui-même cette justice qu'ils n'ont voulu ni connoître, ni suivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris; & cette vuë dont ils seront frappez de tous côtez, sera le plus grand de tous leurs supplices. Ils ont sans cesse fermé les yeux durant leur vie à la vérité; & ils ne verront pour toute l'éternité que la vérité qui leur reprochera leur crime. Ils n'ont jamais voulu écouter sa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternité que la voix de la vérité qui leur prononcera l'arrêt irrévocable de leur condamnation.

C'EST là ce que l'Eglise exhorte tous les Chrétiens de méditer en ce jour afin que devant tous indispensablement être présens à ce grand spectacle, ils y puissent paroître avec la paix & la sécurité des élus, & non avec l'effroi & le desespoir des réprouvez. Mais afin que cette méditation leur soit plus utile, ils y en doivent ajouter une autre; c'est que ce dernier jugement si terrible ne sera que la manifestation d'un autre qui s'exerce présentement en secret, & auquel on ne pense point. La justice de Dieu n'est pas moins présente aux hommes qu'elle le sera alors. Elle voit, elle observe toutes leurs démarches; elle leur prescrit ce qu'ils doivent faire en chaque action; elle juge de tout ce qu'ils font; elle approuve tout le bien, elle condamne tout le mal; elle forme tous ses arrêts, & ces arrêts s'écrivent dans le livre de la vérité de Dieu avec des caractères ineffaçables. Mais elle fait tout cela durant cette vie d'une manière secrète & comme muette, au lieu que tous ses jugemens éclateront en l'autre vie comme des tonnerres épouvantables.

VIII.

IL n'y a qu'un seul moyen pour éviter les effets de ces jugemens lors qu'ils sont donnez & qu'ils nous condamnent; c'est d'opposer vérité à vérité, justice à justice, jugement à jugement. S'il est vrai que nous avons péché, qu'il soit vrai aussi que nous avons obtenu la rémission de nos péchez. S'il est vrai que nous avons outragé & violé la justice, qu'il soit vrai aussi que nous avons obtenu par notre pénitence l'application du sang de J E S U S - C H R I S T qui a satisfait cette justice outragée; s'il est vrai que nous avons donné lieu à Dieu de nous condamner, qu'il soit vrai que Dieu nous a absous & nous a pardonné; s'il est vrai que nous nous sommes souillez, qu'il soit vrai aussi que Dieu nous a purifiez. Ces vérités ne sont point contraires, quoi que les secondes empêchent l'effet des premières. Il est juste de condamner un coupable impénitent: mais il ne seroit pas juste de condamner un coupable pénitent à qui Dieu auroit pardonné, & pour qui J E S U S - C H R I S T auroit donné le prix de son sang. Ayons soin seulement que l'un soit aussi certain que l'autre. Il n'y a

rien de plus certain que nos péchez. Employons tous nos soins à faire que notre pénitence soit certaine en vivant toujours dans un esprit de pénitence qui doit durer autant que la vie.

IX.

M A I S le plus sûr encore est d'empêcher que ces arrêts ne se prononcent en secret, en n'y donnant pas lieu par ses actions. Or pour cela il n'y a point d'autres voies que d'avoir toujours devant les yeux ce que Dieu nous a découvert par ses Ecritures de cette justice qui les prononce ; que de sonder & d'approfondir ces *commandemens*, qu'elle appelle *Eternels* ; que d'en demander sans cesse à Dieu l'intelligence & la pratique ; que de tâcher d'en concevoir l'idée véritable, c'est à dire, de regarder cette justice qui nous y est manifestée, non comme une idée sans réalité, sans force, sans substance, mais comme n'étant autre chose que Dieu même plein de justice, ou plutôt la justice même & la règle souveraine de toutes nos actions. C'est là l'esprit de l'Eglise, la pratique de l'Eglise, la spiritualité de l'Eglise, l'oraison de l'Eglise. Elle ne prescrit point à ses enfans certaines spiritualitez nouvelles

Ecc. 15.

d'écarter de son esprit toutes sortes de pensées bonnes & mauvaises, de ne point penser à l'humanité de JESUS-CHRIST, ni à ses mystères. Elle veut qu'ils méditent sa loi le jour & la nuit; qu'ils la desirerent, qu'ils la cherchent; qu'ils la goûtent, qu'ils s'en nourrissent. C'est pour cela qu'elle leur met dans la bouche tous les jours ce Pseaume admirable qui contient les sentimens & les desirs que Dieu avoit donnez à David à l'égard de cette loi sainte pour en instruire toute l'Eglise, & pour faire la prière ordinaire de tous les enfans.





SUR L'EVANGILE
DU MARDI
DE
LA I. SEMAINE.
DE CARÊME.

Cùm intrassèt JESUS Jerosolymam.....
Et intravit JESUS in templum Dei ;
& ejiciebat omnes vendentes & é-
mentes in templo. *Math. 21. 10. 17.*

*Lors que JESUS entroit dans Jérusalem
&c. JESUS étant entré dans le temple
de Dieu chassa tous ceux qui vendoient
& achetoient dans le temple.*

I.

JESUS-CHRIST ayant témoigné
un zèle extraordinaire contre ceux
qui vendoient dans le temple diverses
choses destinées au sacrifice , comme

des colombes; & en ayant apporté pour raison, que la maison de Dieu étoit la maison de prière, & qu'ainsi tout ce qui ne se rapportoit pas à la prière & à l'adoration de Dieu, en étoit une profanation, nous oblige par là de bien comprendre quel est ce temple duquel on peut entendre ces paroles, & qui peut être profané par ce commerce ou par d'autres encore plus criminels, figurez par celui que JESUS-CHRIST condamne dans cet Evangile.

Et premièrement on ne peut nier que le temple dont il est parlé, ne s'entende des temples matériels, c'est à dire, des lieux destinez au sacrifice & au culte de Dieu, comme étoit le temple de Jérusalem; & que le même précepte de JESUS-CHRIST ne regarde, à plus forte raison, nos Eglises, d'autant plus saintes que cet ancien temple, qu'au lieu qu'il ne contenoit que des figures, elles renferment le Sauveur même, la vérité de toutes ces anciennes figures. C'est donc dans ces temples que JESUS-CHRIST défend d'exercer les actions communes & ordinaires de la vie & le commerce des choses mêmes nécessaires aux sacrifices; parce qu'ils sont uni-

quement destinez à l'adoration de Dieu. Or si le commerce de ces choses est défendu dans le temple par cette raison, il est clair que toutes les actions également incompatibles avec la prière sont de même défendues dans les Eglises; & par conséquent les entretiens ou d'affaires ou de nouvelles, les rendez-vous & les parties qui s'y font, les regards vagabonds & déréglés, les égaremens d'esprit volontaires, les pensées mêmes qui regardent les affaires domestiques. Tout cela, dis-je, étant encore plus inaliabie avec la prière, profane encore davantage la sainteté de ces lieux. C'est un scandale, s'il est apperçu des autres; parce qu'on leur donne par là l'exemple de se servir des Eglises pour une autre fin que pour la prière: & c'est une hypocrisie s'ils ne s'en apperçoivent pas; puis qu'on leur donne l'idée de gens appliquez à Dieu, lors qu'on s'occupe volontairement à des choses qui en sont si éloignées. C'est ce qui fait dire à saint Basile sur les paroles du Pseaume 27. *Que tous chanteront les louanges de Dieu dans le temple: Et in templo ejus omnes dicent gloriam.* Que ceux qui ont de longs entretiens dans

22 les Eglises , entendent ces paroles , &
 22 qu'ils soient couverts de confusion. Que
 22 celui qui est dans le temple de Dieu se
 22 donne bien de garde d'y proférer des
 22 paroles de médisance , des paroles vai-
 22 nes , des paroles impies. Le temple , dit
 22 le pseaume , n'est fait que pour louer
 22 Dieu : ce sont les seuls discours qui y
 22 soient permis. Les Anges y sont pré-
 22 sents pour y écrire toutes nos paroles ;
 22 & Dieu même y est présent qui péné-
 22 tre les dispositions & les sentimens de
 22 notre cœur. Il voit & il connoît la qua-
 22 lité de nos prières. Il discerne ceux qui
 22 prient du cœur , & qui cherchent avec
 22 intelligence les choses du ciel , de ceux
 22 qui prient par acquit & des lèvres seule-
 22 ment , & dont le cœur est très-éloigné
 22 de luy.

II.

. MAIS si c'est une profanation que
 de vendre dans les temples ce qui pou-
 voit être légitimement vendu par tout
 ailleurs , c'en est une beaucoup plus
 grande que d'y vendre ce qui ne peut
 être vendu nulle part , & qui est encore
 plus saint que le temple. Et par consé-
 quent ceux qui se servent des Eglises
 pour y vendre la parole de Dieu , pour

s'en servir à faire fortune, pour s'y attirer des louanges humaines, ou d'esprit, ou d'éloquence, commettent une action de beaucoup plus criminelle que celle de ces marchands que JÉSUS-CHRIST à chassé du temple de Jérusalem : & il ne sert de rien de dire qu'ils n'y reçoivent pas de l'argent. Car outre que l'on se sert de tous ces moyens pour établir sa fortune, qui se mesure par l'argent; il suffit pour commettre une profanation sacrilège, de se servir d'une chose aussi sainte que la parole de Dieu pour acquérir des biens humains, comme l'amitié des hommes, leur estime, leurs louanges, que les hommes estiment autant que l'argent, & qu'il n'est pas plus permis d'aimer & de rechercher que l'argent. Or on exerce certainement ce trafic non seulement quand on rapporte grossièrement la prédication de la parole de Dieu à acquérir des louanges, mais aussi quand de deux manières de prêcher, dont l'une est plus édifiante, & l'autre plus capable de faire estimer l'esprit & l'éloquence du prédicateur, on préfère la dernière à la première.

III.

Tous ceux qui exercent de même

les fonctions ecclésiastiques , qui récitent les prières de l'Eglise , & qui administrent les Sacremens avec un esprit mercenaire , & pour recevoir la rétribution qui y est attachée , & qui ne le feroient point sans cela , sont des profanateurs & des vendeurs de ces fonctions sacrées. Il est permis de vivre du bien de l'Eglise en exerçant ces fonctions : mais il n'est pas permis de les exercer pour vivre ; & c'est les exercer avec cet esprit profane , mercenaire & simoniaque , lors que Dieu voit dans le cœur qu'on ne les exerceroit pas s'il n'y avoit point de rétribution attachée. Cependant combien y en a-t-il qui ne les exercent qu'en cette manière, & qui ne s'en cachent pas beaucoup , puis que la précipitation & le peu de recueillement avec lequel ils s'acquittent de ces fonctions sacrées , le découvre à tout le monde. Ils font donc de l'Eglise de Dieu *une caverne de voleurs* ; puis que c'est un vol manifeste que de vendre ce qui ne doit point être vendu.

IV.

MAIS outre les temples matériels, il y a encore deux autres temples où

On peut exercer des commerces encore plus criminels & plus injurieux à Dieu. L'Eglise est un de ces temples, selon saint Paul ; puis qu'il l'appelle la *maison de Dieu*. Cette maison & ce temple est aussi le lieu où il veut être prié, & dans lequel seul il exauce nos prières. On peut être exaucé en priant hors des temples matériels ; on ne peut être exaucé hors de l'Eglise. Mais quel trafic peut on exercer dans ce temple qui comprend tous les fidèles ? Hélas, plutôt à Dieu qu'il fût possible de l'ignorer ! Trafiquer, c'est donner une chose pour en avoir une autre. C'est donc un trafic que d'obtenir ou de donner les charges de l'Eglise pour des biens humains. Celui qui emploie ces moyens pour les obtenir, les achète. Celui à qui ces choses temporelles servent de motifs pour les donner ou les faire donner, les vend. Enfin tout ce qui ne nous rend point dignes de ces ministères, ne peut être légitimement considéré par ceux qui les confèrent, comme des raisons de les donner. Tout cela tient lieu de prix offert par ceux qui les obtiennent, de prix reçu par ceux qui les donnent, & rend ainsi les uns & les

1. Tim. 34
15.

autres vrais acheteurs & vrais vendeurs
dans le temple de Dieu.

V.

RIEN n'est si clair dans l'Écriture
que ce devoir, de ne considérer que
Dieu dans l'élection aux ministères de
l'Eglise. Il n'est permis à personne de
s'attribuer l'honneur du Sacerdoce, se-
lon saint Paul. JÉSUS-CHRIST
Heb. 5. 5. même ne se l'est point attribué : *Non
semetipsum clarificavit, ut Pon. i^{er} x. fie-
ret.* Il l'a reçu du choisis & de l'élection
de son Père, & l'ayant reçu il s'est ré-
servé la vocation de tous les ministres
qui l'exercent sous lui & en son nom.
Et c'est ce que les Apôtres & les disci-
ples de JÉSUS-CHRIST reconnurent
solennellement dans l'élection de saint
Mathias en demandant à Dieu qu'il leur
Act. 1. 24. fit *connoître celui qu'il avoit choisi* : *Tu,
Domine, qui corda nosti omnium, ostende
quem elegeris.* C'est donc à JÉSUS-CHRIST
même à choisir ses ministres : *Ostende
quem elegeris* ; & ce choisis ne se doit
faire principalement que sur les vertus
intérieures du cœur : *Qui nosti corda
omnium.* C'est la raison de ce choisis,
Les Apôtres n'avoient pas moins de

droit à l'élection de saint Mathias qu'à celle d'un autre Evêque ; & ils ne s'adressent à J E S U S- C H R I S T que pour marquer que c'est à lui qu'appartient l'élection de tous les ministres de l'Eglise. C'est pour cela qu'ils la remirent au sort , afin de faire voir dans cette première élection , que les raisons humaines ne doivent point avoir de part dans ce choix , & qu'on n'y devoit considérer que les marques de la volonté de Dieu. Que si l'on n'a pas remis au sort dans la suite l'élection des autres ministres de l'Eglise , ce n'est pas pour se dispenser de suivre dans ce choix la même règle , qui est la volonté de Dieu , & le choix de Dieu ; mais c'est que l'examen qu'on en fait par la raison , est un moyen plus naturel & plus sûr pour connoître la volonté de Dieu , que le sort , qui est un moyen extraordinaire , & qu'il n'est pas ordinairement permis d'employer. Et c'est pourquoi les Apôtres ne l'employèrent pas pour le choix des deux qu'ils trouvèrent les plus dignes de l'Apostolat , mais pour discerner le plus digne entre les deux. Tout ce qui peut donc appartenir aux hommes dans le choix des ministres de l'E-

glise, est d'examiner de bonne foi & avec tout le soin qui leur est possible, par les marques qu'ils peuvent avoir de la volonté de Dieu, qui est celui que Dieu a choisi. Ainsi ceux qu'on appelle collateurs, patrons, électeurs, ne sont que des personnes chargées par l'Eglise de rechercher le plus digne, & de déclarer que celui qu'ils élisent, est élu & choisi de Dieu pour ce ministère. Et rien ne les peut légitimement déterminer au choix d'un ministre de l'Eglise que ce qui leur peut être une marque du choix & de la volonté de Dieu; en sorte que toute raison qu'ils ne sauroient attribuer à Dieu, ne leur peut servir de motif pour faire ce choix.

Cela supposé, je demande si l'on peut croire avec raison, ou plutôt si personne a jamais cru que ce soit une raison à Dieu, qui connoît le fonds des cœurs, de choisir un certain sujet, parce qu'il est de bonne maison; qu'il est ami, officier, parent d'un collateur ou d'un Evêque; qu'il a plus de crédit & plus d'amis, plus d'adresse & d'affiduité auprès de lui. Sont-ce là des raisons dignes de Dieu? Sont-ce là des marques de sa volonté? Sont-ce là de ces rai-

sons qu'il n'y a que Dieu qui puisse connoître, parce qu'il pénètre le fonds des cœurs : *Qui corda nosti omnium, ostende nobis quem elegeris.* Certes s'il étoit permis de se déterminer par ces motifs, il n'y auroit rien où la prière fût moins nécessaire qu'en ce choix des ministres de l'Eglise. Il n'est point besoin de prières pour connoître ces petites raisons humaines, & la prière n'est nécessaire que pour demander à Dieu la grace de n'y point avoir d'égard. En un mot choisir des ministres de l'Eglise sans rapport à Dieu & sans se mettre en peine de découvrir ceux qu'il choisit, c'est usurper manifestement les droits de Dieu. Et lui attribuer ces raisons frivoles & ces petits intérêts, c'est faire Dieu semblable aux hommes, & s'attirer ce reproche qu'il fait aux méchants dans l'Ecriture : *Existimasti inique, quod ero tui similis.*

Act. 1.
24.

Ps. 49.
11.

VI.

Ce ne sont point là de ces loix muables qui dépendent des tems & des lieux, & qui se peuvent observer autrement en un siècle qu'en un autre. Il n'est point question ici d'histoires, ni de titres, ni de possession ; ce sont des

loix divines & invariables. Dieu n'a jamais permis & ne permettra jamais de fonder l'élection & le choix d'aucun des ministres de son Eglise que sur des raisons divines , qui puissent être des marques de sa volonté & de son choix à un homme spirituel & éclairé. Il ne sera jamais permis à qui que ce soit de ne point consulter Dieu sur ce choix , ni de conférer les charges de l'Eglise par caprice , par intérêt , par inclination & par des raisons indignes de Dieu. La police de l'Eglise peut varier , & a varié à l'égard de ceux à qui le soin & la charge de reconnoître & de déclarer la volonté de Dieu a été déferée C'a été tantôt le peuple , tantôt le clergé , tantôt les Princes qui ont exercé ce droit : mais la part de Dieu n'a jamais été contestée , ni ne le peut être. On ne prescrit point contre ses droits , & personne n'en peut devenir légitime possesseur. Or cette part & ce droit que Dieu s'est réservé , c'est de choisir ses ministres par la vuë du bien de l'Eglise. Il est vrai qu'il souffre que les hommes abusent du pouvoir qu'il leur a donné d'examiner & de déclarer sa volonté , & qu'il permet quel-

quelquefois qu'ils ne consultent dans ces choix que leurs intérêts & leur passion, Mais il le permet en le condamnant, & non pas en l'approuvant. Il le permet comme il permet les autres crimes, en se réservant de punir sévèrement cet attentat comme un des plus grands péchez que les hommes puissent commettre,

VII.

ENFIN le dernier temple qu'il n'est pas permis de profaner par le trafic, c'est le temple de notre cœur. Car nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu;

Templum enim Dei sanctum est, quod 1. Cor. 3.
stis vos : & ce temple est aussi la mai- 17.
 son de prière & de sacrifice ; puis qu'il
 nous est commandé de prier toujours,
 & que l'on doit offrir à Dieu des sa-
 crifices spirituels sur l'autel du cœur
 par le feu d'une ardente charité, com-
 me dit saint Augustin : *In ara cordis* De civit.
igne fervida charitatis. Il est clair enfin Dei. l. 10.
 que le trafic doit être banni de ce tem- c. 4.
 ple, puis qu'il n'y a que la charité qui
 doit entrer ; & que la charité étant
 essentiellement gratuite, n'est jamais in-
 créscée ni mercenaire. Tout ce qui est
 charité, est exempt de trafic ; & tout ce

qui n'est pas charité, est au contraire mercenaire. Avec la charité le trafic même cesse d'être mercenaire: sans charité les actions qui paroissent les plus relevées, ne sont que des actions de marchands.

VIII.

Qu'on examine la vie du monde, & la conduite des gens qui agissent par cupidité, & l'on trouvera que c'est un vrai trafic bas & mercenaire. On n'y donne rien pour rien; & ceux qui n'ont rien à donner, n'ont rien à y espérer. Tout y entre en commerce, paroles, louanges, services, témoignages, considération, crédit, prières, sollicitations, autorité. C'est ce qui fait si fort rechercher les charges où l'on peut nuire & servir; car tout cela entrant dans le trafic du monde, rend tout facile à ceux qui les ont. On leur accorde tout sur le prix de ce qu'on espère d'eux, ou que l'on craint d'eux: mais il n'y a rien de plus abandonné qu'un homme qui n'a que la raison & la justice pour lui. Personne ne se croit chargé de ses intérêts; & ceux qui ont assez de conscience pour ne le pas opprimer, ne manquent guères de prétextes pour s'e-

xenter de le protéger. La justice & l'intérêt de Dieu sont des monnoies qui n'ont presque plus de cours dans le commerce du monde. Il faut ou des intérêts grossiers de fortune & de plaisir, ou d'autres intérêts plus spirituels, mais qui ne sont pas moins humains, comme sont ceux de la gloire & de la réputation. Ainsi dans la vérité le monde n'est qu'une compagnie de marchands de toutes robes, de tout rang. Mais si ce trafic ne déroge point à la noblesse de la terre, il déroge à la noblesse du ciel, & à la qualité d'enfant de Dieu; car cette noblesse est incompatible avec cette manière d'agir basse, mercenaire, intéressée & indigne de Chrétiens, parce qu'elle est incompatible avec la charité qui ne cherche point ses intérêts: *Non querit quæ sua sunt.* Il déroge à la sainteté du temple que Dieu veut avoir dans nos ames, où rien de mercenaire & d'intéressé ne peut avoir lieu; puis que Dieu est charité, & qu'il ne peut approuver que la charité,

1. Cor. 13.
5.

I X.

M A I S comme les Pères en condamnant l'usure ont accoutumé d'exhorter les Chrétiens à pratiquer une autre es-

pèce d'usure non seulement légitime ; mais nécessaire, qui est de prêter à Dieu en la personne des pauvres , dans l'espérance de recevoir de lui en l'autre vie le centuple de ce qu'ils lui auront prêté en celle-ci : de même en exhortant les Chrétiens à rejeter ce trafic bas & mercenaire qui s'exerce dans le monde , on les doit exhorter à s'appliquer à une autre sorte de trafic aussi grand & aussi relevé que l'autre est vil & indigne d'eux. C'est ce trafic & cette marchandise à laquelle saint Gregoire de Nazianze déclare qu'il avoit toujours eu dessein de se donner tout entier. J'ai toujours désiré , dit-il , de mourir à la vie présente , pour vivre d'une vie cachée en JESUS-CHRIST , & de devenir ainsi un grand marchand en achetant ce précieux diamant au prix de tout ce que j'ai dans le monde , & en achetant les biens stables , permanens & célestes en échange de toutes les choses passagères & fragiles de ce monde : C'est là le seul trafic estimable , sûr & véritablement grand au jugement de tous ceux qui ont du sens.

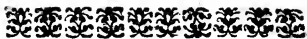
La vie des gens du monde , au contraire , n'est qu'une vie de commerce ,
comme

comme on l'a déjà dit : mais c'est le plus honteux & le plus indigne commerce du monde. C'est un commerce de bouë pour bouë, de fumier pour fumier, de bagatelles pour bagatelles. Ce que l'on y donne, n'est rien non plus que ce que l'on y reçoit : ou plutôt c'est le plus préjudiciable, & le plus insensé trafic du monde. Car on y donne tout pour n'aquerir rien. On y donne son tems, sa vie, son éternité, sa félicité, pour aquerir & encore avec incertitude des biens si vils & si méprisables, qu'on est bien plus heureux de s'en passer & d'en être privé que de les posséder & d'en jouir.

Mais il n'y a rien de plus sage & de plus prudent que le commerce des vrais Chrétiens. Ils ne donnent rien & ils gagnent tout. Ils donnent des choses utiles qu'ils n'aiment point, qu'ils ne peuvent point aimer, qu'ils ne sauraient aimer sans se nuire; dont ils doivent nécessairement être privez, pour acquiescer tout ce qu'ils peuvent & qu'ils peuvent souhaiter, & dont ils jouissent éternellement. C'est donc représenter d'une manière assez juste la vie des gens du monde & des

122 *Sur l'Evangile du Mardi &c.*
vrais Chrétiens , que de dire que les
uns & les autres sont des marchands ;
Mais que les uns sont des marchands
insensés & mal habiles qui exercent un
commerce également bas & ruineux ,
qui se termine à être éternellement es-
claves & malheureux ; les autres sont
des marchands habiles, intelligens, sen-
sés qui exercent le plus honneste , le
plus profitable & le plus glorieux de
tous les commerces , qui les rend Rois,
& Rois pour toute l'éternité.





SUR L'EVANGILE
DU MERCREDI
DE LA I. SEMAINE
DE CARÊME.

Responderunt ei quidam de Scribis & Pharifæis, dicentes : Magister, volumus à te signum videre. *Matth. 12. 38. 50.*

Quelques-uns des Docteurs de la loi & des Pharisiens lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous nous fîsiez voir quelque prodige.

L.

LEs Scribes & les Pharisiens, ayant demandé un prodige à J E S U S-CHRIST, comme il est rapporté dans cetEvangile, J E S U S-CHRIST le refusa à cause de leur mauvaise disposition. Cependant en d'autres occasions

il a témoigné de la condescendance pour les défiances même injustes : mais c'est qu'il y a de deux sortes de défiances, & de deux sortes de recherches des preuves de la vérité. Il y en a qui ne croient pas, mais qui bien loin de haïr la vérité, voudroient qu'elle fût bien certaine & bien reconnue. C'est ainsi que saint Thomas ne croyoit point la résurrection de JESUS-CHRIST, quoi qu'il ne souhaitât rien davantage. Ainsi JESUS-CHRIST ayant plus d'égard à son cœur qu'à son esprit, lui en donna les preuves qu'il lui avoit demandées, en se contentant de lui faire une légère réprimande. Mais il ne traita pas de même les Pharisiens; parce que leur incrédulité étoit d'un autre genre. Ils étoient ennemis de la vérité; ils ne cherchoient qu'à la détruire; & ils n'en demandoient de nouvelles preuves, que parce qu'ils ne vouloient pas s'appliquer à celles que JESUS-CHRIST en donnoit tous les jours.

II.

Quand JESUS-CHRIST auroit eu cette complaisance pour les Pharisiens que de leur faire voir ce prodige

qu'ils lui demandoient, il ne leur auroit de rien servi ; parce qu'ils auroient méprisé cette nouvelle preuve comme les autres. La haine de la vérité leur fermoit l'esprit aux conséquences justes & naturelles des miracles de JESUS-CHRIST. Ils ne vouloient pas en reconnoître la vérité, parce qu'ils ne vouloient pas que cette vérité fût, & qu'elle étoit contraire à leurs mauvaises œuvres, à leur orgueil, à leur avarice, & à leurs autres passions. En reconnoissant JESUS-CHRIST il auroit fallu renoncer à tout cela, & se condamner eux-mêmes comme des méchans & des hypocrites. C'est ce qu'ils ne vouloient pas faire. Mais s'ils n'ont pas voulu rendre témoignage à la vérité, Dieu n'a pas laissé de se servir d'eux pour nous faire reconnoître la cause véritable de l'opposition que la vérité rencontre dans tous les siècles. Elle y trouve de même des Scribes & des Pharisiens, & en trouvera toujours ; c'est à dire, qu'il y aura toujours des ames corrompues & intéressées, qui s'efforceront de détruire la vérité, parce qu'elle est contraire à leurs intérêts & à leur passions.

III.

Nous n'avons donc pas seulement besoin de la manifestation de la vérité, mais pour la recevoir, comme il faut, nous avons de plus besoin que Dieu nous donne l'amour de la vérité *charitatem veritatis*; ce qui est le fondement de cette maxime de saint Augustin : *Que l'on n'entre dans la vérité que par la charité : NON intratur in veritatem nisi per charitatem.* Car si l'on n'a point cette charité, on ne manquera jamais de trouver des prétextes pour ne pas recevoir les vérités incommodes à l'amour propre. L'amour est le maître de l'esprit; il en dispose comme il veut. Il a mille adresses pour empêcher de croire ce qu'il n'aime pas. La principale disposition pour recevoir la vérité est donc de l'aimer, & de bannir de son cœur toutes les passions qui nous en donnent de l'éloignement. C'est une erreur judaïque que de prétendre qu'il suffise que la vérité nous soit proposée pour la croire, ou pour la pratiquer : & c'est peut-être à cause de cette erreur qui régnoit particulièrement dans les Scribes & les Pharisiens que JESUS-CHRIST refusa de leur faire voir

le prodige qu'ils lui demandoient.

IV.

Cet amour de la vérité ne nous est pas seulement nécessaire à l'égard des points de foi. Mais encore plus à l'égard des maximes de la morale chrétienne ; car souvent la raison qui nous fait embrasser de fausses opinions est que nous n'aimons pas la vérité qui nous découvre la voye de la justice, & que nous la regardons comme contraire à nos intérêts. On hait certaines maximes de desintéressement, certaines règles qui éloignent de la recherche des dignitez & des biens de l'Eglise ; parce qu'elles sont incommodes pour la fortune. Un homme de bien attaché aux vérités de l'Evangile se trouve presque incapable de toutes les actions qui contribuent à s'agrandir dans le monde. Il n'est bon à rien. Il ne sauroit louer, comme l'on fait sans discernement & sans mesure, ceux qui sont puissans ; & sa retenue sur ce point comparée avec la profusion des autres passe toujours pour malignité ou pour envie. Il ne croit pas permis de servir ses amis dans des affaires mauvaises & injustes. Ce qu'il ne croit pas pouvoir

demander directement, il ne croit pas aussi le pouvoir demander par des assiduez dont on reconnoît aisément le but. Rien n'est plus incommode à l'amour propre que toutes ces maximes. On se met donc au large sur tout cela en les traitant d'excessives & d'outrées. On demanderoit volontiers à J E S U S - C H R I S T un signe du ciel pour s'en convaincre : mais J E S U S - C H R I S T ne promet point d'autre signe à ces gens-là que celui non de sa résurrection, mais de son dernier avènement qui les convaincra inutilement de toutes les vérités qu'ils auront méprisées durant leur vie.

V.

IL ne faut donc point chercher d'autre source des erreurs si communes dans la Morale, que cette corruption de cœur. On n'approuve les opinions relâchées que parce qu'on aime les choses dont les opinions sévères nous priveroient. Si on ne les aime pas pour soi-même, on les aime pour les autres. On ne veut pas contrister ceux qui nous consultent ; parce que c'est une espèce de considération qu'ils ont pour nous, que l'on ne hait pas. Donnez-moi un cœur

qui n'aime rien de tout cela , qui con-
noisse le bien de l'humilité , qui sente le
poids dont on se charge par des con-
seils téméraires , qui préfère la sûreté
de son ame à la vaine satisfaction d'être
consulté par les hommes , & enfin
qui craigne ce qu'il faut craindre ,
& il entrera sans peine dans des vé-
ritez que l'on appelle dures & farou-
ches , & qui ne sont telles que pour les
cœurs durs : *Dura duris.*

VI.

Après le refus que J E S U S- C H R I S T
fit aux Pharisiens de leur donner ces
preuves qu'ils lui demandoient . il les
menace des justes reproches qui leur
seront faits au jour de son jugement ,
pour avoir méprisé des véritez que
d'autres auront honorées , quoi qu'elles
leur eussent été annoncées d'une ma-
nière moins éclatante , & moins capa-
ble de les persuader. Il leur dit que *les*
Ninivites & la Reine de Saba s'élé-
veront contre eux au jugement dernier.
Et ces reproches de J E S U S- C H R I S T
qui peuvent de même être appliquez à
tous les mauvais Chrétiens , nous font
voir que s'il n'y a rien de plus heureux
que l'état & la condition des bons Chré-

v. 41. 42

tiens , il n'y a rien de plus terrible que l'état & la condition des mauvais , & principalement dans ces derniers tems. Comme JESUS-CHRIST leur a été manifesté d'une manière plus claire qu'à tous les Juifs , qu'ils ont jouï de ses sacremens & de son corps même , que la foi qui a coûté tant de sang aux premiers Chrétiens, leur a été donnée sans aucune peine , que l'exemple de tant de Saints qui les ont précédés , leur a dû faciliter la pratique de la vie chrétienne , qu'ils n'ont eu à résister qu'à de petits intérêts, & à souffrir de petites humiliations, non seulement tous les Juifs & les payens convertis s'élèveront au jugement contre eux , mais aussi tous les Saints des premiers siècles , toutes ces troupes innombrables de Martyrs & de Religieux tant cénobites qu'anacorètes , à qui la profession de la piété chrétienne a coûté tant de sueurs & tant de fatigues. En vérité il faut être bien dur pour n'être point touché de crainte de la comparaison que Dieu fera de la force & de la générosité de tant de Saints avec notre lâcheté. Car certainement il semble , à nous voir agir , que le ciel ne mérite plus d'être

acheté par le renoncement à aucun intérêt humain, ou que Dieu soit maintenant obligé de nous le donner gratuitement sans aucunes bonnes œuvres, tant la conscience est foible & a peu d'action & de force dans la plûpart des Chrétiens, & tant les plus petits intérêts paroissent grans & importans aux âmes foibles & petites; mais qui ne sont foibles & petites qu'à cause de la grandeur de leur cupidité.

VII.

CE que JESUS-CHRIST veut nous faire conclure contre les Juifs de l'exemple des Ninivites qui furent convertis par la prédication de Jonas, & de celui de la Reine de Saba qui vint des extrémités du monde pour éprouver si la sagesse de Salomon répondoit à la réputation qu'il en avoit; c'est que plus les secours de Dieu sont grans, & que les vérités sont annoncées aux hommes par une plus grande autorité; plus le refus ou l'abus qu'ils en font, est criminel; qu'ainsi la mesure des graces reçues sera la mesure du supplice de ceux qui en auront abusé. Mais que doivent donc attendre les Chrétiens à qui Dieu aura fait la grace

1:2 *Sur l'Evangile du Mercredi*

de les délivrer de la puissance du diable, pour les faire entrer dans le royaume & dans le corps de son Fils bien-aimé, s'ils viennent à perdre cette grace ineffable & à retomber sous la puissance du diable ? C'est de quoi J E S U S-CH R I S T nous a voulu instruire par une parabole dans laquelle il décrit de quelle sorte ce funeste accident arrive ordinairement. *Quand, dit-il, l'esprit impur a été chassé d'une ame, il marche dans des lieux arides où il ne trouve point de repos.* Sur cela il prend la résolution de s'efforcer de rentrer dans cette ame dont il avoit été chassé, & l'ayant trouvée *vide & préparée à le recevoir, il y rentre en effet avec sept démons plus méchans que lui, ce qui rend le dernier état de cette ame beaucoup plus malheureux que le premier.* Cette parabole contient trois vérités importantes.

La première, Que le desir que le démon a de rentrer dans les ames dont il a été banni, fait qu'il les attaque avec plus de violence & plus d'artifice, & qu'il fait de plus grans efforts pour s'en rendre maître.

La seconde, Que cependant ces ames imprudentes au lieu de se munir contre

lui , semblent se préparer à le recevoir en demeurant dans l'oïfiveté & dans la paresse , & se laissant aller aux passions & aux actions qui favorisent son entrée.

La troisième, Que cette négligence des ames lui en ayant ouvert l'entrée , l'état où il les réduit , est beaucoup pire que celui où elles étoient lors qu'il les possédoit la première fois.

Il n'y a rien de si terrible que la première & la dernière de ces vérités, dont l'une avertit ceux qui ont recouvré la grace , du combat qu'ils ont à soutenir contre le démon devenu plus furieux , & employant plus d'artifices & plus d'efforts pour s'emparer de leurs cœurs ; & l'autre les menace , s'ils lui donnent entrée , d'un état infiniment plus funeste , plus misérable , & plus irrémédiable que celui où ils étoient avant que d'avoir reçu la grace. Et il n'y a rien de plus étrange , mais de plus réel & de plus effectif , que ce que JESUS-CHRIST nous représente de la conduite de ces ames nouvellement retirées de la servitude du démon , par la seconde de ces vérités qui décrit leur négligence.

Pour le mieux concevoir, il n'y a qu'à considérer ce que doit faire un homme qui a un puissant & furieux ennemi qui le veut perdre. Il doit sans doute se préparer à le repousser & faire provision de tout ce qui est nécessaire pour cela. Il doit lui fermer toutes les aventiës. Il doit se procurer tous les secours qui lui sont possibles ; mais c'est un excès de folie, dont personne n'est capable dans les choses temporelles, que de ne faire autre chose pour résister à ce cruel ennemi, que de se dégarnir avec soir de toutes les armes qui pourroient servir à lui résister, que de lui ouvrir toutes les portes, & de faire provision de tout ce qui peut faciliter son entrée.

Heb. 6. 4. Cependant c'est proprement ce que font beaucoup de ces ames que la bonté de Dieu a tirées de l'esclavage du diable. Après avoir goûté le don de Dieu, après avoir participé aux Sacremens, elles se laissent aller incontinent à l'oisiveté & à la paresse : elles laissent évanouir tous les sentimens de crainte & de pénitence dont Dieu s'étoit servi pour les délivrer. Elles oublient la gra-

te que Dieu leur a faite de leur remettre leurs péchez : *Oblivionem accipiens purgationis veterum suorum delictorum* : elles laissent éteindre les sentimens de reconnoissance qu'elles en devroient avoir : elles ne se nourrissent point des vérités de la foi : elles n'en font point provision pour le tems de la tentation : elles ne se munissent point contre les attaques de leurs ennemis par la vigilance, par la prière & par la mortification : elles reprennent leur train ordinaire de vie : elles rentrent dans les mêmes amusemens & la même dissipation. Qui ne voit que tout cela tend à rappeler le démon & à favoriser tous ses desseins.

I X.

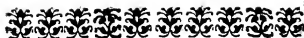
M A I S à quoi tout cela se termine-t-il ? A rentrer de nouveau sous la possession du diable d'une manière d'autant plus dangereuse que souvent elles ne s'en apperçoivent pas. Car les plus grans efforts que le diable fait pour les surmonter, consistent dans les soins & les adresses qu'il employe pour se cacher davantage, & pour rentrer dans la possession de ces ames sans qu'elles le sachent. Il change peu de choses en elles pour l'extérieur. Il ne les porte pas sou-

1. P. A. 2.

136 *Sur l'Evangile du Mercredi*

vent à des actions visiblement criminelles : mais il les engage dans des vices spirituels qui ne sont point sensibles à l'ame même qui y est engagée. Il les remplit d'envie, d'ambition, d'orgueil; & avec ces passions il affermit beaucoup plus sa domination dans les ames, qu'avec tous les vices corporels qui se guérissent souvent par la confusion même qu'ils attirent.





SUR L'EVANGILE
DU JEUDI
DE LA I. SEMAINE
DE CARÊME.

Egressus JESUS..... Et ecce mulier Chananæa à finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Misere mei, Domine, fili David; filia mea malè à dæmonio vexatur. *Matt. 15. 21. 28.*

JESUS étant parti.... une femme Cananéenne, qui étoit sortie de ce pais-là, s'écria, en lui disant : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, ma fille est misérablement tourmentée par le démon.

I.

IL n'y a que deux lieux destinés au sort éternel des hommes ; l'enfer & le ciel : l'un qui fera leur souveraine misère, & l'autre leur souveraine féli-

cité. Une infinité de chemins conduisent à l'enfer, & l'on y entre par une infinité de portes : mais le ciel n'en a que deux ; l'innocence & la pénitence : & qui n'y entre point par l'une ou par l'autre, n'y entre point du tout. Celle de l'innocence est particulièrement pour les enfans qui meurent avant l'âge de raison, & pour quelque petit nombre d'autres : mais elle est fermée à la plupart des adultes ; parce que, comme le remarque saint Augustin, il y en a peu qui conservent l'innocence de leur baptême. Il n'y a donc plus pour eux d'autre chemin, ni d'autre entrée au ciel que le chemin & la porte de la pénitence. C'est de cet unique chemin que l'Eglise nous veut instruire par l'exemple d'une femme Cananéenne qu'elle nous propose dans l'Évangile de ce jour : car cette femme nous le fait connoître, & nous apprend à le trouver y ayant elle-même marché. Mais elle apprend en même tems que peu de gens y marchent ; parce qu'il y en a bien peu qui ayent les dispositions qui paroissent en elle.

II.

CETTE femme étant Cananéenne étoit par conséquent payenne d'origine, & propre à représenter l'Eglise des Gentils dont nous faisons partie. Elle s'adresse à JESUS-CHRIST avec de grans cris, pour lui demander la délivrance de sa fille horriblement tourmentée par le démon. Ainsi elle est le modèle & l'image des pénitens qui demandent à Dieu la délivrance de leur ame. Ses dispositions marquent celles qu'ils doivent avoir; & les moyens qu'elle employe, ceux qu'ils doivent employer.

Or la première disposition qui paroît en elle, c'est qu'elle est vivement touchée de l'état de sa fille. La douleur qu'elle en a, lui fait jetter de grans cris pour en obtenir la guérison: & cette première disposition qui est le fondement de la pénitence, est bien rare dans la plûpart de ceux qui veulent passer pour pénitens. Quoi qu'ils disent de bouche qu'ils ont une grande douleur d'avoir péché, il paroît par leur conduite qu'ils ne se trouvent pas trop mal sous l'empire du démon. Car bien loin de haïr certains péchez, ils les aiment.

Ils ne croient pas que le bien d'en être délivré vaille la peine de se priver de quelque chose. Ainsi ils ne crient point véritablement à JESUS-CHRIST pour leur délivrance, & il n'est pas étrange qu'ils ne l'obtiennent point en la demandant si foiblement.

III.

IL EST plus rare qu'on ne pense de haïr sincèrement l'état du péché, & d'en avoir une douleur véritable. Je sais bien qu'il n'est pas nécessaire que cette douleur soit sensible : mais ce doit être au moins une douleur effective. L'ame doit avoir une lumière qui lui fasse connoître la misère effroyable de cet état, & qui lui découvre ce qui l'y retient, & un desir réel & efficace de se séparer des occasions qui l'y pourroient faire retomber. Voilà ce qui est essentiel, & sans quoi il n'y a point de pénitence.

Il est de plus très-facile d'abuser de cette maxime, Que la douleur qu'on doit avoir des péchez, n'est pas nécessairement sensible. Cela est vrai en général; parce qu'on peut suppléer à cette sensibilité par une résolution forte d'obéir à Dieu : mais il est vrai néanmoins que c'est ordinairement un grand dé-

faut en nous que cette douleur soit si peu sensible. C'est une marque que nous concevons bien foiblement l'énormité du péché, & que nous avons bien peu d'idée de la sainteté de Dieu & de l'ingratitude de l'homme. C'est une grande preuve que notre ame est bien dure, bien plongée dans les sens, & bien peu capable d'être remuée autrement que par les sens. Cette douleur étant si peu sensible n'a guères de force pour résister aux passions. Ainsi à moins que nous n'y joignons une résolution très-forte fondée sur la foi, il est difficile que nous ne soyons emportez par l'habitude du péché que nous aurons contractée : & c'est ce qui nous oblige d'avoir d'autant plus recours à Dieu que nous reconnoissons davantage par cette insensibilité la profonde corruption de notre nature.

IV,

M A I S quoique la douleur vive que témoigna cette femme, fût une excellente disposition, elle ne lui auroit pas néanmoins suffi, si elle n'avoit été jointe à deux autres qui ont mérité les louanges de JESUS-CHRIST. L'une est une prière persévérante, & l'autre une humilité ferme, constante, & in-

variable. Elle crie à JESUS-CHRIST. Elle ne se rebute point de ses refus réitérez. Elle s'adresse aux Apôtres. Les Apôtres en priant pour elle sont eux-mêmes rebutez. Mais rien n'est capable de lui ôter l'espérance ni par conséquent la prière. Ceux qui se lassent de prier, ne le peuvent faire que sur deux faux principes. L'un seroit de croire que ce qu'ils demandent ne vaut pas la peine qu'ils se fatiguent à le demander si long-tems. L'autre de s'imaginer que les retardemens de Dieu sont une marque certaine qu'il ne leur accordera jamais leur demande. L'un & l'autre étant très-faux, tout pénitent doit être établi dans une ferme résolution de prier jusqu'à la fin de sa vie, pour obtenir la rémission de ses péchez & le vrai esprit de pénitence. Je dis jusqu'à la fin de sa vie. Car quoique cette femme de l'Evangile ait cessé de prier quand JESUS-CHRIST lui eut accordé la guérison de sa fille; c'est qu'elle n'en pouvoit plus douter après l'assurance que JESUS-CHRIST lui en avoit donnée. Il n'en est pas de même des pénitens. Ils n'ont jamais cette assurance parfaite. Leur mort est certai-

ne , leur résurrection ne l'est pas : & ainsi ils ne doivent jamais cesser de la demander jusqu'à la mort.

V.

QUE peut-on donc penser & juger de ces pénitens impatiens qui ne sauroient souffrir qu'on les retienne quelque tems dans les liens de la pénitence pour les porter à prier avec plus d'ardeur ? Combien sont-ils éloignez de cette prière persévérante qui ne se rebute point , & qui ne doit point avoir d'autres bornes que la vie même ? Ils cherchent , disent-ils , l'assurance de la rémission de leurs péchez par l'absolution du Prêtre ; & ils ne voyent pas que rien ne leur en peut donner une plus juste assurance que d'avoir prié long-tems pour l'obtenir. Qui prie long-tems , desire long-tems ; & la persévérance dans la prière renferme la persévérance dans le desir d'une vie nouvelle. Or ce desir affermit l'ame dans le bien , & rend plus solides toutes ses bonnes résolutions. Rien au contraire ne donne plus lieu de douter de la sincérité de la pénitence , que cette impatience que certains pécheurs font paroître en ne pouvant souffrir qu'on leur

retarde tant soit peu l'absolution pour s'assurer davantage qu'elle ne leur sera pas inutile. C'est une étrange manière de desirer la rémission de ses péchez que de s'éloigner des moyens les plus propres pour s'en assurer. Qu'il est à craindre que cette impatience ne naisse de ce que l'on se lasse du peu de contrainte où l'état de pénitence nous tient ; que les prières qu'on est obligé d'y faire , nous fatiguent & nous ennuyent ; & qu'on tâche de s'en décharger le plutôt qu'on peut, tant on a peu de sentiment de la grandeur de son mal !

V I.

C'EST une chose étonnante que les hommes étant si persévérans dans la poursuite de leurs prétentions basses , incertaines , & passagères , soient si impatiens dans la recherche de leur salut , qui renferme la possession de tous les biens & l'exemption de tous les maux. Que ne fait-on point pour se pousser à la Cour & pour obtenir de ces graces dont les Princes sont les distributeurs ? Quelles adresses , quelles assiduez n'employe-t-on pas ?

Quel

Quel soin n'a-t-on point de se faire voir, ce qui tient lieu d'une prière continuelle, parce qu'on connoît le sens de ce langage d'action? Quelles difficultez, quels dégoûts, quels rebuts n'essuye-t-on point dans cette poursuite? A quels périls ne fait-on point gloire de s'exposer? Et après tout cela on se croit bien récompensé, lorsqu'après plusieurs années on parvient à l'établissement que l'on desiroit. Pourquoi cela? C'est que l'on le desire fortement. N'est-il donc pas visible que si l'on se lasse & s'impatiente si-tôt à l'égard de ce qui regarde le salut, c'est qu'on le desire foiblement, qu'on est peu touché de la crainte d'en être exclus, & qu'ainsi on se rebute facilement à la moindre difficulté qu'on trouve dans son chemin. Ce n'est pas là imiter l'exemple de cette femme Cananéenne, dont l'espérance & par conséquent la prière ne se refroidit point par les rebuts de JESUS-CHRIST.

VII.

OUTRE l'exemple d'une prière persévérante, cette femme nous donne encore celui d'une humilité constante & immobile. Elle ne s'aigrit point par

tous les rebuts de JESUS-CHRIST. Elle ne s'en décourage point. Elle se sert de tout pour s'humilier , & elle emploie son humilité pour fléchir JESUS-CHRIST. Il la met au nombre des chiens , & la sépare de celui des enfans. Elle s'y met elle-même , & elle trouve dans cette humiliation un nouveau moyen d'exciter sa compassion. Qu'y a-t-il de plus juste qu'un pécheur s'humilie , qu'après s'être élevé avec insolence au dessus de Dieu , il se rabaisse par humilité au dessous des hommes ? Il s'est lui-même mis par son péché au dernier rang des créatures , en se rendant esclave du démon. N'est-ce pas beaucoup pour lui que Dieu , en le délivrant de cet état , ne l'oblige qu'à se mettre au dernier rang des hommes ? Il est d'autant plus juste qu'il s'y réduise , que n'étant pas assuré de la rémission de ses péchez , il peut craindre avec raison d'être encore dans cet effroyable rabaissement : & cette incertitude ne durant pas moins que toute la vie , son humiliation doit continuer toute sa vie.

VIII.

ON ne sauroit obtenir la rémission

de ses péchez qu'en quittant le péché. Or tout pécheur est un orgueilleux : car c'est un grand orgueil de préférer sa volonté à celle de Dieu ; ce qui se rencontre dans tout péché. C'est un grand orgueil que de refuser d'obéir à Dieu : & tout pécheur le refuse. C'est un grand orgueil de secouer le joug de Dieu & de JESUS-CHRIST : & tout pécheur le secoue, & dit par ses actions : *Rompons les chaines dont ils nous veulent*

Ps. 1. v. 3

lier, & rejettons leur joug loin de nous. Il faut donc que tout pécheur s'humilie pour être justifié ; puis qu'il faut qu'il renonce à son orgueil. Il faut pour être justifié cesser d'être contraire à la justice, & embrasser ce qu'elle ordonne. Or la justice condamne tout orgueilleux à l'humiliation, puis qu'il est juste qu'un orgueilleux soit humilié, selon cet oracle de JESUS-CHRIST : *Quiconque s'élève, sera abaissé ;*

Luc. 14.

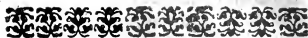
14.

& quiconque s'abaisse, sera élevé. Et l'on ne sauroit devenir juste sans consentir à cet arrêt de la justice divine.

IX.

Mais si cela est, que peut-on dire d'une infinité de gens qui prétendent être pénitens, & qui avouent qu'ils ont

besoin de pénitence ? Car quelle marque voit-on en eux de cette disposition d'humilité ? Où sont ceux en qui l'esprit de pénitence étouffe le desir de s'élever dans le monde ? Où sont ceux à qui il fait renoncer à quelques marques de grandeur , & qui diminuent ou la pompe de leur train , ou la magnificence de leurs meubles , ou le luxe de leur table ? Où sont ceux qui en sont plus patiens dans les injures , & moins aigres dans leurs ressentimens ? L'humilité de ces prétendus pénitens est si spirituelle , qu'il n'y a point de marques extérieures de vanité & d'orgueil , avec lesquelles elle ne s'accorde. Une femme pénitente n'en diminuë rien de l'immodestie de ses habits , de la fierté de son air. Est-ce là cette humilité qui est marquée dans cette femme Cananéenne ? Est-ce là se mettre comme elle au rang des chiens , qui est le nom que l'Ecriture donne aux pécheurs ? Et doit-on s'étonner après cela que ces personnes n'obtiennent rien de ce que cette femme obtint de la miséricorde de J E S U S - C H R I S T ?



SUR L'EVANGILE
DU VENDREDI
DE LA I. SEMAINE
DE CARÊME.

Erat dies festus Judæorum.... Est autem Jerosolymis probatica piscina, quæ cognominatur hebraicè Bethesda, quinque porticus habens. *Ioan.* 5. 1. 15.

Il y avoit à Jérusalem près de la porte des brebis, une piscine qui s'appelle en hébreu Bethesda, qui avoit cinq galeries.

I.

JESUS-CHRIST étant la fin de la loi, & l'objet de tout ce qui s'y est fait, ce n'est point une pensée sans fondement, que de dire que cette multitude de malades qui environnoient

la piscine dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, représentoit tout le genre humain, c'est à dire, Adam & toute sa postérité, que saint Augustin appelle le grand malade, pour la guérison duquel le grand Médecin est descendu du ciel : *Magnus de cœlo descendit medicus, quia magnus in terris jacebat agrotus* ; Que cet Ange qui remuoit l'eau, représentoit JESUS-CHRIST même, qui communique au Batême, à la Pénitence, & à tous les Sacremens la force de guérir les ames ; & que cet unique malade qui étoit guéri après le mouvement de l'eau, figuroit l'unité de l'Eglise que Dieu sanctifie par ses Sacremens, & qui n'est à l'égard de tous les hommes que ce qu'étoit un seul malade à l'égard de cette multitude de malades qui environnoient cette piscine.

II.

ON peut dire de plus que ce miracle ne se faisoit à Jérusalem qu'afin de donner lieu au Messie d'y signaler son pouvoir, & que ce malade n'avoit été trente-huit ans dans son infirmité qu'afin que la puissance de JESUS-CHRIST éclatât davantage dans sa guérison.

comme il est dit expressement de l'a-
veuglé né. Car il est certain que Dieu
avoit préparé toutes choses par rapport
à son Fils, & pour contribuer à sa
gloire; qu'il n'avoit permis par exem-
ple qu'il y eût de son tems ce grand
nombre de possédez, qu'afin qu'il les
délivrât. Et ce sera dans le ciel un des
principaux sujets de la joie des Bien-
heureux d'avoir servi par les accidens
de leur vie, & de servir par leur bon-
heur éternel à relever la gloire de la
grace de JÉSUS-CHRIST: *In lau-*
dem gloria gratia sua. Cette raison fera
même que leurs péchez passés ne leur
feront aucune peine; parce qu'il paroî-
tra clairement qu'ils auront servi à
faire éclater la gloire de Dieu. Que si
cette consolation sera solide dans le
ciel, elle l'est aussi sur la terre, & doit
calmer les pécheurs que Dieu a guéris
de leurs maladies spirituelles, quel-
que grandes qu'elles ayent été.

Ephes. 1.
6.

III.

CET homme choisi de Dieu pour
manifester la puissance de JÉSUS-
CHRIST, étoit travaillé de son in-
firmité depuis trente-huit ans, & la

durée de ce mal étoit une marque certaine qu'il étoit entièrement incurable. Mais ce qui l'avoit empêché d'être guéri dans la piscine, de même que plusieurs autres, fut, comme il le déclara lui-même, qu'il n'avoit *personne pour le jeter dans l'eau après que l'Ange l'avoit remuée*. Dieu remuë ainsi souvent les ames par des mouvemens de grace, qui leur font concevoir quelque desir de se convertir. Mais ces mouvemens avortent & deviennent inutiles; parce qu'il ne se trouve personne qui les entretienne & qui soit capable de régler la pénitence de ces gens. La voie ordinaire de la conversion des ames ne consiste pas dans les seuls mouvemens de la grace, mais dans l'union de la conduite d'un bon Directeur avec cette grace. C'est lui qui doit appliquer les ames à leurs devoirs, leur faire connoître leurs dangers, régler leur pénitence, les préserver des excès, les retirer des occasions, leur prescrire les remèdes convenables à leurs maladies. Cependant on peut dire que le secours d'un Directeur éclairé, autrefois si ordinaire, est présentement plus rare que la grace même, & qu'il

est bien plus commun de trouver des ames touchées de Dieu, que des gens capables de les aider à se retirer du vice, & à marcher dans la voie de Dieu. Il faut faire souvent de grandes recherches pour trouver un Directeur vraiment éclairé, & capable de jeter les ames dans la piscine de la pénitence. Avila veut qu'on le cherche entre mille; saint François de Sales entre dix mille. Il y apparence qu'à mesure qu'on avancera vers la fin des siècles, cette disette de Directeurs deviendra toujours plus grande.

IV.

ON ne peut douter que ce manque des secours ordinaires ne soit une grande marque de la colére de Dieu sur les hommes, & l'un des plus grands châtimens qu'il puisse exercer sur eux. Car, comme il ne s'éloigne pas souvent de sa conduite ordinaire, quand les moyens ordinaires de conversion sont rares, les conversions le sont aussi. C'est ce qui fait qu'il nous représente dans ses Prophètes la rareté des Pasteurs, comme un des plus grands maux de son peuple, & qu'il fait parler en ces termes ceux qui se trouveront en

154 *Sur l'Evangile du Vendredi*

Isa, 37.

ces mauvais tems : *Non sum medicus , & in domo mea non est panis neque vestimentum* : JE NE suis pas médecin , & je n'ai ni pain , ni habits dans ma maison. Mais c'est encore bien pis , quand non seulement on a à chercher des Directeurs , mais que les vrais Directeurs étant rares , il s'en trouve une infinité de faux qui s'offrent d'eux-mêmes , & qui tiennent un langage tout contraire , en disant : Je suis médecin , j'ai abondance de pain , j'ai des vêtements de reste , & qui cependant au lieu des vrais remèdes , de la nourriture convenable , & des habits propres à nous couvrir , ne nous donnent que de faux remèdes , de vrais poisons , & des habits qui nous deshonnorent. C'est là ce qui est le plus à craindre. Mais comme rien néanmoins n'empêche le salut des ames que Dieu s'est choisies par son élection éternelle , il fait bien remédier à cet inconvénient à leur égard. Ou il les conduit par lui-même , & supplée ainsi au peu de lumière de leurs pasteurs , où il leur fait trouver la lumière dont elles ont besoin dans les ténèbres mêmes de leurs Directeurs , qu'il éclaire pour elles & non pour eux.

mêmes. Il les instruit ainsi de ce qu'elles doivent faire dans leur pénitence ; & après leur pénitence ; comme JESUS-CHRIST, après avoir guéri ce paralytique de trente-huit ans , l'instruisit de ce qu'il devoit faire ensuite de sa guérison.

V.

POUR les autres , il est vrai que la disette de Pasteurs éclairés leur est étrangement préjudiciable , & que rien ne contribué davantage à leur perte ; mais elle ne les excuse en aucune sorte dans leurs péchez , parce que c'est eux qui l'attirent par leur négligence. Ils ne manquent de bons Directeurs , que parce qu'ils n'en desirer pas , qu'ils n'en cherchent pas , & qu'ils n'en demandent pas à Dieu *autant qu'une aussi grande chose doit être demandée* : *QUANTUM res tanta petenda est*, dit saint Augustin. Ils n'en manquent que parce qu'ils ne les discernent pas , & que leur aveuglement ou le peu de soin qu'ils ont de leur salut , fait qu'ils prennent le premier venu , & qu'ils se livrent aussi facilement aux plus aveugles qu'aux plus éclairés. Le mauvais choix qu'ils font , vient de ce qu'ils sont très-peu

intelligens dans les vérités de l'Evangile ; de ce qu'ils ont le cœur corrompu & dépravé , ce qui les rend capables d'approuver une infinité de fausses maximes. Qu'ils ayent le cœur pur & droit , comme ils le devroient avoir ; ils reconnoîtront aisément la mauvaise doctrine des faux Prophètes : & Dieu tireroit plutôt des eaux des rochers, & des enfans d'Abraham, des pierres les plus dures, que de permettre qu'ils manquaissent de gens capables de les conduire.

VI.

JESUS-CHRIST commanda à ce malade qu'il avoit guéri, d'emporter son lit, & de s'en aller ; & les Juifs s'en scandalizèrent, parce que c'étoit un jour de Sabbat : mais leur scandale étoit injuste & mal entendu. La loi du Sabbat avoit ses exceptions. Les Macabées conclurent fort bien qu'il leur étoit permis de se défendre le jour du Sabbat. Il étoit permis de faire le jour du Sabbat dans le temple certaines œuvres appartenantes à l'honneur de Dieu qu'il n'auroit pas été permis de faire ailleurs. Si la nécessité pouvoit bien donner cette dispense, comme les Macabées le jugèrent avec raison ; si ce

que les Prêtres faisoient dans le temple n'étoit point contraire à la loi du Sabbat , parce que c'étoit pour glorifier Dieu : pourquoi JESUS-CHRIST à qui la multitude de ses miracles devoit donner à l'égard des Juifs , une autorité plus que prophétique , ne pouvoit-il pas donner permission à cet homme d'emporter son lit , pour glorifier Dieu par ce miracle , en le rendant plus certain ?

Les Juifs expliquoient la loi du Sabbat en leur manière ; JESUS-CHRIST l'expliquoit autrement qu'eux. Mais l'explication de JESUS-CHRIST fortifiée par ses miracles devoit être bien plus forte sur leur esprit que leurs simples pensées sans preuves , ou fondées sur de pures traditions humaines. Aussi JESUS-CHRIST n'eut jamais d'égard à cette sorte de scandale ; & quoi qu'il prévît qu'il s'éleveroit en cette occasion , il ne laissa pas de commander à cet homme d'emporter son lit , pour faire paroître clairement sa guérison.

VII.

IL vouloit de plus nous instruire par là que la vraie marque que nos passions sont guéries , est lors que nous

158 *Sur l'Evangile du Vendredi*
n'y succombons plus ; qu'elles ne nous
portent plus , comme un lit porte un
malade ; mais que nous en sommes les
maîtres , & que nous les tenons assu-
jetties. Voilà la plus solide preuve de
la guérison des ames. Un malade qui a
besoin de son lit pour se soutenir , n'est
point guéri ; & un homme qui porte
son lit , n'est plus malade. Ne nous at-
tribuons donc point la guérison tant
que nous serons dominez par nos pas-
sions ; & si nous faisons encore le mal
que nous ne voulons pas , avouons que
nous ne sommes pas encore guéris.

VIII.

IL paroît par ce que les Juifs dirent
à ce malade de trente-huit ans , que
JESUS-CHRIST avoit guéri , qu'ils étoient
scandalisez de ce qu'il portoit son lit le
jour du Sabbat , quoi que ce fût pour
marquer la vérité de sa guérison , &
qu'ils faisoient un crime à JESUS-CHRIST
de le lui avoir ordonné. Et c'est pour-
quoi l'une de leurs plus ordinaires ca-
lomnies contre JESUS-CHRIST étoit qu'il
violoit le Sabbat : *NON est hic homo à*
Deo , qui sabbatum non custodit. Le dia-
ble laisse ainsi , ou plutôt il cause dans
l'esprit de ceux qu'il possède , de vains

scrupules, & il en tire de grands avantages. Par ces scrupules vains il les porte à faire des péchez très-effectifs, & il leur ôte le scrupule qu'ils auroient dû en avoir. Ces Juifs, par exemple, qui faisoient à cet homme scrupule de porter son lit, n'en faisoient point de condamner JESUS-CHRIST, & de se juger plus éclairés & plus intelligens que lui. Ioan. 9.
16.

Par le moyen de ces scrupules le diable affermit ces personnes dans leur malignité, & leur fait mépriser ceux qui ne les ont pas. Il anime leur passion & la rend plus fière. Elle est mêlée de quelque défiance quand la conscience s'y oppose : mais lors qu'elle se peut flatter d'agir par un motif de Religion, elle en est infiniment plus hardie. Enfin le diable ne desire rien davantage que de cacher le mal qu'il fait faire, & d'entretenir les gens dans l'idée qu'ils ont d'être des gens de conscience & de probité, qui ne se proposent que la gloire de Dieu. Ils s'applaudissent eux-mêmes dans cette disposition ; & tant qu'ils y sont, ils n'ont garde de se repentir de leurs actions, qui est ce que le diable craint le plus.

Ce malade qui avoit été guéri obéït bien à JÉSUS-CHRIST, en emportant son lit : mais il paroît qu'il étoit peu touché de reconnoissance ; puis qu'il n'eut aucun soin de s'informer qui étoit celui qui l'avoit guéri, & qu'ainsi il ne put répondre aux Juifs qui lui demandèrent qui il étoit.. Nous recevons ainsi tous les jours une infinité de bienfaits de Dieu, & nous oublions incontinent que c'est lui de qui nous les avons reçus. Cet homme étoit si occupé de sa guérison par rapport à lui, qu'il n'eut aucun soin de penser à celui de qui il l'avoit reçue. Et c'est pourquoi JÉSUS-CHRIST l'ayant *trouvé dans le temple*, l'avertit *de ne plus pécher, de peur de retomber dans un état pire que celui dont il l'avoit retiré*. Les rechutes sont toujours pires que le mal dont on avoit été délivré ; parce qu'elles sont jointes à l'ingratitude, & que l'ingratitude attaque les graces de Dieu plus que tous les péchez qu'on pouvoit avoir commis.

V. 14.

C'est même par miséricorde, selon S. Bernard, que Dieu refuse ses graces aux ingrats ; de peur que s'il la leur donnoit,

il ne les rendit encore plus criminels. Et c'est pourquoi on trouve bien des gens guéris la première fois par JESUS-CHRIST : mais on n'en trouve point à qui il ait accordé une nouvelle guérison , après qu'ils avoient abusé de la première; pour nous montrer par là que rien n'est plus dangereux que les rechutes dans le péché, & nous imprimer dans l'esprit l'instruction importante qu'il donne à ce malade par ces paroles: *Vous voyez que vous êtes guéri : ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive pis : ECCE sanus factus es , jam noli peccare , ne deterius tibi aliquid contingat.* v. 14



nonobstant la vûë de sa gloire ils ne
laisseroient pas de l'abandonner dans
sa Passion ; mais il savoit aussi qu'a-
près la Pentecôte il leur en feroit tirer
de grans avantages , & que non seule-
ment il fortifieroit par là leur foi , &
celle de tous les Chrétiens , mais qu'il
les affermiroit contre tous les maux de
cette vie par l'espérance de cette gloire.
C'est une chose commune & à Dieu & au
démon d'avoir des vûës éloignées dans
ce qu'ils opèrent sur le cœur des hom-
mes. Dieu y jette des semences de vie
pour les animer en leur tems , & le dia-
ble y jette des semences de mort pour y
produire des fruits de mort , quand les
occasions les feront germer. Il y a seu-
lement cette différence que le diable ne
sauroit anéantir les desseins de Dieu , &
que Dieu anéantit quand il veut , les
desseins du diable.

I I.

CETTE conduite de Dieu peut ser-
vir d'une grande consolation & d'un
grand soutien aux pasteurs qui ne voyent
pas un grand fruit de tout ce qu'ils
font dans l'exercice de leur ministère : ce
qui fait qu'ils sont souvent tentez de

découragement, & de desir de tout quitter pour se retirer dans la solitude & n'être chargez que d'eux-mêmes Car elle leur fait voir qu'il ne faut pas toujours conclure du présent au futur, & qu'il n'est pas juste de croire que des instructions soient inutiles, quoiqu'on n'en voie point de fruit aparent. Car que savent-ils si Dieu ne leur cache point ce fruit pour ne les mettre pas en danger de le gâter, & de le perdre par une mauvaise complaisance ? Que savent-ils si Dieu ne conserve point ces semences pour les faire germer en leur tems ? Que savent-ils si au cas que les méchans n'en aient point profité, elles n'ont point arrêté leur malice dans certaines bornes, & n'ont point soutenu les bons dans le bien qu'ils font ? Ce sont des considérations que saint Chrysostôme allégué pour empêcher les Pasteurs de croire leur travail inutile. Il faut examiner avec grand soin si l'on est appelé à ce ministère : mais après cet examen il ne faut pas se rebuter facilement pour les difficultez qu'on y trouve, ni pour le peu de fruit qu'il semble que l'on y fait ; parce qu'après tout il y a bien de l'incertitu-

de en ce point, & qu'il n'est pas permis de juger de ce que Dieu opère ou a dessein d'opérer dans les ames par les paroles des Pasteurs.

III.

CE QUE JESUS-CHRIST fit voir à ses Apôtres sur cette sainte montagne, n'étoit qu'un léger échantillon de sa gloire, &, pour le dire ainsi, une goutte de cette mer de délices qu'il leur réserve pour l'autre vie. Cependant cette goutte fut suffisante pour les transporter hors d'eux-mêmes, pour leur faire oublier toutes les choses du monde; & leur faire desirer de demeurer toujours en ce lieu-là: *Bonum est nos hic esse*: IL FAIT BON ICI, disoit saint Pierre. *Si vous voulez, nous y ferons trois tentes; ce qu'il disoit*, dit l'Evangile, *en ne se possédant pas*. Quel aveuglement est-ce donc aux hommes de mépriser cette gloire toute entière dont la moindre partie suffit pour enivrer l'ame, & mériter d'être préférée à toutes les joies du monde, & à tous ces plaisirs fades & languissans qu'on peut éprouver en ce monde ici. C'est, dit-on, que nous ne l'avons pas éprouvée comme les Apôtres. Mais pourquoi la foi ne

v. 4.

Marc. 9.

Luc. 9. 18.

166 *Sur l'Ev. du Sam. de la I. sem.*
supplée-t-elle pas au défaut de cette épreuve, & pourquoi ne reconnoissons-nous pas que Dieu ne nous favorise pas moins en cela que ces trois Apôtres ? Car Dieu en la leur faisant éprouver en a établi la certitude à notre égard aussi bien qu'au leur, & en nous privant de cette épreuve il augmente le mérite de notre foi & la rend plus pure & plus digne de récompense. Ainsi c'est par miséricorde pour nous & que ces Apôtres l'ont éprouvée, & que nous ne l'éprouvons pas.

I V.

v. 5.

L'une des principales fins de la Transfiguration a été de faire entendre à ces trois Apôtres, & par eux à nous, ce témoignage céleste que le Père rendit à son Fils : *C'est mon Fils bien-aimé, l'objet de ma complaisance : Ecoutez-le.* Témoignage bien digne de la charité de Dieu envers nous ; puis qu'il comprend tout ce que nous devons faire pour opérer notre salut ! Car tous nos devoirs ne consistent qu'à écouter ce Fils en la manière que nous le devons écouter, c'est à dire, avec soumission & obéissance. C'est là non seulement l'abrégé de nos devoirs ; mais c'est tout le

bonheur de l'homme dans cette vie & dans l'autre. La vérité fera la félicité des Saints lors que le Verbe pénétrera parfaitement leurs esprits par la lumière; & elle fait dans cette vie le plus grand bonheur des hommes, en les préservant de leur plus grand malheur, qui est d'être le jouet de la fausseté & de l'erreur.

V.

IL n'y a proprement que deux prédicateurs au monde, JESUS-CHRIST & le diable. C'est JESUS-CHRIST qui nous enseigne tout ce que nous y connoissons de vrai; tout ce qui nous rappelle à nous-mêmes, tout ce qui nous découvre l'illusion des choses du monde, tout ce qui nous donne quelque vue & quelque goût des biens éternels. C'est du diable que nous entendons tout ce qui nous jette hors de nous-mêmes, tout ce qui nous fait estimer & aimer les choses présentes, tout ce qui nous fait oublier l'avenir. JESUS-CHRIST parle lui-même au fond des cœurs, & il le fait souvent ensuite de la parole extérieure de son Evangile, des bonnes lectures, des bons exemples, & des paroles qu'il met dans la

bouche de ceux qui parlent en son nom & par son Esprit. Mais le diable ne pouvant parler immédiatement au cœur, & ne devant pas se manifester à nous, emprunte le langage des créatures & celui de notre chair & de nos passions, & nous fait entendre par là tout ce qu'il desire. Il nous dit par les discours d'un vindicatif, qu'il est bon de se venger ; par ceux d'un ambitieux, qu'il est bon de s'élever ; par ceux d'un avare, qu'il est bon de s'enrichir ; par ceux d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir du monde. Il les fait parler en agissant sur leur imagination & en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, & il joint en même tems à cette instruction extérieure le langage de nos desirs qu'il excite. Celui des exemples des personnes déréglées lui sert encore plus que celui des paroles. Et enfin la seule vuë muette des objets du monde qu'il nous présente, lui sert encore d'un langage pour nous dire que le monde est aimable & qu'il est digne d'être recherché.

V I.

CETTE prédication du démon est presque continuelle. Il est toujours en
 chaire

chaire pour nous séduire, & il substitue
sans cesse des prédicateurs qui tiennent
sa place, & qu'il anime par son esprit.
C'est de cette chaire empestée dont par-
le David en déclarant heureux ceux
qui ne s'y sont point assis: *Et in cathedra
pestilentie non sedit.* Cette chaire est en
même tems la chaire des mocqueurs,
comme porte le texte original; puisque le
diable qui y préside, se mocque également
& de ceux qu'il trompe, & de ceux dont
il se sert à tromper les autres. Et c'est pour
être préservé de cette mocquerie que le
Roi prophète nous apprend à dire à
Dieu: *QUE mes ennemis ne se mocquent
point de moi: car tous ceux qui espé-
rent en vous, ne seront point confondus.*

L'homme trompé à l'égard des biens
humains est le propre objet de la moc-
querie des hommes: mais l'homme
trompé à l'égard de son salut est le pro-
pre objet de la mocquerie des démons
qui ne se plaisent qu'à cela. Il en
est d'autant plus digne, que son illu-
sion est plus grossière. Il croit se rendre
heureux par ce qui le perd. Il s'imagine
s'honorer par ce qui le réduit au der-
nier avilissement. Il prend pour plaisir
ce qui lui donne la mort. Voilà le spe-

étacle que le diable aime. C'est son unique joie, & c'est à quoi tendent toutes ses tentations. Qu'est-ce donc que la conversation du monde que l'on prend pour un si grand bien, & dont on regarde la privation comme un si grand mal? C'est être presque continuellement à l'école du diable; c'est ou parler en son nom, ou écouter ceux qui lui servent de truchemens & d'interpretes. Horrible & misérable ministère, mais le plus commun & le plus continuél de tous les ministères du monde! Car que fait-on autre chose dans le monde que de porter dans l'esprit des autres l'image de ses propres passions, & d'y imprimer l'estime de ce qu'on estime, le mépris de ce qu'on méprise, l'amour de ce qu'on aime, la haine de ce qu'on hait? Or on n'estime & on n'aime que le monde, c'est à dire, l'éclat, les richesses, le plaisir; & l'on ne hait & on ne méprise que la pauvreté, l'abaissement & la souffrance. Ainsi inspirer aux autres ces passions, c'est proprement servir d'organe & de truchement au diable. Et écouter ceux qui le inspirent, c'est être à cette détestable école? Quand on dit donc d'une jeune per

sonne, qu'elle est entrée dans le monde, on dit en effet qu'elle est entrée dans l'école du démon, & qu'elle y reçoit ses instructions depuis le matin jusqu'au soir : car il ne cesse jamais de parler. Il fait leçon par tout. Il se sert de tout pour nous corrompre le jugement. Il emploie même quelquefois pour nous séduire des vérités très-saintes en soi, mais qu'il nous fait proposer indiscrettement & à contre-tems, pour nous les rendre odieuses en nous en donnant une fausse idée. Les discours mêmes qui paroissent simplement inutiles & curieux, lui sont de grand usage pour accoutumer les hommes à l'inutilité, à la curiosité, & à l'amusement. Enfin tout lui est bon, pourveu qu'il nous nuise & qu'il nous remplisse l'esprit de principes & de semences d'erreurs.

V I I.

C E qui augmente le danger de cette malheureuse école, c'est que personne presque n'en a la défiance qu'il en devroit avoir. On y envoie de jeunes gens sans expérience & sans lumière, dans la vue, dit-on, de leur former l'esprit. On s'en fait une nécessité indispensable, & l'on ne croit pas qu'il

soit besoin pour cela d'aucune précaution. Chacun se croit assez fort pour s'en défendre, ou plutôt personne ne croit qu'il soit nécessaire d'avoir quelque lumière pour découvrir ces pièges, & quelque force pour y résister. Ainsi l'on va sans crainte affronter le diable avec toutes ses tentations. On y va sans préservatifs, sans préparation, sans défiance, sans crainte. On y va avec plaisir & avec inclination. On en fait son divertissement & son devoir. On écoute par tout le démon dans les diverses leçons qu'il fait continuellement, & on n'a aucun soin de se réserver au moins quelque tems pour écouter JESUS-CHRIST. Enfin on ne peut mieux faire pour être bon disciple du diable, ni plus mal faire pour pratiquer le commandement que le Père éternel nous fait d'écouter son Fils.

VIII.

Mais que faut-il donc faire pour éviter ce danger? Est-il absolument nécessaire de rompre avec les hommes & de se cacher dans quelque solitude inconnue? Non. Une retraite entière n'est ni possible, ni utile à tout le monde. Il y en a bien qui y trouveroient des

tentations encore plus dangereuses que celles que l'on trouve dans le monde ; parce que Dieu ne les y appelle pas : & la charité même n'autoriseroit pas toujours ce dessein. Que deviendrait le monde si tous les gens de bien s'en séparoient ? Et quelle espérance de salut y resteroit-il , puis que les vrais Chrétiens étant la lumière du monde , selon l'Evangile , il demeureroit dans des ténèbres épaisses , s'ils se portoient tous à s'en retirer ? Il y en a donc qui peuvent & qui doivent même demeurer dans ce commerce. Il y en a qui y sont attachés par des liens qu'il ne leur est pas permis de rompre. Il y en a qui n'ont pas la force de s'en séparer. Mais ce qui est certain néanmoins à l'égard de tous , est qu'il n'est permis à aucun de suivre l'esprit du monde , ni de se laisser gâter l'esprit & le cœur par les sentimens faux & corrompus , qui sont mêlés dans la plupart des discours des hommes. Il faut donc allier nécessairement ces deux choses , si l'on ne veut pas périr en demeurant dans le monde. Mais comment les allier ? La chose est difficile ; mais elle n'est pas impossible. En voici quelques moyens dont on tire-

roit sans doute un très-grand fruit si l'on avoit soin de les pratiquer.

Premièrement il ne faudroit jamais entrer dans le commerce du monde, ni dans les professions qui y engagent, avant que de s'être rempli l'esprit des vérités opposées à la corruption qui y regne. Car le moyen de reconnoître les erreurs que par la vérité? Et que peut-il arriver à ceux qui l'ignorent que de se laisser emporter aux opinions populaires & corrompues, sur tout si elles sont favorisées par la pente de la nature.

Ceux qui sont dans un air & dans des lieux infectez, ont soin de se munir de contrepoisons. Ils ne se contentent pas d'en avoir pris en y entrant, ils en renouvellent l'usage chaque jour, & ils en fortifient tous les organes de leurs sens. Or le contrepoison de l'erreur c'est la connoissance, l'amour, & la pratique de la vérité. Tant s'en faut donc que ceux qui vivent dans le monde, soient moins obligez que les autres de s'instruire continuellement des vérités chrétiennes par la lecture, par la méditation, & par les autres exercices dans lesquels on écoute Dieu, qu'ils

ont une double obligation. Une personne qui vit dans la retraite, n'est obligé de lire que pour se nourrir ; & les images de ce qu'il a appris ne s'effaçant pas si-tôt, il n'est pas obligé de les retracer & de les renouveler si souvent. Mais ceux qui vivent dans le monde, sont obligez de s'instruire de la vérité, & pour s'en nourrir, & pour se guérir, & pour se fortifier, & pour en retracer le souvenir que les objets du monde confondent & effacent continuellement.

Plus on entend souvent dans le monde la voix du diable, plus on est obligé d'écouter souvent au fond de son cœur la voix de Dieu qui parle à ceux qui s'y rendent attentifs. Plus le monde fait d'efforts pour ébranler l'ame & la renverser, plus on est obligé de recourir à Dieu, afin qu'il l'affermisse & la soutienne par ses graces & par son secours.

I X.

Qu'on demeure donc dans le commerce des hommes tant que l'on voudra, pourveu que l'on fasse en sorte que les sentimens qu'il inspire, passent toujours dans notre esprit pour des illu

176 *Sur l'Ev. du Sam. de la I. sem.*
 lions & des fables ; & que l'on puisse
 dire véritablement avec David : *Les in-*
justes m'ont raconté leurs fables : mais
rien n'est semblable à votre loi. Qu'on
 ne se sépare pas de la conversation du
 monde pourvu qu'on prenne toujours
 ses discours pour des impostures & des
 calomnies. Car il ne s'y faut pas trom-
 per, si l'Evangile du monde étoit vrai,
 l'Evangile de JESUS-CHRIST seroit
 faux. Si le monde avoit raison d'aimer
 & d'inspirer l'amour des richesses, de
 l'élévation, de la grandeur, des plai-
 sirs, & de tout ce qui y conduit, JESUS-
 CHRIST auroit tort de nous éloigner
 de tout cela, & de nous commander ou
 de nous conseiller tout le contraire. Il
 auroit été envieux de notre bonheur. Il
 nous auroit chargez d'un poids inutile :
 & en un mot, il nous auroit trompez.
 Les maximes du monde tendent donc
 directement à détruire l'Evangile, à
 décrier JESUS-CHRIST & à le faire
 passer non pour le docteur de la vérité
 & pour le sauveur des hommes, mais
 pour un docteur d'erreur & pour l'en-
 nemi des hommes. Or quelle plus gran-
 de calomnie que celle-là ? Calomnie qui
 outrage JESUS-CHRIST même & avec

lui tous les Saints qui sont dans le ciel & sur la terre, & qui tend à les faire regarder comme des fous. Car on ne peut pas en avoir d'autre idée, si l'on entre dans l'esprit & les sentimens du monde. Il est vrai que l'on ne se sert pas de ces paroles : mais on exprime ces sentimens par un langage très-précis & très-expressif, qui est celui des actions. Et l'on ne le fait que trop entendre en béatifiant sans cesse les riches & les heureux selon le monde, & en ne parlant qu'avec mépris de ceux qui ne le sont pas. Il faut donc par nécessité en demeurant dans le monde ou participer à ces calomnies, ce qui seroit embrasser le parti du diable le prince des calomniateurs ; ou demander sans cesse à Dieu qu'il nous en préserve, en lui disant avec David : *DELIVREZ-MOY des calomnies des hommes, afin que je garde vos commandemens.* Ps. 118. 134.





SUR L'ÉPITRE
DU II. DIMANCHE
DE CAREME.

Fratres, rogamus vos & obsecramus
in Domino JESU, &c. 1. Thess.
4. 1. 7.

*Mes frères, nous vous supplions & vous
conjurons par le Seigneur JESUS,
qu'ayant appris de nous comment
vous devez marcher dans la voie de
Dieu pour lui plaire, vous y mar-
chiez aussi de telle sorte, que vous
vous y avanciez de plus en plus.*

I.

ON peut former sur ces paroles de
saint Paul qui font le commence-
ment de l'Épître de ce jour trois que-
stions importantes pour la pratique de
la vie chrétienne.

La première, si cet avancement que saint Paul souhaite aux Thessaloniens, regarde les préceptes ou les conseils? La seconde, de quelle sorte on peut avancer dans l'accomplissement des préceptes? Et la troisième, si cet avancement est de précepte ou seulement de conseil? Toute la suite de l'Épître décide nettement la première de ces questions. Car saint Paul les conjurant de marcher dans ce qu'ils avoient appris, ajoute, pour faire entendre ce que c'étoit : *Vous savez quels préceptes nous vous avons donnez de la part du Seigneur JESUS.* Il parle de s'avancer dans la pratique des préceptes & non dans celle d'œuvres qui seroient de surerogation & purement de conseil. Aussi tous les exemples qu'il apporte regardent des préceptes & des préceptes indispensables, comme de s'abstenir de la fornication, de n'opprimer point ses frères, & de ne leur faire point de tort. Il n'y a point à l'égard de ces articles d'excuse ni de dispense. Et c'est pourquoi il déclare que le Seigneur sera le vengeur de tous les péchez que l'on commettrait contre ces préceptes. Or

Dieu ne venge pas l'omission des conseils. Il est donc clair que l'avancement qu'il leur souhaite, est celui qui peut avoir lieu dans l'observation des préceptes : & c'est aussi sur cette doctrine qu'est fondée la décision des Théologiens qui enseignent que la perfection consiste dans l'accomplissement des préceptes, & non dans l'accomplissement des conseils. Accomplir parfaitement les préceptes, c'est être parfait : & cette perfection se peut rencontrer dans tous les états. On y arrive plus sûrement & plus facilement par la pratique des conseils ; mais c'est pourtant dans la pratique des préceptes qu'elle consiste, & non dans celle des conseils. La raison en est que la perfection consiste dans la charité. Or la charité est tellement un précepte, qu'elle n'est jamais matière de conseil, selon saint Thomas. Car quoi que Dieu ne nous impute point de ce qu'on n'a pas en cette vie la perfection de l'amour qui fera la récompense des Bienheureux, comme dit saint Augustin : on peut dire néanmoins que ce degré d'amour que nous n'aurons que dans le ciel, n'est pas de simple

conseil. Et la raison en est que l'or peut renoncer à l'observation des conseils, quand même on les pourroit observer ; au lieu qu'on ne peut renoncer à aucun degré d'amour de Dieu, & que l'on est obligé de l'étendre sans bornes, & d'aimer toujours Dieu le plus parfaitement que l'on peut. Ainsi l'on ne peut conclure de la pratique d'aucun conseil, que ceux qui le suivent soient plus parfaits que ceux qui ne le suivent pas, mais seulement qu'il leur est plus facile de parvenir à la perfection de la vie chrétienne qu'à ceux qui ne les pratiquent pas.

II.

M A I S comment avancer dans la pratique des préceptes, puis qu'il semble sur tout à l'égard des préceptes négatifs, tels que ceux que l'Apôtre allègue en exemple, qu'il n'y ait point lieu à divers degrés, n'étant permis de faire les actions mauvaises en aucun degré ? On doit considérer néanmoins à l'égard de ces sortes de préceptes, que quoi qu'ils aient pour objet des actions dont il faut entièrement s'abstenir, c'est

néanmoins par la volonté que l'on s'en abstient, & par une résolution de l'ame qui s'en éloigne. On est obligé non seulement à ne pas faire ces actions, mais aussi à avoir une volonté positive de ne les pas faire. Or cette volonté est susceptible de divers degrez. Elle peut être plus foible ou plus forte. Et la raison en est, que l'on s'éloigne de ces actions par la haine de l'injustice qu'elles renferment. Or à mesure que l'on aime plus ou moins la justice, on a aussi plus ou moins d'éloignement & de haine pour l'injustice. L'amour de la justice pouvant donc recevoir une infinité de divers degrez, la haine de l'injustice en reçoit autant. C'est donc dans cet accroissement d'amour de la justice & de la haine de l'injustice que consiste l'avancement que saint Paul souhaite aux Thessaloniens. Il y a toujours lieu d'avancer dans cette voie, parce que la charité n'a point de bornes précises, & que l'on y peut toujours faire du progrès, sans que jamais ce progrès soit de conseil & celle d'être de précepte.

III.

Ce sont ces divers degrez d'amour de la justice qui font les divers progrès & les différens avancemens des ames. C'est ce qui les rend plus foibles ou plus fortes ; moins capables ou plus capables de résister aux tentations : & c'est de là qu'il arrive ordinairement qu'entre plusieurs justes attaqués des mêmes tentations , les uns demeurent fermes & les autres sont renversez. De sorte que comme on ne fait pas précisément la mesure des tentations par lesquelles Dieu permettra que nous soyons éprouvez ; chacun est obligé de travailler toujours à se fortifier dans la vertu, qui n'est autre que l'amour de la justice. Il est bien vrai qu'on doit espérer que Dieu ne permettra pas que nous soyons tentez au delà de nos forces : mais pour obtenir cette grace , il faut travailler fidèlement & fortement à nous avancer , à nous fortifier , & à nous enraciner dans la charité. Autrement il est clair que c'est à notre négligence qu'il faut imputer de ce que les tentations nous renversent & se trouvent au dessus de nos forces : car elles n'y auroient pas

été, si nous avons eu soin de nous fortifier par une charité plus abondante. Dieu ne promet cette proportion des tentations aux forces de l'âme qu'à ceux qui sont fidèles à travailler & à s'avancer dans la voie de Dieu, & qui lui demandent cet avancement avec persévérance & avec ardeur : & ceux qui ne le font pas, se doivent imputer leur chute & leur ruine.

IV.

Ces principes enferment la décision de la troisième question, qui est de savoir si l'avancement & le progrès dans la vie chrétienne est de précepte ou de conseil ? Car comme il est de précepte de ne pas tenter Dieu, comme il est de précepte de se préparer à résister aux tentations, il est aussi de précepte de travailler à s'avancer, & d'avoir une volonté sincère de croître en lumière & en charité. Dieu est le maître de ses grâces. Il faut se contenter de la part qu'il lui plaît de nous en faire : & l'on peut croire même que lors qu'il nous tient dans une espèce de disette & de pauvreté de grâces, il peut avoir en cela des vues de

misericorde sur nous , & avoir dessein de nous guérir de l'orgueil par la bassesse & l'imperfection où il nous retient. Mais cela n'empêche pas que comme c'est l'impureté de notre cœur, notre lâcheté & notre tiédeur qui arrêtent le cours des graces de Dieu, on ne soit obligé de haïr en soi ces défauts, & de faire effort pour les surmonter. Personne n'est dispensé de cette sainte violence par laquelle on ravit le royaume de Dieu : & quiconque voudroit renoncer à ces efforts, *Matth.* se priveroit par là non d'un accroissement de grace, mais du Royaume même de Dieu qui est la récompense de ces efforts. *11. 12.*

V.

LA cupidité qui ne meurt jamais dans cette vie, étant d'elle-même sans bornes, & tendant toujours à s'accroître, il ne faut que cesser de travailler & de la reprimer pour trouver ensuite qu'elle aura fait de considerables progrès. C'est une pente qui nous fait toujours glisser en bas, à moins que nous ne fassions un effort continuel pour nous élever en haut. C'est un torrent qui nous entraîne, à moins que nous ne

nous roidissions contre son cours. C'est un poids malheureux qui est toujours en action. C'est une racine amère qui pousse toujours des rejettons qui défigureroient en peu de tems notre âme, si nous n'avions un soin continuel de retrancher ces mauvaises productions. Voilà notre œuvre, dit saint Augustin, notre devoir, & notre milice. Demander donc si l'on est obligé de tâcher à s'avancer, c'est demander si l'on est obligé de satisfaire à son devoir & de faire son œuvre en ce monde. C'est demander si l'on est obligé de ne se laisser pas entraîner dans l'enfer. C'est demander s'il est permis de reculer & de retourner en arrière. Car ne point travailler à nous avancer, c'est reculer; c'est se laisser entraîner dans le précipice; c'est suivre le courant qui nous porte dans l'abîme; & en un mot, c'est rendre à la mort éternelle où la cupidité nous conduit.

VI.

ENFIN c'est une suite nécessaire du principe que nous avons établi ci-dessus, Que la charité n'est jamais de conseil. Car le sens de ce principe

n'est pas que nous soyons coupables dans cette vie lors que nous n'aimons pas Dieu avec la perfection dont il sera aimé par les Bienheureux, parce que, selon saint Augustin: Dieu ne nous impute pas comme une faute de ce que notre amour ne peut pas en cette vie être si grand qu'il réponde à cette connoissance pleine & parfaite que nous aurons de Dieu dans le ciel: mais il signifie seulement que nous sommes obligez de ne nous point borner à un certain degré d'amour de Dieu; de tendre & de travailler toujours à l'aimer plus parfaitement; & enfin de faire toujours effort pour nous avancer dans les vertus qui ne sont que de différentes formes de l'amour de Dieu. Qu'aucun des Fidèles, dit saint Augustin, quelque avancement qu'il ait fait dans la piété, ne dise: C'est assez. Car s'il le dit, il s'arrête & demeure en chemin avant la fin de la course. Ainsi il ne persévérera pas jusqu'à la fin. Et c'est dans la vue de cette même vérité que saint Augustin nous enseigne que toute la vie chretienne n'est autre chose qu'un saint desir qui porte à

*De spir.
s. liti.
c. ult.*

*Aug.
apud
Prosp.
in sent.
234.*

*Aug. tr. 4.
in Epist.
Joan.*

De per-
f. & Iust.
6. 8.

oublier, comme dit saint Paul, tout ce qui est derrière, pour s'avancer dans la voie de Dieu. *Tota vita Christiani boni sanctum desiderium est.* Enfin c'est par le même principe qu'il dit aussi :
 „ Que nul en sortant de la terre n'arri-
 „ vera au ciel pour y être rassasié d'une
 „ éternelle justice, s'il n'a une faim &
 „ une soif divine, qui le fasse sans cesse
 „ courir vers elle, tant qu'il est en ce
 „ monde. C'est pourquoi il est écrit :
Heureux ceux qui ont faim & soif de la
justice, parce qu'ils seront rassasiés. Et
 „ ainsi tant que nous sommes ici éloi-
 „ gnez du Seigneur marchant par la foi,
 „ & non par la claire vision, selon la
 „ parole de l'Écriture, *que le juste vit de*
 „ *la foi*, la justice que nous possédons
 „ dans le pèlerinage de cette vie, con-
 „ siste proprement à rendre toujours,
 „ par la rectitude & la perfection de
 „ notre course, vers cette perfection
 „ souveraine, & cette plénitude de justi-
 „ ce en laquelle la charité sera parfaite &
 „ accomplie par la claire vue de la beau-
 „ té de Dieu.

VII.

M A I S il ne faut pas s'imaginer
 que ce desir continuel que nous de-

vous avoir de nous avancer dans la justice consiste dans une idée toute spirituelle d'un amour plus parfait & plus ardent, sans qu'il produise aucun effet extérieur. C'est une illusion que saint Augustin détruit en ajoutant que Nous tendons à cette perfection de la justice en châtiant notre corps, & le tenant dans la soumission & la servitude, en donnant l'aumône avec joie & du fond du cœur, soit que nous fassions du bien aux autres, soit que nous leur pardonnions le mal qu'ils nous ont fait. Et c'est pourquoi aussi l'Apôtre après avoir conjuré les Thessaloniens de travailler à acquérir une abondance de justice, applique cette doctrine aux préceptes les plus communs, & entre autres à celui de la pureté, en les fortifiant contre deux illusions dans lesquelles on peut tomber sur cette matière.

Aug. ibid

"

"

"

"

"

"

"

VIII.

LA première de ces illusions est de se borner tellement à la pureté extérieure, que l'on n'ait aucun soin de la sainteté intérieure. La seconde c'est de se renfermer au contraire tellement dans une prétendue sainteté intérieure,

re, & dans une attache spirituelle à Dieu, qu'on ne fasse aucun état de la chasteté du corps, ni des égards que la bienséance & la modestie doivent donner. L'un & l'autre de ces abus a eu des exemples dans tous les siècles. Il s'est toujours trouvé des chastetez superbes qui ont méprisé & négligé les autres vertus, & des spiritualitez charnelles de gens qui se prétendant exempts de l'amour du corps, se sont abandonnez à toutes sortes d'infamies. Saint Paul a dessein de préserver les Thessaloniens de l'un & de l'autre de ces desordres. Car il représente la chasteté comme une suite de la sainteté dans laquelle Dieu veut que les Chrétiens vivent : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra, ut abstinere vos à fornicatione.* Le dessein de Dieu est que les Chrétiens vivent dans la sainteté qui les attache à lui. Mais le premier fruit & le premier effet de la sainteté, c'est de leur faire éviter toute sorte d'impureté. Il faut donc & sainteté & chasteté. La sainteté n'est pas véritable, si elle ne produit la chasteté; & la chasteté n'est pas suffisante, si elle ne naît de la sainteté.

IX.

C'EST pour confirmer cette pensée & pour empêcher qu'on ne s'imagine que la véritable sainteté puisse subsister en suivant la concupiscence, qu'il ajoûte expressément que de s'abandonner à ses concupiscences, c'est le caractère des payens qui ne connoissent point Dieu : *Non in passione desiderii, sicut v. 5. gentes qua ignorant Deum.* Cela veut dire que de s'abandonner aux desirs de la chair, est une chose incompatible avec la connoissance & l'amour de Dieu, & que la source de tous ces excès que l'on remarque sur ce point dans les payens, est la privation de cette connoissance. La même ignorance où ils étoient du véritable Dieu qu'il faut adorer, leur cachoit les désordres qu'il faut fuir, & les a précipitez dans tous les plus horribles dérèglemens. Aussi rien ne distingue tant la morale du Christianisme de celle des payens & de toute la philosophie payenne, que l'éloignement qu'elle donne de toutes ces abominations. Si les payens ont dit quelque chose en faveur de la chasteté, ils l'ont fait très-faiblement dans la spéculation même.

192 *Sur l'Ep. du II. Dim. de Car.*

& leur pratique a presque toujours démenti leurs principes , y ayant peu d'exemples d'une véritable chasteté parmi les payens. Ainsi , comme saint Paul fait de ces excès le caractère des payens, on peut faire du soin de se conserver dans une parfaite pureté , le caractère du Christianisme.

Sur l'Evangile du II. Dimanche de Carême , voyez ce qui est sur l'Evangile du Samedi précédent , page 162. & ce qui est dit dans les pensées sur les mystères touchant la Transfiguration.





SUR L'EVANGILE
DU LUNDI
DE
LA II. SEMAINE
DE CARÊME.

Dixit JESUS turbis Judæorum : Ego vado , & quæretis me , & in peccato vestro moriemini. *Ioan. 8. 21. 29.*

JESUS dit aux Juifs : Je m'en vais , & vous me chercherez , & vous mourrez dans votre péché.

I.

C'EST une grande marque de l'insensibilité où l'attachement aux choses temporelles a réduit les hommes à l'égard de leur salut , qu'il ne suffise pas de leur proposer ces paroles pour les remplir de terreur , & qu'il soit be-

soin d'en augmenter l'impression , en développant ce qu'elles renferment. Il ne seroit pas besoin de tout cela , si cette menace regardoit ou leur fortune ou leur vie. Si l'on publioit un édit de la part d'un Prince , qui donnât lieu à une partie de ses sujets de craindre la perte de leurs biens ou de longs & de rigoureux supplices , comme il arriva autrefois à Antioche ensuite de l'injure que les habitans de cette ville firent à la statue de l'Impératrice : dans quelle consternation tout le peuple ne seroit-il point ? & que peut-on ajouter à l'image que saint Chrysostome fait de l'état de cette grande ville dans la frayeur qu'elle eut de la colère de l'Empereur Théodose ? Mais quand on ne menace les Chrétiens que de la colère de Dieu , quoi que les effets en soient d'autant plus terribles que ceux de la colère des hommes , que Dieu est plus grand que les hommes : on écoute ces menaces sans effroi , sans émotion , sans sentiment. Il suffit même pour rassurer les gens du monde de leur dire qu'il ne s'agit que de l'enfer , & qu'ils n'ont rien à craindre pour cette vie. Ce discours est plus consolant pour eux que terri-

ble, & les met en état d'écouter tranquillement un Prédicateur, & de juger de la qualité de son esprit, & de l'arrangement de ses paroles.

Cette disposition est-elle naturelle, & tient-elle quelque chose de la raison? N'est-elle pas au contraire monstrueuse & incompréhensible, & ne devoit-elle pas nous être un nouveau sujet de terreur, en nous faisant voir dans quelle stupidité nous sommes plongez? Car le danger de se perdre pour l'éternité est d'autant plus grand, qu'on a moins de moyens de s'en garantir. Or l'un des principaux moyens de s'en garantir, est la crainte même d'y tomber: Ce qui fait dire à Salomon que le Sage craint & qu'il s'éloigne du mal, & que l'insensé par la folle confiance dont il est rempli, se rend prévaricateur: *SAPIENS timet & declinat à malo; stultus transilit, & confidit.* Moins on a donc de crainte, plus on a sujet d'en avoir. Ainsi notre plus grande sûreté est de craindre beaucoup. Qu'on ne dise donc point des vérités contenues dans l'Evangile de ce jour, qu'elles sont propres à porter les ames au desespoir. Elles n'ont pour but au

Prov. 14.
6.

contraire que de les conduire à une juste confiance, & de les remplir d'une espérance solide. C'est où elles tendent & où elles se terminent : mais la voie pour y arriver est la crainte salutaire des jugemens terribles de Dieu, qui sont marquez par les paroles de cet Evangile.

II.

IL n'est pas besoin de dire que ces paroles : *Je m'en vais, & vous me cherchez, & vous mourrez dans vos péchez*, ne s'adressent pas seulement aux Juifs, mais que JESUS-CHRIST avoit en vuë tous les hommes qui seroient dans la disposition de ces Juifs, selon la déclaration expresse qu'il en a faite à ses disciples par ces paroles : *Ce que je vous dis, je le dis à tous*. C'est la différence du langage de Dieu & de celui des hommes. Les hommes ayant l'esprit borné, ne parlent qu'à ceux qui sont présens & qui les écoutent, & ne faisoient avoir en vuë en particulier tous ceux qui peuvent lire leurs paroles, quand elles sont écrites. Mais JESUS-CHRIST étant Dieu, & voyant distinctement tous les hommes & leurs différentes dispositions, a eu un dessein

formel de parler à eux. Ainsi l'on doit écouter ses paroles comme s'adressant à nous , & comme si on les entendoit de la bouche même de JESUS-CHRIST.

Il est vrai que personne ne se doit appliquer cette prédiction de la mort dans le péché : *Et in peccato vestro moriemini* ; puis qu'elle ne s'entend que de ceux qui doivent mourir dans l'impénitence, ce que personne ne doit croire de soi-même. Mais chacun doit savoir qu'il est du nombre de ceux à qui JESUS-CHRIST a voulu que cette menace fût proposée ; & qu'il est du nombre de ceux qui la doivent craindre. Que s'il est de ceux ou qui remettent leur pénitence à la mort , ou dont la pénitence est fausse & insuffisante, étant par là du nombre de ceux ou qui ne cherchent point JESUS-CHRIST , ou qui le cherchent inutilement , il a très-grand sujet de craindre qu'elle ne s'entende de lui. Elle est à craindre pour tout le monde , & principalement pour les pécheurs : mais elle est horriblement à craindre pour les faux pénitens & pour ceux qui attendent à la mort à se convertir.

L'ETAT de voyageur qui est celui de cette vie, & qui ne se termine que par la mort, exclut toute certitude absolue de la prédestination, ou de la réprobation. Il n'y a que des hérétiques qui puissent flater les hommes d'une certitude du salut; & c'est une des plus grossières erreurs de ceux de notre tems justement condamnée par le Concile de Trente: Mais il n'y a aussi que des démons qui puissent inspirer des pensées de desespoir; & de telles pensées ne choquent pas seulement la bonté de Dieu, mais aussi l'infinité de sa science, qui s'est réservé ce secret & le rend impénétrable à tous les hommes.

Ainsi l'espérance & la crainte sont comme deux contrepoids par lesquels Dieu veut que les hommes se soutiennent en cette vie entre deux précipices qui les environnent, la présomption d'un côté, & le desespoir de l'autre, & elles ont toutes deux à l'égard de tous les hommes des fondemens solides & inébranlables.

Il suffit pour espérer que nous sachions que la miséricorde de Dieu est infiniment plus grande que tous les crimes des hommes; que sa puissance est plus

grande que notre foiblesse ; que Dieu n'a voulu donner en cette vie aucune marque certaine de la réprobation de qui que ce soit , & qu'il est prest de recevoir dans sa grace tous ceux qui auront recours à lui avec *un cœur contrit & humilié.* *ps. 50.*

Il suffit pour craindre , que le fonds de notre cœur nous soit inconnu , & que nous ne soyons pas assurez si nous sommes dignes d'amour ou de haine ; que nous sachions que la persévérance dans la grace est un don spécial que Dieu ne doit à personne ; & que Dieu par un ordre secret de sa providence , mêle parmi ceux mêmes qu'il rend justes, des personnes qui ne le sont que pour un tems , & qui viennent enfin à déchoir de la justification ; qu'il n'y a point d'état & de degré de justice dont on ne puisse tomber ; & que les hommes abandonnez à eux-mêmes sont capables de toutes sortes de crimes. Et c'est pourquoi JESUS-CHRIST ayant prédit à ses Apôtres , qu'un d'eux le devoit trahir, il n'y en eut aucun qui se crût incapable de ce comble de tous les crimes : ce qui fit que chacun d'eux demanda à JESUS-CHRIST , *si ce ne seroit point lui : Num-*

QUI D ego sum , Domine ?

Mais il ne faut pas s'imaginer néanmoins que cette menace de JÉSUS-CHRIST soit également à craindre à tous les Chrétiens. Il s'en faut bien que cela ne soit. S'il n'est pas de l'ordre de Dieu de conduire les âmes à lui par une certitude absolue, il l'est aussi peu de les conduire par une incertitude entière, qui ne donne pas plus de sujet aux uns qu'aux autres ni d'espérer, ni de craindre.

Quiconque reconnoît en soi les marques que l'Écriture donne de l'habitation du saint Esprit dans le cœur; quiconque peut avoir une juste confiance, ou d'avoir conservé l'innocence de son batême, ou de l'avoir réparée par une solide pénitence; quiconque éprouve en soi les mouvemens naturels de la charité, peut avoir aussi une confiance très-légitime que Dieu, qui a commencé en lui l'œuvre de sa sanctification, ne la laissera pas imparfaite: & cette confiance doit augmenter à proportion du tems qu'il y a qu'il marche dans cette voie de justice, & de la fidélité qu'il a eue à y avancer toujours, & à s'enraciner dans la charité; à proportion qu'il se

seint détaché du monde & du desir qu'il a des choses du ciel.

Si cette confiance ne bannit pas entièrement toute crainte, elle exclut au moins le trouble & l'inquiétude. Il est rare que l'on tombe d'un tel état : & ceux qui y sont, ont droit de dire avec le grand Apôtre : *Qui nous séparera de la charité de JESUS-CHRIST ? sera-ce l'affliction ou les déplaisirs, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le fer, ou la violence ?*

IV.

MAIS on est bien obligé de parler un autre langage à ceux qui étant tombez ne se sont point encore relevez, & ne songent point à se relever. On ne prétend point leur ôter toute espérance : mais la charité oblige de leur ouvrir les yeux sur les sujets qu'ils ont de trembler dans cet état.

Quand on n'auroit à leur représenter sur cela que le danger où ils sont de mourir à tout moment, & d'être surpris par quelque accident qui leur ôte le moyen de donner ordre à leur conscience : hélas, ne seroit-ce pas plus qu'il n'en faudroit pour les jeter dans l'effroi ? Et n'est-ce pas un avengement qui

tient du prodige , que de pouvoir demeurer un moment en repos dans cet état? On est si persuadé de l'incertitude de la vie , que l'on ne voudroit pas hasarder sur sa vie, ni sur celle d'autrui un bien temporel tant soit peu considérable. On prend des précautions contre ces accidens ; parce qu'on ne fait , dit-on, ce qui peut arriver: & l'on n'en prend point quand il ne s'agit de rien moins que de périr pour l'éternité.

Ces pensées sont communes , dit-on , & elles sont dans la bouche de tout le monde. Mais en sont-elles moins vraies pour être communes ? A-t-on trouvé quelque secret pour se garantir d'être surpris de la mort depuis qu'on les propose aux hommes ? Horrible , mais déplorable aveuglement de l'homme , qui sans que les choses soient changées , sans qu'il y ait rien de diminué dans ce qui le faisoit craindre , se rassure sans raison par la seule accoutumance de regarder les mêmes objets ! Ce n'est pas la raison qui nous effraie ou qui nous rassure : c'est la nouveauté des objets , ou l'accoutumance à les voir. Ce n'est point là ni courage , ni fermeté d'esprit ; c'est foiblesse , c'est stupidité , c'est

étourdissement, c'est folie. Elle est telle qu'il y en a à qui ces discours de l'incertitude de la vie donnent plutôt de l'assurance que de la frayeur. Enfin, disent-ils, je n'ai donc à craindre qu'une mort subite. J'en veux bien courir le hazard. C'est un accident qui arrive rarement; & j'espère de n'être pas de ces malheureux. Cela suffit à bien des gens pour les mettre dans un repos qu'on peut appeller justement un repos de brutalité.

V.

M A I S je veux que leur mort ne soit pas subite; je veux qu'ils aient du tems pour penser à eux; je veux qu'ils y pensent même. Qui leur a dit qu'ils y penseront comme il faut, principalement s'ils n'y pensent que dans leur vieillesse & dans leur dernière maladie? C'est cette fausse assurance qui leur est retranchée par les paroles de l'Evangile de ce jour. J E S U S - C H R I S T ne dit point aux Juifs qu'il s'en va, & qu'ils seront surpris d'une mort subite. Il leur dit au contraire qu'il s'en va & qu'ils le chercheront: *Ego vado, & quæretis me.* Ils chercheront J E S U S - C H R I S T, & ils ne laisseront pas de mourir dans le

péché. Il y a donc une recherche de JESUS-CHRIST qui ne laisse pas d'être suivie de la mort dans le péché. On cherche JESUS-CHRIST, & on ne le trouve point ; parce qu'on le cherche mal. Mais parce que le monde se flatte encore de cette ressource, qu'il ne fera pas du nombre de ceux qui le cherchent mal. Il faut ajouter encore, pour leur ôter ce vain retranchement, que la plupart de ceux qui ne le cherchent que dans leur vieillesse & dans leur dernière maladie, le cherchent mal, & ne le trouvent point. L'expérience ne confirme que trop cette vérité. Rien n'est plus rare qu'un changement effectif dans les vieillards. Ils meurent presque toujours comme ils ont vécu. Leurs jugemens deviennent en quelque sorte inflexibles & invariables, & par conséquent leurs erreurs irrémédiables, leurs préventions inéfaçables, leurs habitudes persévérantes jusqu'à la mort. Que s'ils sont frapés de quelque légère idée de la nécessité de changer de vie, il paroît par le peu de fermeté qu'ils ont à la suivre, que leur cœur n'est point véritablement touché, & que tout ce qu'ils faisoient paroître de pénitence étoit faux, &

un pur effet d'une crainte toute humaine.

V I.

M A I S malgré toutes ces expériences on ne laisse pas de se promettre une exception , & sur cette espérance on marche avec assurance vers la mort , & on continuë de suivre ses passions. Il y en a peu même de ceux qui le font , qui se mettent en peine d'établir leur conduite sur quelque aparence de raison : & ce seroit bien en vain à leur égard , qu'on tâcheroit de la deviner. La plupart ne sont occupez que de cette pensée , Qu'il est bon de jouir des biens présens , & de remettre le soin de l'avenir à un autre temps , s'imaginant non par raison , mais par l'exemple d'un grand nombre de gens qu'ils voyent marcher dans la même voie qu'eux, qu'il faut bien qu'il y ait quelque ressource pour se garantir des maux dont on les menace ; puis qu'autrement tant de gens ne s'y engageroient pas. Ils se mettent sur cela , sans autre examen , dans cette foule , & veulent bien courir la même fortune. Ils ne craignent point , parce qu'ils voyent les autres exemts de crainte : & la confiance sans raison de cette troupe insensée est l'unique rai-

son qui les empêche de craindre.

VII.

D'AUTRES à la vérité vont plus avant, & remarquant que quelque vie que l'on ait menée, Dieu accorde néanmoins à la plupart du monde de recevoir les Sacremens à la mort, ils se persuadent qu'il suffit, pour mourir de la mort des justes, de pratiquer ces devoirs extérieurs & de participer aux Sacremens comme eux. C'est pourquoi il est très-important d'instruire ces personnes des sentimens de l'Eglise sur ces pénitences à la mort; afin d'empêcher ceux qui ont encore quelque soin de leur salut, de se tromper par cette assurance téméraire. Il n'est pas besoin de chercher ces sentimens dans les livres des anciens Pères; on les trouve dans les plus communs. Il n'y a qu'à voir ce qu'en dit Grenade dans la Guide des pécheurs. Il y prouve au long dans tout le vingt-cinquième chapitre du premier livre, par l'autorité de l'Ecriture, des Pères, des Scolastiques, combien la pénitence à la mort est peu assurée. Et il réfute les vaines raisons dont se flattent ceux qui y mettent leur confiance: Vous vous fiez, dit-il, aux larmes que

Grenad.
l. 1 c. 25.
p. 421.

vous répandrez alors. Les larmes sont certainement en tout tems de grande efficace : & bienheureux celui qui les verse de bon cœur ! Mais souvenez-vous combien en répandit celui qui pour son intempérance vendit son droit d'aînesse. Selon l'Apôtre, *il n'y eut point de lieu à la pénitence*, encore que son repentir fût accompagné de beaucoup de larmes ; parce qu'il ne pleuroit pas pour Dieu, mais pour la perte qu'il souffroit. Vous vous fiez aussi peut-être aux bonnes résolutions que vous prendrez alors. Elles sont aussi de grande utilité, lors qu'elles sont fidelles & sincères. Mais souvenez-vous de celles d'Antiochus, qui étant réduit à l'extrémité promit à Dieu de si grandes choses, qu'elles causent de l'admiration à tous ceux qui lisent cette histoire. Et cependant l'Ecriture dit : *Que ce méchant faisoit des prières à Dieu, duquel il ne devoit pas espérer de miséricorde* ; parce que toutes ces prières & tous ces projets ne naïssent point de l'amour de Dieu, mais d'une crainte servile, qui quoi que bonne, n'est pas néanmoins suffisante pour gagner le ciel ; la crainte de l'enfer pouvant être causée par l'amour naturel

Héb. 12.

1. 9. 17.

1. M^o2

hab. 9.

13.

" que l'homme a pour soi-même, & cet
 " amour de l'homme pour soi-même n'est
 " pas un moyen pour acquérir à personne
 " le royaume des cieux. De sorte que com-
 " me nul n'entroît dans le palais d'As-
 " suerus étant vêtu grossièrement, nul
 " n'entre aussi au royaume de Dieu avec
 " une robe d'esclave, c'est à dire, par la
 " seule crainte servile : mais il faut y por-
 " ter la robe de noces qui est l'amour.

VIII.

ON peut éclaircir cette doctrine de
 Grenade par cette considération, Que
 l'ordre que Dieu garde dans la conver-
 sion des pécheurs, est de les faire passer
 pour l'ordinaire, de la crainte à l'amour,
 & de les retenir même long-tems dans
 les divers degrez de ces deux disposi-
 tions. Car ce changement ne se fait pas
 tout d'un coup. Il faut que l'amour du
 monde s'affoiblisse peu à peu par la ces-
 sation des actions ; & que l'amour de
 Dieu, qui est ordinairement très-foible
 au commencement, s'augmente & se
 fortifie peu à peu jusqu'à se rendre le
 maître du cœur. Qui n'a pas le loisir
 de passer par ces degrez, n'a pas pro-
 prement le loisir de se convertir. Tout
 ce qui arrête donc la pénitence dans

le premier degré , qui est celui de la crainte , la rend inutile pour le salut. C'est une pénitence stérile & avortée quand on en demeure là. La pénitence à laquelle on se porte dans les autres âges , a bien aussi de la foiblesse dans ce commencement : mais elle a le tems de se fortifier peu à peu & d'arriver à sa maturité , c'est à dire , au degré nécessaire pour justifier l'ame. Au contraire la pénitence des mourans n'ayant point le tems de passer par ces degrez , devroit pour être bonne , être parfaite dès le commencement. Or c'est ce que Dieu ne fait pas souvent ni dans l'ordre de la nature , ni dans celui de la grace. Il a ses règles dans l'un & dans l'autre , dont il ne s'éloigne pas souvent. Et non seulement il n'a point promis de le faire en faveur de ceux qui diffèrent jusques à la mort de se convertir : mais il a menacé au contraire de ne le pas faire. *Ego quoque in interitu vestro ridebo* : JE rirai à votre mort , dit-il aux pécheurs ; sa miséricorde même l'obligeant à accorder très-rarement cette grace , de peur de donner occasion aux pécheurs de différer leur conversion de jour en jour sur cette attente.

Prov. 1.
26.

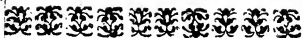
I X.

M A I S enfin, dira quelqu'un, la conversion étant une œuvre de la volonté, on se convertit quand on le veut. Or le moyen de ne vouloir pas ce qui est nécessaire pour être sauvé? C'est encore une très-dangereuse illusion. On se convertit, à la vérité, quand on le veut; puis que la volonté pleine de se convertir est une véritable conversion. Mais cette volonté pleine de se convertir devant renfermer un véritable retour à Dieu, une volonté sincère de le prendre pour sa dernière fin & pour son souverain bien, & une détestation effective du péché comme péché, c'est à dire, comme opposé à la justice & à la sainteté de Dieu: il est très-facile de prendre le change & de se tromper ou dans la nature de ce desir de conversion, ou dans le degré de ce desir. La tromperie dans l'essence de ce desir consiste en ce que l'on prend souvent des desirs purement naturels pour des mouvemens naissant d'une grace surnaturelle. Car il faut remarquer sur ce sujet, qu'il y a des mouvemens équivoques dans la volonté, qui portent les mêmes noms, qui produisent extérieurement les mêmes ef-

fets , & ne se discernent pas sensiblement , quoi qu'ils naissent de principes étrangement différens. L'amour propre forme des résolutions de quitter le péché ; & la charité en forme aussi. L'amour propre prie & a recours à la miséricorde de Dieu ; la charité prie & a recours à la miséricorde de Dieu. Tout cela s'appelle conversion , & ne se distingue pas facilement. Ce qui arrive donc dans ces prétendues conversions à la mort , est que l'on prend ordinairement des conversions naturelles pour des conversions surnaturelles , des mouvemens d'amour propre pour des mouvemens de charité. Une plus longue vie donneroit lieu de les discerner , parce que la charité a des marques qui donnent lieu de la reconnoître dans un juste espace de tems. Mais tout cela demeure confus , lors que les desirs de conversion ne se font paroître qu'à l'extrémité de la vie ; & l'on n'en peut alors juger que par les apparences qui portent toutes à croire que ces marques de pénitence que les mourans donnent, sont presque toujours de purs effets d'une crainte naturelle ; quoi que pouvant être quelquefois des effets de grace , les ministres de JESU-

C H R I S T ne refusent pas à ces mourans les Sacremens de l'Eglise; mais sans leur donner une assurance que l'Eglise n'a pas, & que les Pères déclarent qu'elle ne peut avoir.

Enfin quoi que l'on ne se trompe pas dans la nature de ce desir, c'est à dire, que l'on ait effectivement quelque mouvement de grace, on se peut encore tromper dans le degré de cet amour & de ce desir, en prenant un léger commencement d'amour, qui laisse encore le cœur sous la domination du péché, pour un amour assez fort pour le délivrer de cette malheureuse servitude, sans lequel il en demeure toujours, esclave, & ne sauroit ainsi obtenir la rémission de ses péchez. Et c'est encore ce qui arrive souvent à la mort, où l'imagination étant occupée fortement des objets de terreur, on croit souvent que les sentimens dont on est alors frappé, sont absolument les maîtres du cœur, quoi qu'ils ne dominent que l'imagination, & que le cœur y ait peu de part.



SUR L'EVANGILE
DU MARDI
DE LA II. SEMAINE
DE CARÊME.

Locutus est Jesus ad turbas.... dicens :
Super cathedram Moyfi, &c. *Math.*
23. 1. 12.

JESUS s'adressant au peuple.... dit :
*Les Docteurs de la loi & les Phari-
siens sont assis sur la chaire de Moïse.
Observez donc & faites tout ce qu'ils
vous ordonnent ; mais ne faites pas ce
qu'ils font.*

I,

LEs hommes n'aiment guères ordi-
nairement, à distinguer ceux qu'on
est obligé d'écouter avec respect, de
ceux dont on doit estimer la vertu
& imiter les exemples. Et c'est pour-
quoi ils sont portez à passer dans l'excès

de côté ou d'autre ; à refuser d'écouter ou de respecter ceux dont ils ne feroient estimer la conduite , ou à croire être en droit de suivre l'exemple de ceux qu'ils sont obligez d'écouter avec respect. C'est qu'ils aiment naturellement la facilité , & que l'obligation de discerner si souvent la vérité de l'erreur les incommode & les fatigue. Mais Dieu n'a pas voulu s'accommoder à cette inclination des hommes. Il veut qu'ils ayent besoin d'user de discernement à chaque pas ; qu'ils ouvrent les yeux à tout ce qui ne surpasse pas leur intelligence , & qui se peut connoître par une application sincère ; & enfin qu'ils honorent la vérité en tout , & qu'ils tâchent de la suivre en tout. Il y a des ministres de l'Eglise dont les défauts sont manifestes. Faut-il les suivre & les imiter dans leur conduite ? Non. L'esprit humain voudroit bien en pouvoir conclure , qu'on n'est donc pas obligé de les écouter , de les respecter , ni de faire ce qu'ils disent. Mais JESUS-CHRIST s'oppose à cette conclusion. *Les Docteurs de la loi & les Pharisiens , dit-il, sont assis sur la chaire de Moïse. Faites donc ce qu'ils vous disent. La vé-*

rité ne leur appartient pas , mais à Dieu. Elle ne mérite donc pas moins d'être respectée & suivie , quoi qu'elle soit annoncée par de mauvais ministres. La chaire & l'autorité de Moyse mérite toujours d'être honorée , & elle rend dignes d'honneur ceux qui en sont en possession , pendant qu'ils n'en ont pas encore été bannis par une autorité légitime. Autrement il faudroit soumettre les Supérieurs au caprice de tous les inférieurs. La doctrine de la vérité est incapable d'approuver ce desordre. Elle veut donc qu'on respecte dans tous les ministres de Dieu l'autorité de Dieu dont ils sont revêtus , & qu'on reçoive avec respect les vérités qu'ils annoncent.

II.

J E S U S - C H R I S T vouloit que l'on écoutât les ministres de la Synagogue , mais c'est à cause qu'ils étoient assis sur la chaire de Moyse. C'est la place qu'ils occupoient , & l'autorité dont ils étoient revêtus, qui les rendoit dignes d'être écoulez. *Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moyse. Observez donc & faites toutes les choses qu'ils vous disent. Cela est clair*

& de la portée de tout le monde , & distingue nettement ceux qu'il faut écouter de ceux qu'il ne faut pas écouter. Dans la Religion établie par Moysé ceux qui étoient assis sur sa chaire, méritoient d'être écoulez ; tous ceux qui n'étoient point assis sur cette chaire, ne méritoient point d'être écoulez. De même dans la Religion chretienne établie par JESUS-CHRIST il faut écouter les Pasteurs qui tiennent sa place & sont assis sur sa chaire. Mais tous ceux qui ne sont point assis dans la chaire de l'Eglise chretienne , ne méritent point d'être écoulez. Cette chaire étant unique , quiconque est assis dans une autre , ne doit être ni écouté ni suivi. Ainsi tous les hérétiques n'étant point assis dans cette chaire d'unité , & en ayant voulu établir une autre , n'ont point dû être écoulez , & par conséquent n'ont point dû être suivis. Car il est très-clair que quiconque n'a pas droit de se faire écouter , n'a pas droit de se faire suivre. Tous ceux donc qui les ont & écoulez & suivis , ont renversé l'ordre de JESUS-CHRIST en écoutant & en suivant ceux qui n'étoient point assis sur la chaire que J. C. a établie dans son Eglise.

III.

IL est remarquable que JESUS-CHRIST n'ordonne point aux Juifs de suivre la doctrine des Scribes & des Pharisiens, pourveu qu'ils enseignassent des vérités conformes à l'Ecriture : mais qu'il leur ordonne généralement de faire tout ce qu'ils diront dans la chaire de Moïse. Il ne soumet pas la doctrine des Scribes & des Pharisiens à l'examen du commun des Juifs. Il savoit que cela surpassoit l'intelligence commune. Il veut qu'ils fondent leur soumission & leur créance sur l'autorité de la chaire de Moïse, & non sur leur propre discernement. Ce n'est pas qu'il les obligât par là à embrasser toutes les traditions pharisaïques ; car elles n'étoient point universellement reçues, & n'étoient pas ainsi publiées par l'autorité de la chaire de Moïse. La chaire de l'Eglise n'autorise que les vérités reçues par toute l'Eglise, & qui font partie de sa foi. Et il en étoit de même de la chaire de la Synagogue. Si un Scribe ou un Pharisien proposoit quelque chose outre cette doctrine commune de la chaire de Moïse, on n'étoit pas obligé de la suivre, & on la pouvoit même rejeter ; mais ce

n'étoit pas en se fondant sur l'examen que l'on en faisoit par l'Ecriture, mais en s'apuyant sur l'autorité du corps de l'Eglise Judaïque qui ne la recevoit pas. C'est donc toujours sur l'autorité de l'Eglise que la créance du peuple étoit fondée. Ainsi par cette instruction que JESUS-CHRIST a donnée aux Juifs, il a établi la vraie règle de la foi, qui est la plus grande autorité visible.

IV.

IL ne s'ensuit donc nullement de là que les Juifs auroient été obligés d'adhérer au jugement rendu par le corps de la Synagogue contre JESUS-CHRIST même : car cette règle de suivre l'autorité du corps de l'Eglise, n'est véritable que lors que l'autorité de ce corps est la plus grande autorité visible. Et ainsi elle sera toujours véritable dans l'Eglise chrétienne ; parce qu'il n'y aura jamais d'autorité plus grande & plus visible que la sienne, & que ne devant jamais périr, jamais aucune autorité visible n'obligera de la rejeter.

Mais il n'en étoit pas de même de l'Eglise judaïque : c'étoit une Eglise qui devoit périr & qui devoit être re-

jetée : & ainsi il falloit par nécessité, qu'au tems où cela devoit arriver il se rencontrât une plus grande autorité visible qui obligéât à ne la pas suivre. Or ce temps fut justement celui de la condamnation de JESUS-CHRIST : car l'autorité de JESUS-CHRIST fondée sur des prophéties claires, sur sa sainteté extraordinaire, sur ses miracles certains & éclatans, étant infiniment au dessus de celle de la Synagogue ; la Synagogue en le rejetant se condamna elle-même : & bien loin que les Juifs dûssent adhérer à son jugement, que selon la vraie règle de la raison & de la foi, qui est d'établir sa créance sur la plus grande autorité visible, ils devoient condamner la Synagogue & adhérer à JESUS-CHRIST. Ainsi cet exemple ne fait que confirmer la règle de la nécessité de former sa créance sur la plus grande autorité visible : & cette règle est la seule qui soit proportionnée au peuple, & qui puisse unir les fidèles en un corps de société d'une manière raisonnable. Car de prétendre les unir par des discussions infinies, c'est une voie visiblement impossible : & de vouloir fonder cette union sur des inspira-

tions & des mouvemens secrets , dont on ne puisse apporter aucune preuve , c'est une voie de visionnaires , contraire à toute raison , & à tout ce que nous connoissons de la conduite de Dieu dans l'établissement de la vraie Religion.

V.

LES hommes suivant l'inclination de la nature , auroient bien désiré que JESUS-CHRIST en leur donnant un moyen si facile de connoître la vraie foi , qui est de la régler sur la plus grande autorité visible , leur eût aussi permis de régler leur conduite sur une autorité extérieure , & de suivre toujours l'exemple de leurs Pasteurs. Par ce moyen ils n'auroient jamais été commis avec eux. Ils n'auroient jamais été dans aucune incertitude. Leur voie leur eût toujours été clairement marquée , & ils auroient eu une grande facilité à y marcher. Mais Dieu ne leur a pas voulu faire cette grâce , & il ne la pouvoit faire sans détruire tout l'état de cette vie , & la manière dont il vouloit que les hommes y opérassent leur salut.

Cet état devant être un état de foi ,

tout y doit être obscur. On n'y devoit point voir de miracles visibles & continuel. Or c'en seroit un très-visible, si Dieu faisoit en sorte que les ministères de son Eglise ne fussent occupez que par des gens de bien qui ne donnassent dans leurs actions que des exemples dignes d'être imitez. Ces ministres seroient tirez par là de la condition des autres hommes ? & ce seroit le plus grand de tous les miracles de voir des gens qui par une certaine profession & un certain genre de vie deviendroient exents de toutes les passions & de tous les défauts des hommes. Tout le monde voudroit être ministre de l'Eglise à ce prix : & au lieu que JESUS-CHRIST a voulu que le soin qu'on doit avoir de son ame , portât les Chretiens à fuir les charges ecclésiastiques , il n'y auroit personne qui ne dût faire son possible pour y arriver , afin d'avoir part à un si grand privilège.

Il falloit donc par nécessité que Dieu permît qu'il y eût de méchans Pasteurs. Et comme les méchans ne doivent jamais être imitez , il étoit nécessaire que JESUS-CHRIST avertît les hommes qu'ils ne les devoient pas imiter.

& c'est ce qu'il a fait en prescrivant également aux Juifs & de suivre toujours les Pasteurs en ce qui regarde la foi, & de ne les pas suivre en imitant leurs actions, lors qu'elles sont mauvaises & déréglées : *Secundùm verò opera illorum nolite facere.* Il a falu obliger les peuples à croire les Pasteurs à l'égard de la foi ; parce qu'étant incapables des discussions & des examens, ils n'avoient point d'autre moyen de s'assurer de la vraie foi, que celle de l'autorité. Mais JESUS-CHRIST ne pouvoit pas leur imposer la même obligation à l'égard de l'imitation des actions des Pasteurs ; parce qu'elles pouvoient être mauvaises, & que d'ailleurs ils en pouvoient juger par les règles mêmes qu'ils auroient tirées de la doctrine des Pasteurs : car c'est par ces règles qu'il faut juger des actions des Pasteurs particuliers, & non par les actions de ces Pasteurs qu'il faut juger des règles qu'on est obligé de suivre.

VI.

IL est vrai que c'est une terrible tentation pour les foibles que d'être sou-

vent dans la nécessité de ne pas suivre leurs propres Pasteurs , & c'est un des plus grans jugemens de Dieu , & une des plus grandes marques de sa colere contre un peuple , que de permettre que de tels Pasteurs soient chargez de sa conduite : car par là ce peuple est non seulement privé du secours qu'il recevroit des prières & de la vigilance d'un bon Pasteur ; mais il est encore porté & sollicité au vice par ce qu'il y a de plus capable de l'y engager. La pente de la nature jointe à l'exemple d'un Pasteur , ôte l'horreur de tous les vices , & décrédite toutes les vertus. Si l'on ne se porte pas à justifier positivement les actions criminelles , on s'accoutume à les regarder comme des défauts ordinaires & supportables , & dont il est facile d'obtenir le pardon de Dieu. Les Pasteurs emportent ordinairement la multitude , & les jugemens de la multitude étant connus à chacun leur causent une tentation continuelle. Les vertus paroissent par là à la plupart du monde , des idées outrées & hors de la portée du commun des hommes. Or rien n'est plus difficile que de marcher dans un chemin desert &

abandonné, où l'on n'a presque point de soutien, & où l'on est obligé de se mettre presque toujours au dessus du jugement de ceux mêmes qu'on est obligé de respecter. Il est très-rare que l'amour de la vérité soit assez fort pour nous soutenir contre le torrent des mauvais exemples : & c'est pourquoi les Pasteurs qui le favorisent par leur mauvaise conduite, au lieu de s'y opposer, sont d'étranges obstacles au salut des peuples.

VII.

M A I S ce jugement de Dieu est attiré souvent par le dérèglement des peuples mêmes : car il est encore plus ordinaire à l'égard des Pasteurs que des Rois, que Dieu les donne en punition des péchez des peuples : *Qui regnare facit hominem hypocritam propter peccata populi.* Ainsi comme tous les jugemens de Dieu sont justes, on n'est pas moins obligé dans ces rencontres que dans toutes les autres, de lui dire : *Seigneur, vous êtes juste, & votre jugement est plein d'équité & de droiture. Justus es, Domine, & rectum judicium tuum.* S'il exerce même par cette

Job. 34.
30.

Ps. 118.
v. 137.

conduite sa justice sur les méchans, il ne laisse pas d'exercer en même tems sa miséricorde sur ses élus. Il procure à certaines ames de très-grands biens par les mêmes moyens, qui sont l'occasion de la perte de plusieurs autres. Dieu a souvent plus dessein d'honorer son Eglise par des vertus éminentes, que de la rendre abondante par une multitude de Chrétiens foibles & imparfaits; parce que les vertus communes & mediocres ne sont bonnes que pour ceux qui les ont, au lieu que les vertus éminentes sont l'instruction de plusieurs siècles. Or la vertu qui résiste au torrent de la multitude, & au mauvais exemple des Pasteurs mêmes, & qui étant sans apui humain subsiste par sa propre force, est bien plus forte & plus pure que celle qui ne se conserve que par une infinité de soutiens humains. Lors que tout conspire à engager à la vertu, l'exemple des Pasteurs, les louanges des hommes, la crainte de se deshonorer, on ne fait presque quelle part l'amour de la vérité & de la justice a dans les actions vertueuses; & l'on a raison de craindre qu'il n'y en ait pas beaucoup, &

que ces vertus si honorées ne s'évanouissent si-tôt qu'elles seront privées de tous ces apuis. Mais quand la vérité est peu honorée, & qu'elle est fortement combatuë ou par des persécutions ouvertes, ou par le jugement de la multitude & des Pasteurs mêmes, l'attache qu'on y a, est & bien plus sincère & plus indépendante. Elle a bien plus de force & de fermeté; & l'on a bien plus de sujet de croire que ces édifices spirituels sont bâtis sur la pierre solide, & non sur le sable des opinions humaines, & qu'ils sont ainsi bien plus en état de résister aux vents, aux inondations, & aux tempêtes dont ils pourroient être attaquez.

VIII.

IL est donc indubitable par l'autorité de l'Evangile, que bien loin qu'on soit obligé de suivre toujours l'exemple de ses Pasteurs, on est souvent obligé de ne le pas suivre : *Secundùm autem opera illorum nolite facere*. Mais s'ensuit-il de là qu'on les doive condamner, qu'on doive se rendre juges de leurs actions, qu'on doive s'informer de leur

conduite, qu'on puisse les décrier, s'élever contre eux, & se dispenser de les honorer ? C'est ce que JESUS-CHRIST ne dit nullement, ou plutôt c'est ce qu'il interdit en ne le disant pas. Il ne donne point d'autre permission aux peuples à l'égard des Pasteurs que de ne pas suivre leur exemple. Or pour ne le pas suivre, il n'est pas nécessaire de s'informer de leurs actions, ni de les condamner. Il suffit que leurs actions ne soient pas notre règle. Chacun est obligé de se conduire par la vérité que l'on apprend de l'Eglise. Voilà la règle : & cette vérité n'est ni la coutume, ni l'exemple des Pasteurs. S'ils l'observent, à la bonne heure : s'ils ne l'observent pas, ils ont un juge qui les jugera. Il n'est point nécessaire que les inférieurs s'attribuent ce jugement. Ils le doivent remettre à Dieu & à ceux à qui il appartient. Ce seroit donc une erreur visible de prétendre se dispenser d'honorer les Pasteurs dont on ne croiroit pas devoir imiter les actions : car les motifs qu'on a de les honorer subsistent avec toutes les raisons qu'on peut avoir de ne pas imiter leur conduite.

IX.

R I E N n'est plus important & plus difficile dans la vie chrétienne que de retenir les vertus mêmes dans leurs justes bornes , & de s'empêcher de blesser certaines vérités en voulant en suivre d'autres. Le respect & la déférence pour les Pasteurs portent souvent à l'approbation & à l'imitation de leurs défauts : & l'on peut aussi être engagé par un prétexte spécieux de l'amour de la vérité à des procédés trop libres & trop peu respectueux envers les Pasteurs. Le seul remède à cela est de n'aimer pas fortement certaines vertus & certaines vérités en négligeant les autres. Il faut les aimer toutes dans le degré qu'elles doivent être aimées. C'est une vérité , Qu'il ne faut pas imiter les défauts des Supérieurs : mais c'est aussi une vérité , Qu'il faut toujours honorer , respecter , épargner les Supérieurs autant qu'on le peut. Ces vérités bien loin d'être contraires , sont jointes & inséparables dans la vérité souveraine. Il ne faut pas imiter les déreglemens des Pasteurs ; parce qu'il faut être souverainement attaché à J E S U S - C H R I S T : mais par cette même ré-

gle il faut honorer dans les Pasteurs, tels qu'ils soient, l'autorité de JESUS-CHRIST dont ils sont revêtus; parce que cette autorité est toujours à JESUS-CHRIST, & que c'est JESUS-CHRIST que l'on honore par les respects qu'on lui rend.





SUR L'EVANGILE
DU MERCREDI
DE LA II. SEMAINE
DE CARÊME.

Ascendens J E S U S Jerosolymam, assum-
psit duodecim discipulos secretò.....
Tunc accessit ad eum mater filiorum
Zebedæi , &c. *Matt. 20. 17. 28.*

*Comme JESUS s'en alloit à Ierusalem....
La mère des enfans de Zébédée s'a-
procha comme pour lui demander
quelque chose.*

I.

PENDANT que J E S U S-CH R I S T
avertissoit les Apôtres de sa mort
prochaine , & des outrages qu'il de-
voit recevoir des Juifs , Jean & Jac-
ques enfans de Zébédée , du nombre

de ces Apôtres, faisoient agir leur
mère pour obtenir les deux premières
places de son royaume, s'imaginant,
selon l'idée commune que les Juifs
avoient du Messie, qu'il devoit régner
dans le monde avec l'éclat & la gran-
deur des Princes du monde. Et cela
fait voir que JESUS-CHRIST a
passé toute sa vie avec des gens pleins
de vûes & de passions humaines, & qui
ne songeoient qu'à leur propre éléva-
tion pendant qu'il n'avoit dans l'esprit
que l'opprobre de sa croix. Quelle dif-
férence des pensées de JESUS-CHRIST
& des pensées interressées de ses Apô-
tres! Et quelle patience que celle de
JESUS-CHRIST dans la vuë conti-
nuelle qu'il a eue de ses pensées basses
& charnelles, dont il pénétoit toute
la corruption! Qu'on juge par là de
l'injustice des hommes, qui étant eux-
mêmes pleins de passions, & conce-
vant très-foiblement la corruption de
celle des autres, ont peine néanmoins
à souffrir ce qu'ils en conçoivent!
JESUS-CHRIST souffroit ces dé-
fauts de ses Apôtres dans leur état
d'imperfection & de foiblesse, parce
qu'il prévoyoit qu'ils passeroient à un

autre état, & qu'alors ces imperfections passées serviroient à l'affermissement de leur vertu en les tenant dans l'humilité, & leur donnant lieu de connoître ce qu'ils étoient par eux-mêmes, si Dieu les eût abandonnez à leur foiblesse. Pourquoi ne pensons-nous pas de même que les foiblesse & les imperfections de nos frères contribuëront peut-être à leur sanctification, & qu'au moins elles seront entièrement détruites, lors que Dieu après leur mort s'emparera pleinement de leur cœur, & y régnera totalement ?

II.

C'EST la mère de Jean & de Jacques qui se chargea de cette requête ambitieuse : & JESUS-CHRIST le permit pour nous faire voir en cette mère d'ailleurs bonne & pieuse, le naturel de plusieurs pères & mères, qui n'ont pour leurs enfans que des vûs d'ambition & d'interêt, & auxquels par conséquent on pourroit bien répondre ce que JESUS-CHRIST répondit à la demande de cette mère & de ses enfans : *Vous ne savez ce que vous demandez, ni vous ni vos enfans. En effet, ces demandes & ces poursuites*

des biens & des dignitez de l'Eglise qu'on voit en tant de pères & de mères, sont de grandes preuves de leur peu de lumière sur le bien de leurs enfans & sur leurs propres intérêts. Ils ne savent ce qu'ils demandent ni de quoi ils se rendent responsables par ces poursuites. En demandant des bénéfices pour leurs enfans ou pour d'autres qui leur appartiennent, ils se rendent juges de leur vocation, & ils en rendent témoignage à l'Eglise; ils déclarent aux Collateurs qui sont chargez de les donner en son nom, qu'ils en sont dignes. Ils s'en rendent caution à l'Eglise & à Dieu même, & Dieu leur en faisant rendre compte leur imputera tout le mal qui aura été fait par des ministres indignes qu'ils auront proposez à l'Eglise; & à qui ils auront procuré ses biens & ses ministères. Voilà à quoi l'on s'engage en demandant des bénéfices pour ses enfans & pour ses amis, & en employant son crédit pour leur en obtenir. C'est néanmoins ce qui passe pour un grand bien dans le monde, & ce que l'on considère comme l'un des plus grans avantages des grandes fortunes. Quel étran-

234 *Sur l'Evangile du Mercredi*

ge avantage pour des pères d'avoir à répondre à Dieu de tous les péchez que commettent des ministres mal appelés ; d'avoir des gens qui péchent sur son compte, comme si l'on n'étoit pas assez chargé de ses propres dettes ! Et quel étrange avantage pour des enfans d'être engagés dans une voye qui par le peu de disposition & de vocation qu'ils ont pour l'Eglise, est pour eux une voye qui mène à la mort !

III.

EN vain prétendrait-on excuser ces demandes sur l'amour des pères pour leurs enfans ; parce que c'est cet amour même qui les devoit empêcher de les charger d'un poids si terrible, & de leur donner par là occasion de commettre une infinité de fautes énormes. Car il est impossible de comprendre toutes celles où des Ecclesiastiques mal appelés s'engagent par l'abus de leur ministère. Et combien ces fautes s'augmentent & se multiplient à proportion que les ministères qu'ils exercent sont plus importans & plus relevez.

Mais la vérité est que ce n'est pour l'ordinaire rien moins qu'une véritable affection qui porte les pères à engager

leurs enfans dans l'Eglise , & à employer leur crédit pour leur en faire obtenir les revenus & les dignitez. Ce ne sont que des intérêts de famille & un pur amour d'eux-mêmes. Ils cherchent à décharger leur maison par les biens de l'Eglise ou à la rendre considérable par ses dignitez. C'est à quoi se réduit cette charité des pères pour leurs enfans. Les plus équitables sont ceux qui se contentent de faire nourrir leurs enfans par l'Eglise : & c'est une grande louange quand on peut dire d'un père qu'il ne fait rien entrer dans son bien du revenu des bénéfices de ses enfans. Il y a donc bien des pères & des mères semblables à cette mère des Apôtres Jean & Jacques , & dont on peut dire qu'ils ne savent ce qu'ils font & ce qu'ils demandent : & ils sont d'autant plus malheureux qu'ils réussissent dans leurs desseins sans en contraindre le mal.

IV.

J E A N & Jacques étoient sans doute blâmables de cette demande ambitieuse à laquelle ils avoient engagé leur mère : mais il s'en faut bien que cette ambition ne fût aussi mauvaise que cel-

le de ceux qui recherchent maintenant par ambition les charges & les dignitez de l'Eglise. Ces Apôtres étoient des Juifs imparfaits qui tenoient encore de l'esprit judaïque ; parce que la loi nouvelle n'étoit pas encore parfaitement établie. Ainsi leur imperfection étoit supportable. Mais ceux-ci après que cette loi a été rendue si publique & si manifeste à tout le monde, qu'on ne la sauroit ignorer que par un aveuglement volontaire ; après que l'Eglise a été instruite par tant d'exemples édifiants du desintéressement & de l'humilité que Dieu demande dans ses ministres, ne laissent pas de porter leur ambition jusques sur les autels. Jean & Jacques considéroient par erreur le royaume de JESUS-CHRIST comme devant être établi dans ce monde même. Ils croyoient que ces sortes de récompenses devoient faire partie de celles que JESUS-CHRIST donneroit à ses serviteurs, & qu'ainsi ils avoient droit d'y prétendre. Ils avoient même le courage de vouloir souffrir pour y arriver, quoi qu'ils n'en eussent peut-être pas encore la force. Mais ceux-ci aspirent aux dignitez de l'Eglise dans un tems

qu'ils savent être destiné à l'humiliation & à la pénitence, & où JESUS-CHRIST veut être encore humilié dans ses membres & dans ses ministres : & ils n'ont au contraire guères de zèle pour cet autre royaume de JESUS-CHRIST auquel on ne parvient que par l'humilité & par la souffrance. Et enfin bien loin de chercher à souffrir, tout leur but en aspirant aux biens de l'Eglise, est de se mettre en état de ne rien souffrir.

V.

QUOY que JESUS-CHRIST condannât l'ambition de ces deux frères, il ne se sert pas néanmoins pour leur faire connoître le dérèglement de leur cœur, de plusieurs raisons que la Religion fournit contre l'orgueil & l'ambition. Il ne leur dit point, que les avantages & les prééminences de l'autre vie ne consisteront pas dans une grandeur temporelle, mais en une plus grande abondance de justice & de sainteté. Il ne leur dit point, qu'il est impossible d'être élevé au dessus des autres dans le royaume du ciel, si on ne les surpasse ici en humilité & en charité. Il ne leur dit point que tout Chre-

238 *Sur l'Evangile du Mercredi*

tien doit se croire trop heureux que Dieu l'ait appelé à la grace de l'Evangile, & lui ait donné place dans son corps, & que c'est un grand orgueil d'aspirer par une ambition déréglée aux premières places de ce corps, dans lequel il n'est permis de rechercher que la santé, comme dit saint Augustin. *Non queras in corpore Christi nisi sanitatem.* Il ne les reprend point fortement de leur présomption, de leur ignorance, & du peu de profit qu'ils avoient fait des exemples d'humilité qu'il leur avoit donnez. Il se sert seulement de deux raisons qui étoient plus proportionnées à leur peu d'intelligence. L'une, que ces places qu'ils demandoient se devoient acheter au prix de grandes souffrances; l'autre, que quand ils les auroient obtenues, ils n'en feroient que plus obligez à se rendre serviteurs de tous les autres, & n'en auroient pas plus de droit à cette domination à laquelle ils aspiraient. Cela nous apprend que pour corriger les hommes de leurs défauts, on ne doit se servir que des raisons qui sont de la portée de ceux que l'on veut instruire.

La conduite de JESUS-CHRIST nous

en est un exemple admirable : & c'est peut-être pour cela qu'il a voulu vivre toute sa vie avec des Apôtres imparfaits ; afin de donner aux Pasteurs de son Eglise des exemples de la condescendance chrétienne, dont la pratique est beaucoup plus difficile que celle d'une conduite plus forte, qui sous prétexte d'être plus conforme à la pureté du Christianisme, le seroit moins à la charité d'un ministre de J E S U S-CHRIST.

VI.

LES autres Apôtres se blessèrent de l'ambition des deux frères : mais ce fut par une autre espèce d'ambition. Il faut extrêmement prendre garde aux secrets mouvemens qui excitent nôtre zèle. Car souvent l'intérêt & l'amour propre y ont bien plus de part que le desir de la gloire de Dieu. Or il n'y a rien de plus dangereux qu'un faux zèle voilé d'un prétexte de piété ; parce qu'il nous porte à suivre consciencieusement nos passions, & qu'il se flatte d'une aparence de Religion, lors que dans le fond il n'y a que la cupidité qui nous fait agir. C'est pourquoi l'instruction de J E S U S-CHRIST

240 *Sur l'Evangile du Mercredi*
touchant la nature des charges ecclésiastiques , regarde autant les autres Apôtres que ces deux frères. Et ce fut même la jalousie des autres Apôtres dont J E S U S - C H R I S T prit sujet de la leur donner. Nous ne devons point desirer notre propre élévation : mais nous ne devons point aussi nous opposer par ambition à l'élévation des autres. Et comme on doit croire que la puissance ecclésiastique oblige à plus de travail & plus d'humilité , on ne doit point s'imaginer que ceux qui y sont élevez , en soient plus heureux , ni avoir de la jalousie du rang qu'ils tiennent. Que craignoient les Apôtres, & quel étoit le sujet de l'indignation qu'ils firent paroître contre les deux frères ? Craignoient-ils que J E S U S - C H R I S T leur accordât ce qu'ils demandoient, quoi qu'ils en fussent indignes , ou sans les en rendre dignes ?

C'auroit été soupçonner J E S U S - C H R I S T ou d'injustice ou de faiblesse. Ils craignoient donc absolument l'élévation de Jean & de Jacques au dessus d'eux, de quelque manière qu'elle s'obînt. Ils ne vouloient pas qu'ils leur fussent préférez. Ils regardoient

le

le ministère du royaume de Dieu comme une grandeur temporelle. Ainsi ils étoient dans la même erreur que les enfans de Zébédée, & ils n'étoient pas moins ambitieux qu'eux.

VII.

L'INSTRUCTION que JESUS-CHRIST donna à ses Apôtres sur la nature des charges ecclésiastiques, s'étend naturellement beaucoup plus loin, & elle donne lieu de conclure nettement, que quiconque les recherche par ambition, en est indigne. Car il n'y a point d'indignité plus manifeste que de rechercher une charge sans en connoître les obligations & les engagemens, & lors qu'on se doit croire incapable d'y satisfaire. Les charges ecclésiastiques enfermant donc une obligation à s'humilier & à pratiquer la patience plus que le commun des Chrétiens, les rechercher pour se relever & pour jouir du repos, c'est en être manifestement indigne; parce que c'est n'en connoître pas la nature, & être dans des dispositions opposées à celles qu'elles demandent. Il faut qu'un Pasteur s'humilie devant Dieu, parce qu'il doit se regarder comme

chargé des péchez des peuples. Il faut qu'il s'humilie devant les hommes, parce qu'il leur doit donner l'exemple de l'humilité, qu'il doit tâcher de les gagner & de se faire aimer d'eux, ce qu'on ne peut faire qu'en s'humiliant. Il faut qu'il pratique à leur égard une grande patience; qu'il évite de les choquer; qu'il les ménage, qu'il les tolère, qu'il ne les scandalise en rien; qu'il évite d'envenimer leurs playes par des duretez. Quiconque donc est possédé du desir de dominer, ne connoît point les devoirs de l'état ecclésiastique, & ne se connoît point soi-même s'il se croit capable d'y satisfaire. Or comment un homme qui ne connoît ni l'état qu'il veut embrasser, ni l'incapacité où il est de s'en acquiter, pourroit-il y avoir vocation?

VIII.

IL en est demême du repos. Quiconque le desire & le cherche dans l'état ecclésiastique, n'y est pas propre, puis que c'est au contraire l'état du monde qui demande le plus de travail & le plus de sollicitude. L'Apôtre en fait la principale qualité d'un Pasteur :

Qui praeest, in sollicitudine. Et pour concevoir quelle doit être la sollicitude de la vie pastorale, il ne faut qu'avoir dans l'esprit ces paroles du livre des Proverbes touchant ceux qui se sont rendu caution des autres : *Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, & si vous avez engagé votre foi & votre main à un étranger :* (C'est ce que font tous les Pasteurs en répondant pour les âmes :) *faites ce que je vous dis, mon fils, & délivrez-vous vous-même; parce que vous êtes tombé entre les mains de votre prochain. Courez de tous côtez; hâtez-vous & réveille votre ami; ne laissez point aller vos yeux au sommeil, & que vos paupières ne s'assoupissent point.* Voilà quel le doit être la vie d'un Pasteur : & l'on peut juger par là du repos qu'il y peut trouver. C'est un médecin environné de malades, & obligé sur peine de sa vie même de travailler sans cesse à les guérir, & à leur donner & la nourriture & les remèdes dont ils ont besoin. Il en voit mourir une infinité à ses yeux : car il y a toujours de ces malades qui périssent, & il n'y va pas moins que de la vie du médecin s'ils périssent

Ro 1. 12.
d.

Prov. 6.
1. & ss.

par sa négligence, par son ignorance, ou par son peu de charité. Il les doit guérir par ses prières, par l'exemple de sa vie, par ses instructions. Il doit diversifier les remèdes selon leurs différentes maladies, & par conséquent il les doit sans cesse étudier, & s'informer de tout ce qui leur arrive. N'est-il donc pas clair que de chercher du repos dans cet état, c'est ne le connoître pas?

IX.

ENFIN la recherche des emplois de l'Eglise enferme une extinction de foi à l'égard de plusieurs vérités capitales & nécessaires à cet emploi.

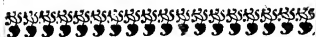
Celui qui les desire par ambition, ou croit qu'il n'a pas besoin de la grace de Dieu pour s'en acquiter; ou s'imagine qu'il ne peut la refuser aux présomptueux & aux téméraires. L'un & l'autre est une erreur contre la foi.

Celui qui recherche les dignitez de l'Eglise, ou ne croit point le jugement de Dieu & par là est hérétique, ou le croyant & ne se mettant point en peine du poids dont il se charge, en s'engageant dans ces ministères, il témoigne qu'il est endurci, & par conséquent qu'il en est indigne,

Celui qui recherche les dignitez de l'Eglise, ou ne croit pas que c'est à Dieu à y appeller, & non pas à nous à nous y ingérer, & par conséquent il manque de foi; ou le croyant il ne s'en met pas en peine, & il est impie.

Celui qui recherche les dignitez de l'Eglise ou connoît qu'il n'a point les talens nécessaires pour s'en acquiter, & s'il les recherche dans cette disposition, il faut qu'il n'ait point de conscience, ou il ne le connoît pas, & croit que ces fonctions lui seront faciles, & il est absolument sans lumière: & ainsi il est toujours ou impie, ou aveugle, & peut-être tous les deux ensemble.





SUR L'ÉVANGILE
DU JEUDI
DE LA II. SEMAINE
DE CARÊME.

Homo quidam erat dives, &c. *Luc. 16.*
19. 31.

*Il y avoit un homme riche qui étoit
vêtu de pourpre & de lin, & qui se
traitoit magnifiquement tous les jours.*

I.

COMME les hommes ne jugent
des crimes que par rapport à eux-
mêmes, & par le dommage qu'ils en
reçoivent, ils ont de la peine à conce-
voir à l'égard de ce riche dont il est
parlé dans l'Évangile de ce jour, le cri-
me par lequel il a mérité la damnation.
Il étoit riche, diront-ils; mais il ne

s'étoit pas enrichi du bien d'autrui. Il faisoit tous les jours bonne chère, & étoit v^u 18. vêtu magnifiquement; mais c'étoit sans faire tort à personne, & il ne paroît pas que ce fût avec des excès qui altérassent sa santé. Il ne secourut pas Lazare: mais on ne sauroit assister tous les pauvres, & cela pouvoit venir de l'oubli de ses gens & non pas du sien. Qu'y a-t-il de criminel en tout cela? On ne lui reproche point d'adultères, de vols, de calomnies, d'injustices. Il étoit bon parent, & cette inclination paroît même par la prière qu'il fait après sa mort qu'on avertisse ses frères de ne pas venir en ce lieu de tourment. Il contribuoit par sa magnificence à l'entretien & à la subsistance de divers pauvres. Il avoit quantité d'amis, puis qu'il tenoit grande table; & cela n'est pas inutile à la société. Qu'il y a de gens qui se croiroient vertueux, s'ils en pouvoient dire autant d'eux-mêmes! Les grandes richesses ne s'acquièrent ni ne se conservent point d'ordinaire sans de grandes injustices. Le luxe de la table & la bonne chère engagent dans d'autres excès

encore plus criminels. Il y a une infinité de vices qui sont des suites de la vie molle & voluptueuse, & dont l'énormité fait que cette vie molle qui en est la source, n'est presque contée pour rien. Celui que nous appelons le mauvais riche, étant donc exent de tout cela auroit passé en ce tems-ci pour un homme de probité, & auroit attiré les louanges du commun du monde. Cependant JESUS-CHRIST a voulu former notre jugement sur son sujet, en nous découvrant celui de Dieu. *Ce riche mourut, dit-il, & il fut enseveli dans l'enfer, Voilà comment Dieu en a jugé.* Et comme il n'est pas permis de douter de la justice de son jugement, c'est à nous à chercher sur quoi il est fondé, & quelles en sont les raisons.

v, 12.

I I.

P O U R comprendre le crime du mauvais riche, il ne faut que se demander à soi-même quel jugement on devroit faire d'un homme qui tiendrait ce discours à Dieu : Seigneur, vous êtes la fin de mon être, & vous ne m'avez créé que pour vous. Il n'y a

rien en moi qui ne vous appartienne & qui ne vous soit dû par une infinité de titres. Vous m'avez destiné à la possession de biens éternels & ineffables, qui ne sont autres que vous-même. Vous voulez être vous-même ma récompense, & vous ne m'ordonnez pour l'obtenir que de vous aimer, à quoi je suis obligé par toutes les lois de la raison, de la reconnoissance, & de la justice. Vous ne me défendez qu'une chose qui est de me dégrader, de m'abaisser, de m'avilir, de me rendre malheureux en aimant les créatures qui sont au dessous de moi, & dont je serai nécessairement séparé pour toujours après la mort. Cependant, Seigneur, il faut vous le dire; je ne vous aime point, ni tout ce que vous me promettez dans l'autre vie. Je ne suis point touché de tous ces devoirs de justice qui m'attachent à vous. Je ne me saurois passer d'un plaisir présent que je ne trouve point en vous; & je n'en conçois point d'autres que celui de la bonne chère, de l'éclat & de la magnificence du monde. J'en fais donc mon partage & mon souverain bien. Donnez votre paradis à qui vous voudrez.

Pour moi j'y renonce. Je préfère le tems à l'éternité, les biens sensibles aux biens spirituels, & le monde à vous. C'est au monde que je consacre tout mon amour, tous mes soins, toutes mes actions, tout mon être : & pour vous trouvez bon que je ne vous considère qu'autant que vous pouvez me procurer les plaisirs que j'aime, & dont je fais mon bonheur, mon repos, & mon Dieu.

N'y a-t-il point de crime dans ce discours ? Ne paroît-il pas au contraire qu'il est plein d'impiété, d'ingratitude, d'injustice, d'extravagance ? Cependant il ne fait qu'exprimer la disposition de ceux qui mènent une vie de bonne chère, de plaisir, & de luxe. Car ils disent effectivement à Dieu tout ce que je viens de dire. Il y a diverses sortes de langages. On parle par les actions aussi bien que par les paroles. On parle par ses desirs, par ses passions, par ses secrètes intentions. Si les hommes n'entendent pas toujours ce langage du cœur, parce qu'ils n'en pénètrent pas le fond, Dieu ne manque jamais de l'entendre, parce qu'il le pénètre toujours. Quiconque n'aime point

Dieu & aime beaucoup le plaisir, dit à Dieu : Je ne vous aime point, & je n'aime que le plaisir. Quiconque ne songe qu'au monde & à s'y établir, dit à Dieu : Je ne me soucie point de votre paradis, & je prens le monde pour mon partage. Quiconque ne songe qu'à la vie présente, & aux plaisirs de la vie présente, & ne fait rien pour aquerir la vie éternelle, dit à Dieu : Je préfère le tems à l'éternité. Quiconque vit pour le monde, & raporte tout au monde, dit au monde : Vous êtes mon Dieu & mon souverain bien.

Voilà le crime essentiel du mauvais riche. Voilà le crime de tous les amateurs du monde, de tous les citoyens de Babylone, c'est à dire, de tous ceux qui cherchent leur félicité dans ce monde ici.

III.

M A I S ne pourroit-on point, dira-t-on, entrer en quelque composition avec Dieu, & en évitant ce terrible excès, travailler également pour être heureux en ce monde & en l'autre; aimer à jouir du monde dans cette vie & de Dieu dans l'autre; accorder à l'amour de Dieu l'exclusion de toutes les

actions criminelles, des injustices, des adultères, des médifances; & donner à l'amour du monde la jouissance tranquille de tous les plaisirs que l'on appelle permis? C'est justement le partage qu'avoit fait le mauvais riche; mais c'est ce qui ne l'a pas empêché d'être damné. En effet ce partage supposeroit qu'on peut servir deux maîtres, le plaisir, & Dieu: & c'est ce que JESUS-CHRIST déclare impossible. Ce n'est pas connoître la nature de l'amour du monde que d'avoir cette pensée: Il tend par lui-même à se rendre maître du cœur; & l'on ne fauroit empêcher qu'il ne s'en empare que par une forte résistance. Or cette résistance ne se fait que par une vie de pénitence & de mortification, & par le retranchement de ce qui nourrit, allume, entretient la concupiscence: & ce n'est plus là une vie de plaisir, mais une vie dure, laborieuse & pénitente.

I V.

L'AMOUR dominant du monde tel que celui que JESUS-CHRIST reproche à ce mauvais riche, renfermant donc nécessairement la privation

de l'amour de Dieu , enferme par conséquent ; non un seul crime , mais une multitude de crimes.

Celui qui n'aime point Dieu , est un ingrat ; puis qu'il n'a point de reconnoissance des graces que Dieu lui a faites.

Il est coupable d'une énorme injustice , puisque devant à Dieu tout son être & toutes ses actions , il les soustrait toutes à Dieu pour les rapporter au monde.

C'est un sujet rebelle & desobéissant , puis qu'il reconnoît le monde pour son Seigneur.

Il dérobe à Dieu la qualité de Seigneur , de fin dernière , de souverain bien , de Dieu ; ce qui est le plus criminel de tous les vols.

Il est effectivement idolâtre de la créature ; car la reconnoissant pour sa fin , c'est en quelque sorte la reconnoître pour son Dieu.

Il trouble tout l'ordre du monde qui en fait la principale beauté ; puis que cet ordre est que les créatures intelligentes soient soumises à Dieu seul , & ne s'assujettissent pas aux corps auxquels elles sont supérieures par leur nature.

Il défigure l'image de Dieu en lui ; cette image consistant principalement dans l'amour de l'ordre & de la justice. Or c'est ce que l'homme s'ôte à lui-même en se privant de l'amour de Dieu : & c'est une des choses dont, selon les Pères, Dieu le punira plus sévèrement.

V.

M A I S peut-être qu'on sera encore plus touché de l'injustice de cette vie sensuelle qui fait le crime du mauvais riche & le sujet de sa damnation, si on la considère par rapport à la justice que l'homme se doit à lui-même. Je dis à la justice que l'homme se doit : car il ne faut pas s'imaginer que la justice ne s'exerce qu'envers les autres. L'amour de soi-même est la règle de l'amour qu'on doit au prochain ; & la justice qu'on doit à soi-même, est aussi la règle de celle qu'on lui doit. Ainsi, comme c'est un grand crime que d'ôter la vie au prochain, c'en est encore un plus grand de se l'ôter à soi-même.

Suivant cette règle chacun est obligé de penser que Dieu lui a confié son corps & son ame pour en avoir soin, & de leur procurer tout ce qui est neces-

faire pour les faire arriver à leur fin qui est le souverain bonheur dont il les a rendu capables, & qu'il leur a destiné. Voilà le devoir de l'homme envers soi-même, & le commandement indispensable que Dieu lui a fait en le mettant au monde. Il doit regarder son ame, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze, comme une Princesse que Dieu a mise en sa garde, & aux besoins de laquelle il l'oblige de pourvoir. Cette Princesse est malade ; il lui doit procurer toutes sortes de secours & de remèdes. Elle est foible ; il lui doit donner la nourriture qui lui convient. Elle est exilée ; il la doit aider à retourner en son pays. Elle a des ennemis ; il l'en doit défendre. Mais que devroit-on juger de ce gardien, si au lieu de pratiquer ces devoirs, il laissoit cette Princesse sans remèdes dans ses maladies ; si au lieu de la nourrir, il ne lui donnoit que des poisons ; si au lieu de la défendre de ses ennemis, il la leur livroit ; si au lieu de lui aider à retourner en son pays, il lui ôtoit cruellement la liberté & la vie ? Ne seroit-ce pas sans doute le plus infidèle, le plus cruel, & le plus détestable de

tous les hommes? Cependant ce n'est encore là qu'une très-légère image de l'injustice & de la cruauté qu'exerce envers soi-même & envers son ame celui qui la livre à la vie sensuelle & à la vie de plaisir.

VI.

ON N'ATTACHE pas ordinairement à la jouissance du monde ces idées de cruauté & d'injustice : mais c'est qu'on ne conçoit pas assez que la plus étroite obligation que Dieu impose à l'homme, est de se rendre heureux ; que c'est là sa volonté la plus expresse & la plus indispensable. C'est le principal devoir de justice & d'obéissance qu'il exige de nous. Ainsi y manquer en nous rendant malheureux & en nous privant du souverain bien qu'il nous avoit préparé, est la plus grande désobéissance, la plus grande injustice, le plus grand vol, le plus grand meurtre que nous puissions commettre, & enfin c'est la plus grande cruauté que nous puissions exercer. Ce riche voluptueux étoit donc coupable de tous ces crimes par sa seule attache aux plaisirs dans lesquels il passoit sa vie.

Il étoit du nombre de ceux qui avoient *Ps. 23. 4.*
reçu leur *ame en vain* ; puis qu'il ne
l'employoit à aucun des usages aus-
quels Dieu l'avoit destinée. Il abusoit
de sa vie & de tout son être en ne les
raportant point à Dieu : & il n'est pas
étrange qu'étant si cruel envers soi-
même, il le fût aussi envers le pro-
chain. C'est encore une des causes que
l'Evangile raporte de sa damnation.
Et cette cruauté paroît par le peu de
soulagement que reçut Lazare à la por-
te du riche où il étoit.

Les biens dont ce riche jouissoit,
n'étoient point à lui. Ils ne lui étoient
point donnez pour servir de matière à
son orgueil, à son luxe, à ses plaisirs.
Dieu les mettant en sa garde, lui en
avoit prescrit l'usage, qui étoit de s'en
servir pour satisfaire à sa nécessité, &
à une juste bienfaisance, & d'employer
le reste dont il n'étoit plus que dispen-
sateur au soulagement des pauvres se-
lon les ordres de la providence. Ainsi
en s'en servant à d'autres usages, il en
devenoit usurpateur à l'égard de Dieu,
comme c'est l'être d'user d'un dépôt
contre l'intention de celui qui l'a con-
fié. Il étoit donc par là non seulement

injuste , mais homicide des pauvres qu'il n'assistoit pas : & Lazare lui ayant été adressé par la providence , il lui ravissoit ce qui lui étoit dû en négligeant de le soulager. L'oubli & la dureté de ses gens ne le pouvoient excuser. C'étoit à lui à s'informer & à s'en mettre en peine. Il n'avoit point de plus grande affaire que celle d'obéir à Dieu , & de dispenser son bien selon ses ordres. Si les Rois ne souffrent point qu'on néglige l'exécution de leurs ordres & qu'on s'en remette à d'autres pour s'occuper à se divertir , Dieu le souffre encore moins ; parce que ses ordres sont bien plus importans que ceux des Rois. C'est même la dureté de ce riche qui causoit celle de ses gens envers Lazare. Un maître charitable inspire la douceur & la charité à tous ceux qui lui apartiennent : & un maître dur leur inspire la dureté. Ainsi il n'est pas étrange que ce riche ait été rendu responsable du mauvais traitement & du peu de soulagement que Lazare reçut à sa porte.

VII.

IL n'est donc pas difficile de trouver les crimes de ce riche malheureux ; mais ce qui est difficile, c'est de ne les trouver pas de même dans la plupart des riches du monde , qui entendent sans crainte ce qui est dit de ce riche , comme une histoire qui ne les regarde point. Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que cette vie molle & sensuelle ; cette vie plongée dans le luxe & dans le plaisir ? Que fait-on autre chose dans le monde que ce qu'il faisoit ? Et si l'on ne le fait pas toujours , par impuissance , que desire-t-on y faire autre chose si l'on le pouvoit ? Est-ce qu'on prétendra se distinguer de lui , parce qu'oultre la passion du plaisir on est encore possédé de plusieurs autres ; qu'on brûle d'ambition , d'avarice , de jalousie ; qu'on travaille sans cesse à s'élever , & à porter plus loin sa fortune , & celle de ses parens ? Mais ces passions sont un surcroît & une augmentation , & non une excuse des péchez qui ont causé la damnation de ce riche. Sur tout comment en distinguera-t-on ces Dames du monde

qui s'imaginent que la vie molle, la vie de plaisir, de paresse & d'oïveté est de l'essence de leur condition, & fait en quelque sorte leur vocation & leur métier? Le travail, l'application, les soins sont des choses qu'elles regardent comme étrangères à leur état; & elles se font pitié à elles-mêmes quand elles y sont réduites. Cependant on ne voit pas que JÉSUS-CHRIST les ait exentées de la pénitence générale des hommes, ni ce qu'elles lui pourront répondre lors qu'il leur dira ce qu'il fait dire par Abraham au mauvais riche, qu'ayant reçu les biens du monde en partage durant leur vie, elles n'ont plus à attendre dans l'autre que des supplices.

VIII.

DIEU, dit saint Augustin, pour discerner les riches des pauvres, n'interrogeant point les coffres, mais les cœurs; il s'ensuit qu'on peut être réellement pauvre & être en même tems riche & mauvais riche par ses desirs. On peut de même être voluptueux & sensuel par le seul desir des voluptés.

sensuelles sans en jouir actuellement. Et enfin la possession des richesses peut être exemte de tous les défauts dont on accuse le mauvais riche, pourveu qu'on les possède sans les aimer. Il est vrai qu'il est si facile de passer de la possession à l'amour des richesses, & qu'il est si difficile étant riche & dans le pouvoir de jouir des plaisirs du monde, de s'en priver, que la condition de ceux qui les desirent sans les pouvoir obtenir, est encore meilleure que celle de ceux qui ont moyen de satisfaire ce desir. Ainsi de deux hommes également possédez du desir de la fortune, celui qui réussit dans ses desirs est indubitablement le plus malheureux. Les desirs de l'autre sont ralentis par le mauvais succès : & quoy qu'il soit coupable devant Dieu, néanmoins le dégoût qu'il conçoit du monde, par les difficultez & les obstacles qu'il y trouve, l'approchent en quelque sorte de la voie du salut. Mais ceux à qui tout réussit, qui sont comblez de prospérité & de biens du monde, s'y plongent d'ordinaire si profondément & s'y attachent si fortement qu'ils s'éloignent de Dieu de plus en plus, & s'a-

prochent de plus en plus de cette fin funeste marquée par ces paroles de l'Evangile : *Le riche mourut aussi , & eut l'enfer pour sepulcre : Mortuus est autem & dives , & sepultus est in inferno.* Ainsi c'est encore un jugement faux que celui qu'on forme dans le monde. Voilà , dit-on , un homme bien malheureux. Il aime le monde , & il n'y sauroit réussir. Il cherche la fortune , & la fortune le fuit. Il est vrai qu'il est malheureux en effet de désirer les biens du monde : mais il est encore plus heureux que ceux qui les obtiennent & qui ont moyen de les employer à satisfaire tous leurs desirs.

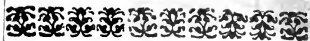
IX.

L'EXEMPLE du mauvais riche prouve donc clairement , qu'il suffit pour être exclus du salut , ou de mener effectivement une vie délicate , une vie de plaisir , une vie sans pénitence & sans travail , ou d'en avoir un tel desir que l'on n'en soit empêché que par l'impuissance. Mais il nous donne lieu d'étendre cette conclusion beaucoup plus loin. Car

comme ce n'est pas tant la nature des objets auxquels cette vie nous attache, que l'omission des devoirs essentiels à l'homme, comme de celui d'aimer Dieu & de chercher son royaume & sa justice, qui la rend criminelle : toute autre passion qui produit les mêmes effets sur le cœur, qui le domine également, qui l'attache autant à la vie présente, qui le rend de même citoyen du monde, qui lui cause un égal oubli de la vie future, suffit de même pour notre perte & est presque également criminelle. Ainsi il faut mettre au même rang l'avarice, l'ambition, la curiosité, la vanité des sciences, & des arts, & enfin toute vie de passion qui domine l'homme. Comme il n'est pas au monde pour mener une vie de plaisir, il n'y est pas aussi pour amasser des richesses, pour y remplir son esprit de sciences curieuses & stériles, pour faire des vers, pour bâtir des palais, ni pour jouir d'aucun bien créé. Dès qu'un objet dont on jouit dans le monde occupe le cœur & le remplit, & que Dieu voit qu'il y tient la première place, qu'il fait ses richesses

ses, sa félicité, son bien principal, l'attache qu'on y a est criminelle. C'est ce qui doit donner une grande crainte de toutes les attaches, pour innocentes qu'elles paroissent. Car ces attaches devenant plus grandes, peuvent devenir maîtresses du cœur, & nous exclure ainsi du salut.





SUR L'EVANGILE
DU VENDREDI
DE LA II. SEMAINE
DE CARÊME.

Homo erat paterfamilias , &c. *Matth.*
21. 33. 46.

*Un pere de famille ayant planté une
vigne , &c.*

L

JAMAIS JESUS-CHRIST ne parla aux Scribes & aux Pharisiens d'une manière plus capable de pousser leur malice aux extrémités , que lors qu'il fut plus proche de tomber entre leurs mains. Il savoit qu'ils avoient tenu un conseil où ils avoient résolu sa mort. Il savoit que le lendemain il devoit être pris. Car ce fut trois jours

M

après son entrée triomphante dans Jérusalem qu'il fit le discours rapporté dans cet Evangile, & il fut pris le quatrième. Il savoit que l'effet en devoit être de leur augmenter l'envie de se saisir de lui. Cependant jamais il n'usa moins de ménagemens envers eux. Il les représente sous l'image de vigneronniers ingrats, rebelles, & meurtriers, qui après avoir tué diverses fois les serviteurs que le maître de la vigne leur avoit envoyez pour leur en demander les fruits, font encore mourir son fils & son héritier. Et ainsi il marque clairement la mort qu'ils lui devoient faire souffrir, & il en parle comme d'un excès d'ingratitude & de méchanceté auquel il leur prédit qu'ils se porteroient. Un homme qui auroit crainct la mort, ne leur auroit jamais tenu ce discours. Un homme prudent selon le siècle, après l'avoir tenu, se feroit soustrait à leur cruauté. JESUS-CHRIST ne fait ni l'un ni l'autre. Il s'étoit plusieurs fois dérobé à leur fureur, il s'y expose maintenant, parce qu'il le falloit faire pour obéir à son Père. La vertu chretienne ne consiste ni à conserver sa vie, ni à courir à la mort; mais elle consiste à

suivre la volonté de Dieu dans la vie & dans la mort. Il faut vivre quand Dieu le veut; il faut mourir de même quand il le veut. Ainsi JESUS-CHRIST étoit généreux quand il ménageoit sa vie, & il étoit humble quand il s'exposoit à la mort; parce que dans l'un & dans l'autre il suivoit les ordres de Dieu son Père.

II.

LA générosité que JESUS-CHRIST a témoignée en cette occasion, lui est particulière, & les hommes ne la feroient gueres pratiquer. Lors même qu'ils s'exposent aux plus grans dangers, ils se flament presque toujours de quelque espérance d'en échaper: mais JESUS-CHRIST ne s'est point soutenu par cette fausse espérance. Il voyoit sa mort certaine: & étant lié par l'ordre de son Père & par le desir d'achever son sacrifice, il ne laissoit pas de faire les actions qu'il savoit avec certitude l'y devoir conduire. Dieu ne demande pas même ordinairement des hommes une si haute générosité, & il leur permet de faire tout ce qu'ils peuvent pour éviter la mort, & de ne la souffrir que lors que la nécessité les y contraint

ON pourroit croire encore, selon le sens humain, que JESUS-CHRIST voyant le mauvais effet que son discours devoit faire dans l'esprit des Juifs, le leur pouvoit épargner. Mais si les hommes font bien de pratiquer ce ménagement ils doivent en même tems reconnoître qu'il y a en Dieu une sagesse plus élevée, par laquelle il juge que quoi que ses créatures doivent faire un mauvais usage de ses graces, il est meilleur de ne laisser pas de les leur faire, lors qu'il voit en même tems qu'il en peut tirer quelque grand bien. Il a donné à Adam & à Eve un précepte qu'il savoit qu'ils violeroient, & dont le violement devoit causer la perte éternelle d'une infinité de leurs enfans. Il les a remis à leur libre arbitre dont il savoit qu'ils abuseroient; parce qu'il savoit en même tems que la chute d'Adam donneroit lieu à l'incarnation de JESUS-CHRIST, & à la fondation de l'Eglise, qui répareroit cette chute d'une manière très-glorieuse. C'est ainsi qu'il agit ici envers les Juifs. Il savoit qu'ils abuseroient de son discours qu'il leur faisoit; mais il se

voit en même tems que ce seroit une instruction utile pour toute l'Eglise, & qu'il y auroit des Juifs même à qui elle serviroit quelque jour. Ainsi il ne crut pas se devoir abstenir de le leur faire. Dieu étoit miséricordieux envers Adam, lors qu'il lui donnoit un précepte dont il savoit qu'il abuseroit, & une grace soumise à son libre arbitre dont il prévoyoit qu'il ne se serviroit pas. JESUS-CHRIST étoit de même miséricordieux envers les Juifs, en leur disant des vérités dont il prévoyoit qu'ils se scandaliseroient par leur malice. Il n'est point juste que la corruption du cœur des hommes empêche la miséricorde de Dieu de faire ce qui peut être avantageux aux hommes, quoi qu'il prévoye qu'ils en doivent abuser. Il suffit qu'il ait des voies pour en tirer la gloire & l'avantage de son Eglise.

IV.

Mais quel avantage, dira-t-on, JESUS-CHRIST tiroit-il de ce discours qu'il faisoit aux Juifs? Il vouloit montrer aux hommes qu'il alloit volontairement à la mort, qu'il avoit des voies de l'éviter s'il eut voulu. Il

vouloit faire connoître le progrès de la malice du cœur humain, lors qu'il est préoccupé de quelque passion maligne. Les Scribes & les Pharisiens avoient le cœur corrompu par l'ambition & par l'avarice; & au lieu de rapporter à Dieu, les instructions qu'ils donnoient aux peuples ils ne cherchoient que leur propre gloire, & leurs propres intérêts. Ils les souffroient dans leurs desordres, & ils les y autorisoient par leur exemple. Divers Prophètes de tems en tems les avoient avertis par l'ordre de Dieu, de leur injustice. Au lieu de profiter de leurs avis, ils les avoient persécutés jusqu'à les faire mourir. C'est ce que cette source d'injustice avoit produit. Enfin le Fils de Dieu étant venu lui-même redemander le fruit de l'instruction de son peuple, ils se saisirent de lui & le font aussi mourir. Voilà le comble de cette injustice. Il est vrai qu'ils ne dirent pas formellement : *Voici l'héritier, mettons-le à mort*, puis qu'ils ne reconnoissoient pas JESUS-CHRIST pour Fils de Dieu, mais ils le dirent en effet, puis qu'ils avoient sans cesse dans l'esprit le témoignage d'une lumière qui

leur disoit que JESUS-CHRIST étoit Fils de Dieu, & qu'ils la rejettoient sans cesse. Ainsi ces paroles : *Voici bien-
tôt*, nous marquent ce que leur dictoit cette lumière qu'ils ne pouvoient s'empêcher de voir & de sentir. Et celle-ci : *Mettions-le à mort*, marquent ce que leur malice leur suggéroit & qu'ils ont accompli en effet. C'est donc ce langage du cœur que JESUS-CHRIST exprime selon la coutume de l'Ecriture, & non leur langage extérieur. Ils voyoient & ils ne voyoient pas. Ils connoissoient que JESUS-CHRIST étoit Fils de Dieu, & ils ne le connoissoient pas, parce que l'effet de la malice consommée est d'obscurcir les vérités les plus claires, & de réussir même à se procurer un faux repos dans ces ténèbres volontaires. C'est un grand sujet pour tous les hommes d'appréhender la corruption de leur cœur. Il n'y a point de crime qui ne puisse être commis par ceux que Dieu y abandonne, jusqu'à détruire, s'ils pouvoient & Dieu & sa vérité. Quand on voit donc en lui une passion injuste, on y voit une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle pa-

roisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignars & d'avoir recours au poison ; parce que voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose. Reconnoissons donc notre propre corruption dans celle de ces Juifs. Ils n'ont fait que ce que nous pouvions faire. Mais demandons en même tems à Dieu qu'il nous préserve de ces funestes effets de nos passions : & c'est l'usage que les Juifs n'ont point fait de la connoissance que JESUS-CHRIST leur en donna par ce discours.

V.

v. 43.

JESUS-CHRIST qui prévoyoit ce mauvais usage, les menace que *le royaume de Dieu leur seroit ôté* ; c'est à dire, qu'ils seroient privez de la lumière, & que Dieu leur ôteroit le dépôt de la vraie Religion qui n'avoit été jusqu'à lors que parmi les Juifs. Dieu punit les crimes des hommes en diverses manières, & il est bon d'en considérer de trois sortes. Il y a quelques-unes de ces punitions qui étant visibles & destinées à frapper les sens, s'exercent dès cette vie même. Les autres

s'exercent bien encore dans cette vie, mais s'aperçoivent plus par l'esprit que par les sens. Et les troisièmes sont celles de l'autre vie que Dieu ne fait qu'annoncer aux hommes en celle-ci, mais que l'on n'éprouvera que dans l'autre.

Tout l'Ancien Testament retentit des menaces du premier genre de punitions, qui sont les sensibles. Ce sont celles que les Prophètes proposent ordinairement aux Juifs : & il est remarquable que dans ce Cantique admirable où Moïse a ramassé toutes celles par lesquelles il a voulu détourner les Juifs d'abandonner la loi de Dieu, il n'y en a que de celles-là.

Il y en a quelques-unes du second genre en d'autres endroits de l'Ecriture, comme quand les Prophètes les menacent qu'ils cesseroient d'être le peuple de Dieu ; qu'ils seroient sans sacrifice & sans temple. Mais il n'y a que l'Evangile qui contienne des menaces de peines de ces trois genres différens. La prédiction claire que JESUS-CHRIST a faite du siège & de la ruine de Jérusalem, est du premier. Celle qu'il fait ici aux Juifs, est du second. Et enfin

celle qu'il fait en divers lieux des supplices de l'enfer, est du troisième. Or entre ces punitions il y a un ordre de grandeur bien différent de celui des sens. Les punitions sensibles qui consistent en maux temporels frappent beaucoup davantage les hommes charnels : & c'est pourquoi elles sont bien plus fréquentes dans l'Ancien Testament où Dieu exerçoit des punitions visibles par la désolation de l'état temporel des Juifs. Cependant elles sont tellement les moindres de toutes, que ceux qui paroissent les plus punis en cette manière, le sont quelquefois beaucoup moins que ceux qui paroissent entièrement exents de ces châtimens visibles. Et c'est pourquoi quoi qu'il soit certain que les plus coupables sont les plus punis, l'on ne peut pas toujours conclure de la grandeur de la punition temporelle, la grandeur des crimes commis.

La plus grande & la plus éclatante de toutes les punitions temporelles par lesquelles il ait plu à Dieu de manifester aux hommes la rigueur de sa justice, est celle qu'il exerça sur Jérusalem coupable du meurtre de son Fils.

Rien n'égala jamais les calamitez qui accablèrent cette ville criminelle pendant le siège qu'elle souffrit & dans sa prise par les Romains. Cependant ce châtimement tout affreux qu'il paroisse, n'est rien dans le fond en comparaison des peines de l'autre vie. Aussi du tems de la prise de Jérusalem la plupart de ceux qui avoient participé à la mort de JESUS-CHRIST, étoient morts assez paisiblement dans leur lit par des accidens ordinaires; & ces punitions extraordinaires ne s'exercèrent guères que sur leurs enfans. Est-ce donc que les vrais meurtriers de JESUS-CHRIST furent moins punis que ceux qui n'y avoient point eu de part par eux-mêmes, & qui avoient seulement soutenu ce qui avoit été fait par leurs pères? Nullement. Mais c'est qu'il ne faut pas toujours juger de la grandeur réelle des châtimens par la grandeur de ceux que l'on souffre en cette vie.

Ceux qui avoient fait mourir JESUS-CHRIST, étant morts les premiers quoi que sans éclat, & sans ces marques apparentes de la colere de Dieu, étoient damnez les premiers. Or un

jour, une heure des châtimens de l'autre vie surpasse infiniment tous les maux de celle-ci. La condition des Juifs enfermez dans Jérusalem par les Romains, qui nous paroît si terrible, auroit paru à ces Juifs morts avant le siège une espèce de félicité. Ils auroient envié leur état, & se feroient tenu heureux d'y être réduits quoi que pour un peu de tems. Ainsi la conclusion que l'on doit tirer de ces grans exemples de sévérité qu'il plaît à Dieu d'exercer aux yeux des hommes, n'est pas que ceux qui les éprouvent, soient plus malheureux que ceux qui ne les éprouvent pas; car il en est très-souvent tout au contraire: mais c'est qu'il faut que la justice de Dieu soit bien effroyable, lors qu'elle se fera sentir aux hommes selon toute sa rigueur, puis que les ombres que Dieu nous en montre dans ce monde ici, sont si terribles.

VI.

Le second genre de punitions temporelles qui consiste dans la destruction de la vraie Religion en certains royaumes, est encore plus à craindre; puis que les peuples où la

vraie Religion est détruite, périssent presque infailliblement dans l'infidélité. Ils font donc voir la grandeur de la colère de Dieu contre les crimes des hommes; mais ils s'exercent encore souvent sur ceux qui sont moins coupables, ceux qui attirent ces punitions par l'abus qu'ils font des choses saintes, l'étant beaucoup plus que ceux qui périssent simplement par l'infidélité où ils se trouvent enveloppez depuis leur naissance. Mais ce qui est remarquable dans ce genre de punition, c'est qu'on en est souvent d'autant plus proche qu'on en paroît plus éloigné, & que ce qui semble devoir nous en exenter, est ce qui l'attire. Il semble que l'on n'ait jamais moins sujet d'appréhender le renversement de la vraie Religion dans un Etat, que lors qu'elle y paroît soutenüe par de plus grans hommes, & que Dieu y répand plus de lumière. Cependant c'est souvent le tems où l'on en est le plus proche; parce que c'est le tems auquel les hommes abusent le plus de ces graces de Dieu. Jamais l'Eglise d'Afrique ne reçut de plus abondantes bénédictions de Dieu en ce genre là, que du

278. *Sur l'Evangile du Vendredi*

tems de saint Augustin , par le grand nombre de saints Evêques qui la gouvernèrent en ce tems-là , dont le zele paroît encore dans les Conciles qui nous en restent. Néanmoins parce qu'en ce tems-là même le dérèglement des peuples étoit très-grand , comme il est remarqué par Salvien qui en fait une peinture très-affreuse ; la Religion y fut presque entièrement détruite quelque tems après par les Vandales qui s'emparèrent de l'Afrique.

Jamais Dieu n'a fait paroître de plus grans prodiges de sainteté que ceux qu'il a exposez aux yeux des hommes dans l'Egypte , la Palestine , la Syrie par cette foule de Religieux cénobites & anacorètes qu'il y suscita. Cependant ce furent ces pays-là mêmes qui furent les plus ravagez par les grandes hérésies de l'Orient , l'Arianisme , le Nestorianisme , l'Eutychianisme. Rien n'irrite Dieu davantage que l'abus que l'on fait de ses graces , & l'on n'est jamais si proche des ténèbres de l'erreur , que lors qu'on ne fait pas l'usage qu'on devoit faire des lumières de la vérité.

V. II.

JESUS-CHRIST confirme cette menace qu'il fit aux Juifs par une autre parabole tirée d'un Pseaume, où il est dit que la pierre qui avoit été rejetée par ceux qui bâtissoient, étoit devenue la principale pierre de l'angle. *LAPIDEM quem reproba verunt edificantes, hic factus est in caput anguli.* Et il y ajoute que celui qui tombera sur cette pierre, s'y brisera; & que celui sur qui elle tombera, sera écrasé. *ET qui ceciderit super lapidem illum, confringetur; super quem vero ceciderit, conteret eum.*

v. 43

Ps. 117.
12.

v. 44

Il est certain que cette pierre de l'angle est JESUS-CHRIST même, unique fondement de l'Eglise qui réunit en lui les Juifs & les Gentils élus pour n'en faire qu'une même ville & une même maison, dont il est le soutien, le fondement, & le lien, & il est clair encore qu'il est cette pierre qui brise ceux qui s'y heurtent, & qui écrase ceux sur qui elle tombe, parce que tous ceux à qui la doctrine de JESUS-CHRIST sera une pierre de scandale seront écrasés par sa justice.

Ainsi JESUS-CHRIST est toujours pierre pour les bons & pour les

280 *Sur l'Évangile du Vendredi*

méchans, mais une pierre qui soutient, qui porte & qui unit les bons, & une pierre qui brise & qui écrase les méchans. Il est toujours la cause du salut ou l'occasion de la ruine des hommes; mais cause de salut par la grace & par la miséricorde, & occasion de ruine par la malice des hommes, selon qu'il fut prédit peu après la naissance par saint Simeon : *CET enfant que vous voyez, est pour la ruine ou pour la résurrection de plusieurs; & auparavant par Isaye: Le Seigneur deviendra votre sanctification, & il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël. JESUS-CHRIST ne sera donc indifférent à personne: si l'on ne l'a pour ami, on l'aura pour ennemi.*

VIII.

IL EST aisé de comprendre comment JESUS-CHRIST est la pierre angulaire à l'égard des justes: car il n'est pas seulement le fondement de toute l'Eglise en général, mais il est l'unique apuy, l'unique soutien, l'unique espérance de chaque fidelle. C'est lui qui est l'auteur & le consommateur de leur foi, la source & l'objet

Lk. 1.
34.

Isa. 8.
14.

Heb. 11.
2.

de leur espérance & de leur charité. Toute piété qui n'est point fondée sur JESUS-CHRIST, qui n'a point JESUS-CHRIST pour règle, pour modelle & pour objet, est fausse & trompeuse. Loin ces vaines spiritualitez, ou plutôt ces illusions qui nous éloignent de JESUS-CHRIST, & qui nous portent à croire que les pensées de JESUS-CHRIST & de ses mystères diminuent la perfection; qui tendent à nous faire aprocher de Dieu sans médiateur; & qui retombent par là dans la propre justice qui ne sauroit être que fausse & trompeuse. Que personne ne prétende s'aprocher du thrône de la justice de Dieu que par JESUS-CHRIST, comme partie de son corps, comme revêtu de sa justice. Que son nom soit dans notre bouche. Que ses mystères occupent notre esprit. Que son amour régne dans nos cœurs. Qu'il soit le lait des enfans, la viande solide des forts, la nourriture de tous. Que tous vivent pour luy & de luy, comme tous vivent par luy. Qu'ils soient tous unis en luy. *Multi unum corpus sumus in Christo.* Rom. 12. Qu'il n'y ait point de schisme;

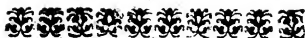
point de division dans ce corps : & qu'étant uni au chef on ne soit séparé d'aucun de ses membres. Voilà comment on peut participer à J E S U S-CHRIST en qualité de fondement & de lien de l'Eglise, & avoir place ainsi dans cette sainte cité qui se bâtira dans le ciel jusqu'à la fin du monde pour y subsister éternellement.

I X.

Qui n'appartient point à JESUS-CHRIST en cette manière, est du nombre de ceux qui se heurtent contre lui comme pierre de scandale. L'Ecriture le compare à une pierre, à cause de sa solidité inflexible : car rien n'est plus solide & plus inébranlable que la vérité. En vain les méchans s'efforcent de la corrompre, pour substituer leurs phantasies en sa place. La vérité subsiste toujours en sa pureté & dans son inflexibilité. Qui la choque & la contredit par ses actions ou par ses paroles, en se heurtant contre elle se brise contre elle; mais il ne la détruit pas, il ne la fait pas plier, il n'en entame aucune partie. Ce qui est vrai, est vrai; & cette vérité est J. C. Rendons-nous donc conformes à elle. Evitons de la

choquer en la moindre chose. Car l'homme ne peut que se briser en la choquant. Il est vrai que pendant cette vie on se brise souvent sans le sentir: mais on le sentira dans l'autre vie d'une manière effroyable, lors que le poids de la vérité tombant du haut du ciel sur les pécheurs, les accablera en sorte qu'il n'y aura aucune partie de leur ame qui ne soit écrasée par la vérité qui les pénétrera & les brisera de toutes parts.





SUR L'EVANGILE
DU SAMEDI
DE
LA II. SEMAINE
DE CARÊME.

Homo quidam habuit duos filios , &c.
Luc. 15. 11. 32.

Vn homme avoit deux enfans , dont le plus jeune dit à son père : Mon père donnez-moi ce qui me doit revenir de de votre bien.

I.

CE qui est représenté comme séparé de tems dans la parabole figurante de cet Evangile , est réuni en un même instant dans la vérité figurée. Ce jeune homme , selon la parabole ;

demande en un tems la portion de bien qui lui devoit revenir, il la reçoit en un autre & il s'en va dans un autre en un pays éloigné. Il dépense ensuite son bien en débauches. Il est réduit à une extrême pauvreté. Il est contraint de se mettre au service d'un habitant de ce pays-là. Ce sont divers tems : mais tout cela se fait dans le même moment en le regardant dans la vérité qui nous est représentée par cette image. L'homme frappé du desir de l'indépendance, veut trouver son bonheur dans soi-même & dans sa propre excellence. Il ne veut plus chercher en Dieu sa félicité. Cette première démarche le met dans un pays étrangement éloigné de Dieu. Car la fausseté est bien éloignée de la vérité ; l'injustice de la justice, la folie de la sagesse, la privation de tout bien de la possession. Etant donc privé de tous ces vrais biens, c'est à dire de la connoissance & de l'amour de la vérité & de la justice, il est dégradé de son état naturel. Il tombe dans un vuide effroyable & dans une faim terrible. Il sent un desir insatiable du bien qui est une suite de sa nature, étant créé pour le posséder ; mais il ne le connoît plus.

Ainsi, au lieu du vrai & solide bonheur qu'il a perdu, il cherche à rassasier sa faim par la jouissance des biens & des vanitez du monde qui sont comme les viandes des pourceaux, c'est à dire, des ames charnelles & terrestres. Tout cela se fait dès que le pécheur s'est livré à l'amour de soi-même en se séparant de Dieu, mais reçoit néanmoins divers accroissemens selon qu'il cherche à remplir le vuide de son cœur par la possession de divers objets. Car il s'éloigne de plus en plus de Dieu, il augmente continuellement sa faim, sa misère, & sa pauvreté.

II.

IL FAUT néanmoins distinguer dans les pécheurs la misère effective, du sentiment de leur misère. Ils sont misérables dès qu'ils sont séparés de Dieu : mais ils ne sentent pas encore pleinement cette misère. Le desir & l'espérance des biens du monde leur ôtent pour quelque tems le sentiment de leur mal. Ce sont comme les gouttes d'eau qui s'enflent & qui s'étendent, & qui occupent pour un tems la capacité de leur cœur. S'ils ne possèdent pas le bien, ils l'espèrent. Si un seul objet

ne leur suffit pas, ils en accumulent plusieurs. Si la félicité à laquelle ils prétendent, manque par quelque endroit, ils tâchent d'y suppléer & de la soutenir par d'autres : & il y en a beaucoup qui passent toute leur vie dans cette agitation perpétuelle qui les trompe, & qui fait qu'ils ne sentent jamais leur pauvreté & leur misère effective par l'espérance des biens imaginaires où ils espèrent toujours trouver ce qu'ils ne trouvent pas dans ceux qu'ils possèdent. Ils sont comme des gens qui ayant perdu un thresor immense, passeroient leur vie à chercher des mines d'or dans un pays où il n'y en a point, & se soutiendroient ainsi par cette vaine espérance.

III.

MAIS quand Dieu a des desseins de miséricorde sur ces pécheurs, il fait deux choses qui contribuent beaucoup à les faire retourner à lui.

Premièrement il permet qu'ils soient privez de ces choses temporelles qui sont l'objet de leur passion ; qu'ils éprouvent l'infidélité & l'injustice des hommes ; qu'ils sentent la dureté du joug auquel ils se sont assujettis ; qu'ils

aprennent par leurs disgraces que ces biens qu'ils recherchent, ne sont pas en leur puissance, & qu'ils en seront totalement privez par la mort. Et par là ils commencent à en sentir l'incertitude, le néant & le mal qu'il y a à les aimer.

6. 17.

Secondement il se sert de ce vuide qu'il leur fait sentir pour les faire res-souvenir des biens véritables, réels & solides qu'ils possédoient dans la maison de leur père, c'est à dire dans le service de Dieu. C'est le sentiment qui est marqué par ces paroles de ce fils dé-régulé qui commence à se reconnoître : *Combien y a-t-il de serviteurs aux ga-ges de mon père qui ont du pain plus qu'il ne leur en faut : & moi je suis ici à mourir de faim.* Ces paroles par lesquelles il fait la comparaison de sa vie présente avec celle que l'on menoit chez son pé-re, nous représentent les premiers sen-timens par lesquels un pécheur com-mence à être touché de la misère & de la honte de son état, & de le comparer avec le bonheur de la vie des justes : & c'est ce qui fait voir que le plus miséra-ble état d'un pécheur & le plus éloigné de Dieu, est celui où les succès heureux

&

& les grandes prospérités l'empêchent de se dégoûter du monde, & où il croit être le plus en état d'augmenter ses richesses & ses honneurs, & de procurer de plus grands établissemens dans le monde à soi, à ses enfans, à ses amis, & à tous ceux qu'il joint à l'idée qu'il a de lui-même; ce qu'il conçoit en quelque sorte comme une perpétuité de bonheur. Ainsi le plus misérable état des hommes est proprement celui qui passe dans le monde pour le plus heureux : & la première marque d'un regard favorable de Dieu sur une ame, est quand il lui fait la grace de *renverser tout son* *Ps. 40.3.* *lit,* comme parle le Prophete Roi, c'est à dire, de bouleverser tous les objets de ses attaches, & toutes les espérances trompeuses qui l'amusent, pour le disposer par là à s'en séparer, & à en reconnoître le néant. » Malheur à l'ame audacieuse, dit saint Augustin, qui croit pouvoir arriver à la félicité, en se séparant de vous, Seigneur ! Malheur à celle qui ne sent pas sa misère, & qui par de fausses espérances court après des biens qui ne peuvent rassasier sa faim ! Heureuse donc celle qui au moins dans cet état sent sa misère & sa pau-

vreté, & à qui les disgraces du monde font concevoir le desir de retourner à Dieu! Plus heureuse encore celle qui quitte effectivement ce pays de malédiction, qui se sépare du péché, qui embrasse les exercices de la vie chretienne, quelque pénibles qu'ils lui paroissent d'abord, & qui reconnoît sincèrement devant Dieu son indignité & sa misère!

IV.

APRÈS cet état de dégoût pour le monde & de desir d'une vie nouvelle, le pécheur fait une autre démarche marquée par cette parole : *Il faut que je me leve* : SURGAM, qui signifie la résolution de quitter le péché. Cette résolution est encore imparfaite au commencement, parce qu'il y entre des motifs humains. Car comme l'ame est encore pleine de foiblesse & d'impureté, le desir qu'elle conçoit de se convertir ne sauroit être bien fort ni bien pur. Cependant il faut toujours commencer par se lever & par quitter le péché. La cessation des actions criminelles, même avec ces motifs imparfaits, est toujours un très-grand bien. Elle affoiblit les passions, elle ac-

coutume l'ame à reconnoître que ce n'est pas grande chose que d'être privé du plaisir du péché. Ce qu'il y a de bon dans les résolutions de l'ame , se fortifie ; ce qu'il y a d'impur , se purifie ; l'attache au péché diminue , & l'amour du bien s'accroît. Il faut donc toujours se séparer du péché & des occasions du péché , quand ce ne seroit que par des motifs humains. » Faites , dit saint Augustin , par la crainte de la peine ce que vous ne pouvez encore faire par l'amour de la justice : *Fac timore pœna . si nondum potes amore justitia.* Dieu veut que dans la guérison spirituelle de l'ame il y ait un progrès , & qu'elle ne soit délivrée de ses maladies que par degrez ; que les commencemens en soient foibles & imparfaits , & qu'ils se perfectionnent dans la suite.

Le monde prend souvent pour une conversion parfaite , ce qui n'en est encore que le commencement : & c'est ce qui fait qu'il y a si peu de solidité dans la conversion de la plupart des pécheurs ; parce que croyant avoir tout fait quand ils ont quitté le péché , ils cessent de travailler à rendre leur conversion parfaite. Cependant cette ces-

sation n'est que le premier degré. Elle étoit nécessaire même pour le premier ordre des pénitens : & l'Eglise ancienne néanmoins ne laissoit pas de leur faire encore passer plusieurs années dans ce degré & dans les autres , afin de perfectionner leur conversion.

V.

C'EST donc cette première disposition qui nous est marquée par cette parole de ce fils déréglé qui commence à se repentir : *Il faut que je me leve* : SURGAM. Mais il ne se contente pas de se lever & de quitter les actions criminelles. Il se considère tout levé qu'il est , comme étant encore éloigné de Dieu , & ayant besoin d'un grand voyage pour s'en rapprocher. C'est ce qu'il marque par les paroles suivantes : *Il faut que j'aille trouver mon Père* : *IBO ad patrem meum*. Le cours de ce voyage est proprement le tems qu'il prend pour éprouver , pour affermir , pour purifier sa conversion. Car on ne sauroit être trop persuadé qu'elle ne se fait ordinairement que par degrez & par divers progrès. Dieu use lui-même , par des vuës de miséricorde , de divers retardemens dans la guérison des âmes. Il

les laisse long-tems combattre avec leurs maladies, pour leur faire mieux connoître la grandeur des maux où elles s'étoient précipitées. Car, comme dit saint Augustin, on ne se met guères en peine des maux dont on guérit si facilement; & l'on conserve au contraire avec plus de soin la santé, quand on a eu plus de peine à la recouvrer : *Quod enim facile sanatur, non multum curatur; difficultate autem sanationis erit diligentior custodia receptæ sanitatis.* On estime beaucoup plus la possession de ce que l'on a long-tems désiré; & ce que l'on obtient si-tôt qu'on le demande, devient vil : *Diu desiderata dulcius obtinentur, citò autem data vilescunt.* Ainsi c'est par bonté que Dieu diffère long-tems la conversion des pécheurs. Il veut par là la leur rendre plus chère & plus précieuse après qu'ils l'auront obtenuë. La prière continuée étend & élargit l'ame, & la rend plus capable des dons de Dieu : *Petendo & querendo crescis ut capias.* Elle augmente l'idée du bien que nous demandons à Dieu. Elle y attache plus fortement la volonté, & elle nous fait désirer les dons de Dieu d'une manière proportionnée à leur grandeur.

ce Aug.
ce &
ce Greg.
ce nP/ 6.

Serm. 9.
de verb.
Dom. c. 5.

294 Sur l'Evangile du Samedi

Il y a donc beaucoup d'utilité dans ces retardemens de Dieu & dans la longueur de ce voyage, Il est vrai qu'il est pénible, parce qu'il se fait dans la pauvreté & dans la disette des vertus qui font l'abondance & les richesses de l'ame chretienne : mais ces difficultez diminuent peu à peu, pourvu qu'on marche avec courage dans cette voie laborieuse.

VI.

MAIS l'Evangile n'oublie pas de nous marquer une condition essentielle de ce voyage & de ce retour vers Dieu, sans quoi tout ce qu'on feroit seroit absolument inutile. C'est celle qui est signifiée par ces mêmes paroles : *Il faut que j'aille trouver mon Père : Ibo ad patrem meum* ; c'est à dire, qu'il faut que l'ame tende par ses desirs, qui sont ses pieds, à Dieu comme à son père : ce qui ne se peut faire que par cet esprit qui nous fait crier : *Mon Père, mon Père*, c'est à dire, par l'esprit de charité. La crainte nous peut faire recourir à Dieu comme à notre juge, à notre maître, à notre Roy. Il n'y a que la charité qui nous fasse avoir recours à lui comme

Rom. 8.
35.

à notre père. L'amour est donc le principe de la vraie conversion. L'ame ne se détourne de Dieu qu'en cessant de l'aimer, & en aimant autre chose. Elle ne retourne à Dieu, qui est ce qu'on appelle conversion, que par le renouvellement de cet amour. Demander donc si l'on peut se reconcilier à Dieu & se convertir sans aimer Dieu, c'est demander si l'on peut retourner à Dieu en demeurant détourné de lui.

C'est demander si l'on peut rentrer en grace avec Dieu par le seul amour de la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe, si notre conversion ne naît de l'amour de Dieu, ce sera nécessairement de l'amour de la créature, & de l'amour dominant de la créature qu'elle tirera sa naissance ; puis que, comme dit saint Augustin, *la cupidité charnelle régne par tout où l'amour de Dieu ne se trouve point* : REGNAT enim carnalis cupiditas ubi non est Dei charitas.

C'est demander si l'on peut se reconcilier avec Dieu sans avoir fait aucune action qui puisse passer pour bonne. Car il n'y en a point de bonne qui n'ait pour racine l'amour de Dieu : NON est

fructus bonus qui de charitatis radice non surgit.

C'est demander si l'on peut être réconcilié sans s'être jamais adressé ni de bouche, ni de cœur à JESUS-CHRIST, comme à son Seigneur. Car on ne s'y adresse que par le saint Esprit, c'est à dire, par l'Esprit de charité. *Personne*, dit l'Apôtre, *ne peut confesser que JESUS-CHRIST est le Seigneur, sinon par le saint Esprit: NEMO potest dicere: Domine JESU, nisi in Spiritu sancto.* Ainsi celui qui n'agit point par cet Esprit, ne s'y adresse jamais en cette manière.

Enfin, c'est demander si l'on peut recouvrer la vie de l'ame en demeurant dans la mort. Car *quiconque n'aime point Dieu demeure dans la mort*, selon saint Jean: *Qui non diligit, manet in morte.* Or celui qui demeure dans la mort, n'est point ressuscité, ni converti, & ne peut pas dire, comme cet enfant prodigue: *Il faut que je me leve, & que j'aille trouver mon père: SURGAM, & ibo ad patrem meum.*

VII.

IL faut donc de l'amour pour se convertir à Dieu; & le retour du pécheur

1. Cor. 12.
3.

Voyez S.
Aug. 17.
74. in
Joan.

1. Joan.
3. 14.

à Dieu doit être un retour d'amour. Mais pour ne s'y pas tromper, & ne pas prendre un faux amour pour un amour véritable, il en faut bien connoître la nature. Dieu est la justice éternelle & souveraine. Ainsi tout amour de Dieu doit être un amour de la justice, & nous rendre aimable ce qui est juste. Or l'ordre de la justice de Dieu à l'égard de l'homme, est ou qu'il ne pèche point, ou qu'il soit puni. Tout péché petit ou grand, dit saint Augustin, doit être puni; & il faut ou que Dieu en fasse le châtiment, ou que l'homme pénitent le punisse lui-même. Si nous voulons donc obtenir miséricorde de Dieu, punissons nos péchez. Dieu ne sauroit exercer sa miséricorde sur ceux qui péchent en flétant leurs péchez. Il faut nécessairement ou que nous les punissions, ou qu'il les punisse; & la seule voie que nous ayons pour empêcher qu'il ne les punisse, est de les punir nous-mêmes.

Implorons, dit-il encore, sa miséricorde: mais considérons aussi sa justice. Il est de sa miséricorde de pardonner au pécheur; il est de sa justice de punir le péché. Gardons-nous donc bien de

prétendre qu'il nous fera miséricorde,
 » en sorte que le péché demeure impuni.
 » Ainsi, que chacun réponde avec David :
 » Non, Seigneur, mon péché ne demeu-
 » rera point impuni. Je connois la justice
 » de celui dont je cherche la miséricorde.
 » Je ne prétens m'exenter de la punition
 » que vous ferez de mon péché, que parce
 » que je le veux punir moi-même.

De conti-
 nent. c. 6

En un mot, la loi de la justice de
 Dieu, est que personne ne reçoit la ré-
 mission d'une peine plus grande qui lui
 étoit due, s'il ne satisfait à Dieu par
 quelque sorte de peine, quoi que beau-
 coup moindre : *Nullus debita gravioris*
pœna accipit veniam, nisi qualemcumque,
& si longè minorem, solverit pœnam.

Il est vrai que JÉSUS-CHRIST a sa-
 tisfait pleinement pour nos péchez :
 mais il a plu à la justice de Dieu de n'ap-
 pliquer la satisfaction de JÉSUS-CHRIST
 qu'à ceux qui se conformeroient à cette
 loi de sa justice, ce qui n'empêche pas
 la plénitude de la satisfaction de JÉSUS-
 CHRIST; puis que la volonté même
 que les hommes ont de satisfaire à la
 justice de Dieu, ne leur est donnée que
 par les mérites de JÉSUS-CHRIST; que
 notre pénitence n'est capable de plaire

à Dieu , qu'entant qu'elle est unie aux souffrances de JÉSUS-CHRIST ; & qu'elle n'obtient la rémission de la peine due à nos péchez que par les mérites de JÉSUS-CHRIST.

Cette nécessité que le péché soit puni est la source de ce déluge de maux dont Dieu a inondé tout le genre humain , qui ne sont pas seulement des effets de la justice de Dieu , mais qui, supposé cette justice , sont de grands dons de sa miséricorde & de sa libéralité ; puis que ce sont des moyens qu'il nous accorde pour nous acquitter envers lui de nos dettes , & pour éviter les peines auxquelles sa justice nous condamneroit dans l'autre vie. Dieu se sert de ces maux pour plusieurs autres fins. Ce sont des remèdes de nos maladies spirituelles , des préservatifs contre les rechutes : & l'on en peut dire autant des œuvres de pénitence auxquelles il nous oblige. Mais ces fins de Dieu supposent toujours la première , qui est la punition du péché : car si l'homme n'avoit point péché , Dieu ne se serviroit point de ces moyens pour le préserver des rechutes , & pour achever sa guérison.

VIII.

CET amour de la justice essentiel à la pénitence, renferme nécessairement la disposition d'une profonde humiliation devant Dieu. C'est celle qui paroît le plus dans le fils prodigue, & qui lui fit dire, lors qu'il se présenta devant son père : *Mon père, j'ai péché contre le ciel & contre vous ; & je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages.* Car l'humiliation étant la peine la plus due à l'orgueil du pécheur, il est impossible que le vrai pénitent ne l'accepte & ne l'aime. Il est juste que le pécheur soit humilié, puis qu'il s'est élevé insolemment contre Dieu. Quiconque aime donc la justice, comme tout pénitent la doit aimer, doit approuver & aimer cet ordre de Dieu sur les pécheurs. Et c'est pourquoi ce fils pénitent y consent de tout son cœur. Il entre dans les intérêts de cette justice. Il s'avouë indigne du nom de fils, & il demande en grace d'être traité en mercenaire. Qui ne sent pas en soi ces dispositions, a grand sujet de douter de sa pénitence. Or c'est ne les pas sentir que de ne se condamner soi-

même à aucune humiliation, & de ne pouvoir souffrir qu'on nous y condamne ; de ne corriger rien de son luxe & de sa fierté ; de ne pouvoir même souffrir les retardemens salutaires dont on use envers nous, pour nous faire mieux entrer dans des sentimens de pénitence.

IX.

MAIS une des principales dispositions d'une conversion véritable, & qui est encore renfermée dans l'exemple & les paroles de ce fils pénitent, est que ce zèle pour la punition du péché, & cet amour de l'humiliation ne soient point des mouvemens passagers, mais une disposition permanente, par laquelle on se propose de vivre toute sa vie dans un esprit de pénitence, & dans la pratique des actions qui y sont conformes. C'est pourquoi ce fils pénitent ne consent pas seulement à une humiliation passagère ; mais il témoigne d'être disposé à souffrir des humiliations d'état qui renferment une espèce de dégradation. Il s'offre à être traité comme un mercenaire, & à être privé du nom de fils. C'est par cet esprit qu'il y avoit dans l'ancienne Eglise plusieurs pratiques de pénitence qui s'étendoient

à toute la vie. La pénitence enfermoit par exemple, une exclusion perpétuelle des Ordres sacrez, & la privation de plusieurs autres choses qu'on accordoit aux innocens. Or quoi que cela ne se pratique plus maintenant, néanmoins comme l'esprit de l'Eglise est immuable, on doit conserver dans l'intérieur de son cœur la disposition que l'Eglise desiroit d'imprimer aux pénitens par ces pratiques extérieures : & c'est cette disposition intérieure qu'on appelle l'esprit de pénitence, & qui comprend diverses vuës & diverses dispositions qu'un pénitent doit avoir toute sa vie.

Tout pénitent doit supposer que la vie qu'il reçoit par le sacrement de Pénitence, principalement en ce tems où l'absolution n'est pas précédée par de grandes œuvres de pénitence & par de longs exercices de piété, que cette vie, dis-je, étant extrêmement foible, la grace qu'il a acquise par l'absolution, ne lui donne pas le pouvoir de conserver cette vie, s'il n'a soin de l'augmenter par de continuelles exercices de piété. Les grands péchez sont comme des maladies mortelles & des fièvres continuës. L'absolution en ôte le danger ;

mais il reste dans l'ame de grandes suites & de longues infirmités qu'il faut travailler à guérir.

Mais quand même par les exercices de la pénitence on auroit acquis une santé ferme, & une grande force contre les tentations, on doit toujours se traiter en pécheur, & se tenir dans un grand rabaissement intérieur par lequel on se mette au dernier rang de l'Eglise; & ce rabaissement doit être fondé sur plusieurs vérités.

Premièrement, sur l'incertitude du pardon. Car il y a certitude que l'on a perdu la grace par le péché mortel: mais il n'y a pas de certitude qu'on l'ait recouvrée. Et cette incertitude qui n'empêche pas la juste confiance, doit humilier les pénitens & les obliger à se rabaisser au dessous des innocens.

Cette incertitude est beaucoup plus grande, si l'on n'a pas fait une pénitence longue & austère. » Car si, dit saint Gregoire, ceux mêmes qui font une pénitence rigoureuse, ont à peine la confiance que leurs péchez leur soient remis, comment ceux qui l'ont faite d'une manière négligente, pourront-ils avoir une forte espérance de leur salut?

« In 3.
Reg. c.
3.

«

«

«

«

«

«

Secondement, il est fondé sur ce que les Pères ont cru qu'il étoit rare que la grace dans laquelle on est rétabli par la pénitence, soit égale à celle du Batême : ce qui a fait dire au Concile de Trente, qu'on ne parvient point sans de grands travaux & beaucoup de larmes par la pénitence à ce renouvellement entier que l'on a acquis par le Batême ; & à saint Chrysostome, que la pénitence ne rétablit point l'âme dans cette splendeur qu'elle avoit reçue dans le Batême.

Troisièmement, il doit être fondé sur ce que l'homme par le péché s'étant rendu indigne de l'usage de toutes les créatures ; ce droit d'user des créatures lui est rendu en un plus grand degré dans le Batême que dans la Pénitence. C'est pourquoi ç'a toujours été la doctrine des Pères, Qu'il y a bien des choses dont les innocens peuvent user, & que les pénitens doivent s'interdire.

Quatrièmement, les Pères ordonnent aux pénitens de ne pas oublier leurs péchez après en avoir obtenu le pardon. Et S. Chrysostome entr'autres inculque fortement cette vérité au peuple d'Antioche. Or ce souvenir des pechez n'a

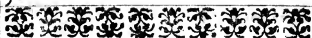
Sciff. 14
Fr. 2.

vid. Greg.
hom. 20.
Chrysost.
hom. 8.
in S. iust.
ad Hebr.

Hom. 12.
de l. de
compunc.
cordis p.
152. &
153.

pour fin que d'entretenir l'esprit des pénitens dans une humiliation continuelle, étant inutile de se souvenir de ses pechez, si l'on ne s'en humilie.

Cinquièmement, il est juste que les pénitens considèrent que si l'on n'impose pas présentement des pénitences aussi rigoureuses que l'on faisoit autrefois, ce n'est pas que l'Eglise juge qu'il y eût de l'excès dans la sévérité de l'ancienne Eglise, ni que les crimes ne méritassent pas d'être punis avec cette rigueur qu'on pratiquoit autrefois : mais c'est qu'elle trouve les Chrétiens d'aujourd'hui trop foibles pour la porter. Or quand on n'adoucit la rigueur de la pénitence que par condescendance à la foiblesse des hommes, il est juste qu'ils se croient obligez de payer, quand ils sont fortifiez, ce dont ils n'ont été dispensés qu'à cause de leur foiblesse. Ainsi s'agissant de satisfaire le même Dieu pour les mêmes crimes, si l'on ne le fait pas par des exercices aussi pénibles qu'autrefois, il faut au moins tâcher de compenser cela par une humiliation plus longue.



S U R L' E P I T R E
D U I I I . D I M A N C H E
D E C A R Ê M E .

Estote imitatores Dei , sicut filii carissimi. *Ephes. 5. v. 1. 9.*

Soyez les imitateurs de Dieu , comme étant ses enfans bien-aimés.

I.

IL n'est pas étrange que Dieu qui veut bien nous appeller ses enfans , & nous en donner les droits , nous ait déclaré par son Apôtre qu'il veut que nous soyons ses imitateurs. Car il est bien juste & bien naturel que des enfans imitent leur père. Mais ce qui est étrange , c'est que les Chrétiens appelés à être les imitateurs de Dieu , mément une vie si disproportionnée à cette éminente vocation.

Il ne faut que se la remettre devant les yeux pour reconnoître en une in-

finité de points, les illusions où la coutume, l'exemple & nos passions nous engagent. Toutes les actions dans lesquelles on n'oseroit dire qu'on imite Dieu, ne sont point des actions conformes à cette vocation. Or il est rare que la conscience soit assez éteinte pour nous faire cette réponse en plusieurs actions, & qu'elle ose dire, par exemple, qu'on va à la comédie & aux spectacles pour imiter Dieu; qu'on mène une vie inutile & fainéante à l'imitation de Dieu; qu'on desire & qu'on recherche avec ardeur les plaisirs & les richesses à l'imitation de Dieu.

3. Mais peut-on dire aussi, repliquera-t-on, que l'on imite Dieu dans les actions de la vie commune, en mangeant, en buvant, en dormant, en travaillant? Qu'est-ce que toutes ces actions ont de commun avec Dieu? Ouy, l'on le peut dire, quand toutes ces actions se font d'une manière sage & réglée, & qu'on ne s'y porte que parce que la raison & la justice y obligent: car cette règle qui les prescrit, est la vérité & la justice. Ainsi en la suivant on suit Dieu & on l'imite; on fait ce qu'il approuve, & l'on en juge comme il en juge: &

c'est une espèce d'imitation. Mais ce seroit une impiété que de dire qu'on imite Dieu dans les choses que nous avons marquées. Car il n'y a point de règle en Dieu qui les autorise : & ainsi ces actions doivent être regardées comme profanes , puis que nous n'oserions dire que nous nous y portions pour imiter Dieu.

II.

L'APÔTRE applique particulièrement cette imitation de Dieu à laquelle il nous oblige, à la charité du prochain : & il veut que nous l'aimions comme Dieu l'aime : *Et ambulate in dilectione, &c.* Ainsi ce précepte de l'Apôtre est le même dans le sens que celui de l'Evangile, par lequel JESUS-CHRIST nous recommande d'être miséricordieux comme notre Père céleste est plein de miséricorde. Or cette miséricorde de Dieu à l'égard des hommes consiste principalement en deux choses ; dans la patience avec laquelle il les souffre, & dans les graces qu'il leur fait nonobstant leur indignité & leurs péchez. Tous les pécheurs ont une indignité réelle de toute grace, de toute faveur & de toute tolérance de Dieu. Ils méritent d'être punis

u. 2.

Luc 6.
36.

sur le champ & sans retardement. Cependant Dieu les souffre dans tout le tems de leur vie voyageuse. Il les invite à la pénitence. Il souffre leurs insultes & leurs insolences. Il est toujours prêt de les recevoir en sa grace, s'ils se convertissent sérieusement. Il se tait dans leurs plus grands dérèglemens, & il ne rompt jamais son silence que quand sa justice le demande. C'est l'exemple de patience envers les pécheurs que Dieu nous propose. Leurs dérèglemens ne surmontent jamais cette patience de Dieu; & ils ne doivent jamais surmonter la notre.

Dieu exerce encore sa bonté & sa miséricorde envers les pécheurs, en leur faisant à tous, quelque indignes qu'ils en soient, diverses graces qui tendent toutes au salut, & qui les en rendent capables, les unes d'une manière plus éloignée, & les autres d'une manière plus prochaine: & nous devons imiter cette bonté de Dieu par un desir général du salut de tous les hommes, qui nous porte à leur en procurer les moyens autant que nous le pouvons, sans que jamais leur indignité doive altérer, ni étouffer cette disposition de notre cœur.

C'est en ces deux manières de pratiquer la charité que consiste cette imitation de Dieu à laquelle l'Apôtre nous convie en qualité d'enfans de Dieu : *Imitatores mei estote , sicut filii carissimi.*

III.

MAIS parce qu'on pourroit encore douter jusqu'où doivent aller ces œuvres , où la charité nous doit engager pour le service du prochain , l'Apôtre nous a voulu aussi lever cette difficulté , en nous proposant pour modèle & pour règle de nos œuvres de charité , celle que JESUS-CHRIST a pratiquée envers nous , qui consiste à avoir sacrifié sa vie pour nous. *Marchez , dit-il , dans l'amour & la charité , comme JESUS-CHRIST nous a aimez , & s'est livré lui-même pour nous , en s'offrant à Dieu comme une oblation & une victime.* Voilà notre règle. JESUS-CHRIST a offert sa vie pour nous. Notre charité pour nos frères doit donc aller jusqu'à exposer notre vie pour eux. Et c'est ce que saint Jean dit encore plus expressément : *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous , en ce qu'il a donné*

sa vie pour nous : & nous devons aussi donner notre vie pour nos frères. Ce n'est point un conseil, mais un précepte : *Debemus*. Nous devons : & ce précepte est prescrit par l'ordre même de la charité. Le salut du prochain vaut infiniment mieux que notre vie. Il faut donc donner notre propre vie pour le salut du prochain, s'il se trouve qu'elle lui soit nécessaire. Que s'il faut donner sa vie, que ne faut-il point faire de ses biens, de son repos, de son tems ? De quelles satisfactions humaines n'est-on point obligé de se priver, de quelle réserve & de quelles précautions n'est-on point obligé d'user pour ne le point scandaliser & ne lui point nuire ? Enfin quels exemples de vertus n'est-on point obligé de lui donner ? L'obligation de donner notre vie, qui nous est prescrite par l'exemple de JESUS-CHRIST, emporte celle de donner tout pour servir à son salut, & de s'abstenir de tout, de peur d'y être un obstacle,

IV.

Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit pas ouïr parler parmi des Saints. v. 3.

IL n'est pas étrange que l'Apôtre ordonne qu'on n'entende point parler parmi les Chrétiens, de fornication, ni d'impureté. Car l'image même de ces vices est contagieuse ; & l'esprit en s'accoutumant à les voir & en parler, en perd insensiblement l'horreur, & se dispose à les regarder avec complaisance. Il ne faut donc jamais parler de ces vices que par nécessité, & en les couvrant & les noircissant d'une manière qui en imprime de l'aversion. Or cette raison ne condamne pas seulement les entretiens trop libres, où l'image de ces vices pourroit entrer d'une manière enjouée ; mais elle condamne encore les spectacles qui les représentent, & les livres qui contiennent de ces sortes de discours. On a beau dire que les vices y sont toujours condamnés. On auroit beau même rétablir dans les tragédies

gédies l'usage des chœurs qui étoient destinez à en donner de l'aversion , & à inspirer les maximes de la vertu. Il suffit que dans le corps de la pièce ou du livre , ces vices soient représentez d'une manière qui n'en donne pas de l'horreur. L'impression qu'ils font sur l'imagination étant vive & prompte, n'attend pas les remèdes lents que l'Auteur croit y apporter dans des discours séparés, ou dans la conclusion de la pièce. On ne peut nier qu'en attendant ce remède on n'ait parlé de ces vices, qu'on n'en ait proposé l'image à l'esprit d'une manière qui a donné lieu de les voir avec plaisir ; & par conséquent qu'on n'ait fait le contraire de ce que dit l'Apôtre : *Fornicatio & omnis immunditia nec nominetur in vobis* : Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous de quelque impureté que ce soit.

V.

MAIS pourquoi ajouter encore ; qu'on ne doit pas entendre parler d'avarice parmi les fidèles ? C'est qu'il y a bien des avares qui n'en portent pas le nom, & dont il est très-dangereux d'approuver la conduite par ses discours. Il suffit de parler avec estime de ceux qui

ne travaillent qu'à s'établir dans le monde , pour inspirer la même passion à toutes les âmes foibles , en qui l'amour du monde est encore bien vivant. Cette passion même est bien plus aisée à colorer : & ainsi on s'y laisse plus facilement surprendre. Il faut donc éviter comme des discours scandaleux & dangereux les louanges des richesses & des riches. Il se faut fortifier par des principes de vérité contre cette corruption secrète , & n'accoutumer pas l'esprit à regarder comme innocente la conduite ordinaire des gens du monde dans l'acquisition & dans l'usage des richesses.

VI.

ON peut faire la même réflexion sur ce que l'Apôtre ajoute , que l'on ne doit point entendre parmi les Chrétiens *de paroles folles & bouffonnes , qui ne conviennent pas* , dit-il , *à notre vocation*. L'Apôtre trouve donc de la contrariété entre la vocation des Chrétiens & les paroles folles & bouffonnes. Or quelles sont ces paroles folles & bouffonnes ? Est-ce qu'on ne doit mettre de ce genre que celles qui seroient grossières & sans esprit ? Les railleries fines

& délicates en seront-elles exclues, parce que l'esprit dont elles sont accompagnées les rend plus pénétrantes & plus capables de remuer le cœur ?

La folie est contraire à la sagesse, & non à l'esprit. Quelque ingénieuses que soient les paroles, elles sont folles, quand elles ne sont pas accompagnées du sel de la vérité & de la sagesse. Or quelle sagesse y a-t-il à remplir son esprit des maximes du monde, toutes fondées sur les idées fausses qu'on y a des biens & des maux de cette vie ? Quelle vérité y a-t-il à faire regarder les grandes choses comme petites, & les petites comme grandes, les malheureux comme heureux, & les heureux comme malheureux ?

VII.

IL y a encore une infinité d'autres discours que l'on peut mettre dans le rang des paroles folles, comme tous ceux qui ne plaisent à l'esprit que parce qu'ils excitent & remuent des passions vicieuses, la curiosité, la malignité, la vanité. Car tous ces discours ne conviennent point à la sagesse chrétienne. Ce n'est point parler sagement que d'aug.

menter en parlant les maladies de ceux à qui l'on parle, & les siennes propres. Or que font autre chose les louanges & les vaines complaisances, que d'augmenter l'orgueil de ceux à l'égard de qui l'on en use, & de les empoisonner davantage. Tous les discours qui peuvent nuire ou au prochain, ou à nous-mêmes, sont donc compris dans ce que l'Apôtre appelle, *paroles folles*, parce qu'il n'y a rien de moins sage que de se faire des plaies par ses paroles, selon qu'il est dit : *Le fou est blessé par ses paroles : STULTUS caditur labiis.* Quand elles n'apporteroient point d'autre dommage que celui d'accoutumer l'ame à se plaire dans la fausseté & dans la vanité, de diminuer en elle le goût de la vérité, de la rendre plus dissipée, plus remplie de vains phantômes, c'est à dire, d'imaginations vaines & inutiles, c'en est sans doute assez pour être comprises dans ce que l'Apôtre condamne par les termes de *paroles folles*, *STULTILOQUIUM.*

VIII.

LES hommes qui ne considèrent le dérèglement du péché que par rapport à eux, ne trouvant pas dans la forni-

cation , l'impudicité , l'avarice , une malignité qui les blesse , ne se feroient pas portez d'eux-mêmes à exclure ceux qui en sont coupables , du royaume de Dieu. C'est pourquoy l'Ecriture y a voulu suppléer en marquant cette exclusion par des termes clairs & sans équivoque. *Sachez*, dit l'Apôtre, *qu'aucun fornicateur, aucun impudique, aucun avare, ce qui est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de JESUS-CHRIST.* Et il répète la même doctrine en termes également clairs dans plusieurs lieux de ses Epîtres, afin d'opposer cette digue à la licence des opinions des hommes. Et cela nous apprend, dit S. Augustin, à ne juger pas des péchez par les lumières trompeuses de l'esprit humain , mais parce qu'il a plu à Dieu de nous faire connoître, dans ses Ecritures, du jugement qu'il en porte. Il n'y a que l'ouvrier qui sache jusqu'à quel point son ouvrage est gâté & défiguré par les péchez que l'on commet contre ses loix. On voit bien que l'on n'est pas maître des autres hommes , & ainsi on compte pour quelque chose les outrages qu'on leur fait , & les dommages qu'on leur cause : mais on se croit maître de son corps & de son ame , & qu'ainsi l'on

§18 *Sur l'Épître du III. Dim.*

en peut disposer comme l'on veut ; & c'est une grande erreur. Nous ne sommes pas plus à nous-mêmes que les autres sont à nous , parce que nous appartenons totalement à Dieu qui nous donne notre ame & notre corps en dépôt , pour en user selon ses règles. J E S U S-CHRIST comme Rédempteur de l'un & de l'autre, s'en est acquis la propriété par le prix inestimable de son sang : *Emti enim estis pretio magno*. Ainsi l'usage que nous en faisons contre sa volonté , est une injustice, un larcin & une usurpation criminelle d'un bien qui ne nous appartient pas.

I. Cor. 6.
20.

IX.

L'A P Ô T R E joint l'avarice à la fornication & à l'impudicité , parce qu'elle consiste de même dans le mauvais usage de biens qui appartiennent à Dieu , & qu'il ne nous accorde que pour nous en servir selon les règles qu'il nous a prescrites. L'illusion des fornicateurs & des impudiques consiste , comme il a été dit, à se croire maîtres de leurs corps ; & l'illusion des avares consiste à se croire maîtres de leurs richesses , & à s'imaginer qu'ils en peuvent disposer selon

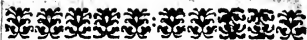
leur volonté. C'est la pente & l'inclination des hommes de se mettre ainsi au large à l'égard de tous les biens à l'égard desquels les autres hommes n'ont pas droit de les troubler , & de s'imaginer faussement qu'ils en peuvent disposer à leur phantasie. Cependant Dieu n'accorde à personne cette sorte d'empire indépendant de sa justice, ni sur les royaumes , ni sur les richesses , ni sur son ame , ni sur son corps. L'usage de toutes ces choses dépend de loix fixes & immuables sur lesquelles ceux qui les ont en garde seront jugez. Et ces loix ne sont point de vaines idées ; ce sont des loix invariables & d'une force invincible , parce qu'elles sont la justice même & la volonté de Dieu. Un avare amasse des biens pour soi, les garde pour soi, en jouit pour son seul plaisir. Quel mal fait-il ? Il fait le mal de se rendre usurpateur de ces biens , de les soustraire à Dieu , & à ceux à qui Dieu veut qu'il les distribue. Il fait le mal de s'en rendre esclave , d'y attacher son bonheur , & d'en faire son Dieu. Voilà le mal qu'il fait. Il est injuste, il est voleur , il est violateur des droits de Dieu , & il attire sa colère & ses châtimens qui sont particulièrement

320 *Sur l'Ep. du III. Dim. de Car.*

destinez à tirer vengeance du mauvais usage que les hommes font des biens qu'il leur a accordez. *C'est pour ces choses*, dit ici l'Apôtre, *que la colère de Dieu tombe sur les enfans de desobéissance, sur les hommes rebelles à la vérité:* PROPTER HAC ENIM VENIT IRA DEI IN FILIOS DIFFIDENTIA.

W. 6.





SUR L'EVANGILE
DU III. DIMANCHE
DE CAREME.

Erat JESUS ejiciens dæmonium , &
illud erat mutum. *Luc. 11. 14. 28.*

*Vn iour JESUS chassa un démon qui étoit
muet.*

I.

CE démon qui produisoit sur le corps
l'effet de le rendre muet , étoit une
image sensible que Dieu exposoit aux
hommes, pour leur faire concevoir l'ef-
fet spirituel que le démon produit sur
les âmes , infiniment plus commun que
le premier : car au lieu qu'on en trouve
peu qui ayent la langue du corps liée
par l'opération du démon , on en trou-
ve peu au contraire qui n'ayent la lan-
gue du cœur liée par ses impressions.
On ne voit que des muets spirituels.

& pour en être persuadé, il ne faut que considérer que la parole nous ayant été donnée de Dieu pour certaines fins, toutes celles qui ne sont point employées pour quelqu'une de ces fins, ne sont comptées pour rien devant Dieu. Ce ne sont pas des paroles raisonnables, ce sont des bruits confus, privez de raison ; ce sont des cris de phrénétiques agitez par une imagination trompée, & qui n'expriment que les vaines phantasies qui leur passent par l'esprit, & les mouvemens des passions qui les remuent. A l'exception des paroles qui entrent dans les fins pour lesquelles Dieu nous en a accordé l'usage, toutes celles que l'on dit, ne sont que *des sons de cymbales retentissantes*, comme parle saint Paul : & les plus grands parleurs sont souvent les plus muets, comme dit saint Augustin : *Et va tacentibus de te, quoniam loquaces muti sunt.* En un mot, pour être muet selon Dieu, il suffit de ne faire point servir la parole à l'exécution de ses volontez.

II.

Pour concevoir plus en détail le grand nombre de ces muets spirituels,

il ne faut que considérer que le premier le plus naturel & le principal usage de la parole , est de bénir Dieu , & de lui offrir un sacrifice de louanges , selon ce qu'il dit lui-même par le Prophète : *Le sacrifice de louange m'honorera* : SACRIFICIUM laudis honorificabit me. Ce devoir est compris dans la sanctification du nom de Dieu. Aussi saint Augustin en fait un commandement exprès, comme quand il dit sur ces paroles d'un Psaume : *Louez le Seigneur, vous qui êtes ses esclaves*. Qu'y a-t-il de plus juste , de plus convenable , de plus doux que cette obligation ? Si les esclaves ne louent pas leur Seigneur , ils sont superbes , ingrats , irréligieux : & ce qu'ils gagnent en ne le louant pas , est qu'ils l'obligent à leur faire éprouver sa sévérité. Un esclave ingrat qui ne veut pas louer son maître , ne laisse pas d'être esclave. Vous êtes également esclaves en le louant , & en ne le louant pas : mais en le louant , vous vous le rendez favorable ; & si vous ne le louez pas , vous l'offensez. Dieu veut être loué , parce qu'il nous est utile de le louer. Ses biens n'augmentent pas par nos louanges : mais ce sont les nôtres qui augmentent :

Pf. 43.
24.

in Pf. 131

324 Sur l'Evangile du III. Dim.

in 2f. 144

NON enim laudibus nostris crescit Deus, sed nos. Ainsi ceux qui manquent à ce devoir , sont d'autant plus coupables , que ce que Dieu leur commande n'est que pour leur bien.

Ces louanges sont des moyens qu'il nous donne d'obtenir de lui de nouveaux bienfaits. Ce sont des remèdes & des soulagemens de nos maux , puis que , comme dit encore saint Augustin , la louange de celui qui nous châtie , est le remède des plaies qu'il nous fait : *Laus flagellantis medicina est vulneris.*

Enfin , les louanges de Dieu sont le seul moyen de satisfaire à la fin de notre être : car nous ne sommes au monde que pour cela. Dieu n'a fait l'ancien monde que pour faire louer sa puissance & sa justice ; & il n'a créé le monde nouveau que pour faire louer sa miséricorde, que pour en faire donner la gloire à sa grace : *In laudem gloria gratia sue.* Ainsi la louange de Dieu est la fin de toutes choses ; & ce sera l'unique occupation des bienheureux dans l'éternité : *In secula seculorum laudabunt te.* De sorte que comme la vie présente ne doit être que l'apprentissage de l'autre , & que nous n'y avons pas une autre fin que dans

Ephes. 3.
6.

L'autre , ce doit être sans doute le principal emploi de notre vie voyageuse. Qui-conque donc n'use pas, pour louer Dieu, du don qu'il lui a fait de la parole , doit passer pour un muet & pour un homme possédé d'un démon muet; puis qu'il n'y a que l'impression du démon qui l'empêche d'employer la parole à cette fin.

I I I.

O N peut comprendre sous les louanges de Dieu les prières qu'on lui fait pour obtenir son secours , puis que ces prières sont en même tems une confession & une louange publique de sa miséricorde & de sa puissance. Mais en prenant même la louange de Dieu dans cette étendue , c'est à dire, en y comprenant les prières ; combien y a-t-il de muets parmi les Chrétiens, puis qu'il y en a si peu qui donnent chaque jour à la prière & aux louanges de Dieu , des tems réglez ; & qu'entre ceux qui y en donnent, il y en a si peu qui l'emploient comme il faut ? Cependant & ceux qui ne louent ni ne prient point Dieu , & ceux dont les louanges & les prières ne sont pas accompagnées d'une charité sincère , sont regardez de Dieu comme des muets ; parce qu'ils ne font pas de la

parole l'usage pour lequel elle leur a été donnée. Vous louez toujours, si vous aimez toujours, dit saint Augustin : & par conséquent ceux qui n'aiment jamais, ne louënt jamais, quand ils ne cesseroient point de prononcer de bouche les louanges de Dieu : *Quoniam loquaces, muti sunt.*

IV.

OUTRE le devoir de louer Dieu & de le prier, qui fait le plus saint usage de la parole, il y en a encore un autre qui est également nécessaire. C'est celui de confesser ses péchez à Dieu & aux hommes. En manquant à observer ce devoir, on tombe plus que par aucun autre crime en la possession du démon muet. Car comme l'impénitence a été jointe à son crime dès le commencement, il est devenu par là le roi des impénitens. Il n'a jamais confessé ses péchez ; il ne hait rien tant que la confession des péchez, & il n'éloigne de rien tant ceux qui lui sont assujettis. Il le fait en remplissant l'ame d'une fausse honte qui fait rougir de confesser ce qu'on n'a pas rougi de commettre ; qui nous fait concevoir de la confusion du remède, lors que l'on n'en a point eu du mal même ; qui fait

craindre de découvrir ce qui ne peut être caché : & c'est par cette fausse honte qu'il engage les hommes dans le plus faux de tous les partis, qui est de cacher pour un tems ce qui sera éternellement découvert ; & qui auroit été effectivement caché pour l'éternité, si on l'avoit découvert durant le tems. Voilà les muets du diable, c'est à dire, ceux que le diable rend muets. Non seulement il les empêche par là de recevoir la rémission de leurs péchez ; mais il fortifie leurs mauvaises habitudes, & les endurecit dans le mal. *Parce*, dit David, *que je me suis tâ, mes os se sont envieillis*. C'est pour s'opposer à ces desseins du démon muet, que les pénitens vraiment touchés de Dieu font des efforts généreux pour rompre ce silence ; ce qui est marqué par ces paroles du même David : *J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon iniquité au Seigneur : & vous avez, mon Dieu, remis l'impiété de mon péché*. Un effort commun & une résolution ordinaire ne suffit pas pour éloigner ce démon muet. Il faut une résolution forte & une sainte violence. *J'ai dit : Je confesserai contre moi-même*. Mais en récompense si nous nous faisons cette sainte

Ps. 31. 21

Ibid. v. 6

328 Sur l'Évangile du III. Dim.

Mat. 4. 6.

violence qui ravit le ciel , afin d'entrer dans le sanctuaire de l'humilité , notre péché nous sera remis aussi-tôt , parce qu'il est écrit que *Dieu accorde sa grace aux humbles* , & qu'il remet l'impiété des pécheurs à ceux qui la lui confessent contre eux-mêmes. *Et tu remisisti iniquitatem peccati mei.*

V.

Eccl. 4. 1.

ENFIN il y a encore une autre manière d'être muet devant Dieu, à laquelle le démon n'a pas moins d'envie de nous engager. C'est la suppression de la vérité , lors qu'il s'agit de lui rendre témoignage , de la soutenir , & d'en instruire ceux qui ont besoin de la connaître. C'est par ce silence auquel la timidité ou l'intérêt réduisent la plupart des hommes , qu'il arrive que la justice & l'équité sont si abandonnées dans une infinité de rencontres ; que tant d'innocens sont opprimez par la calomnie ; que ceux qui ont affaire à de plus puissans qu'eux , trouvent si peu de support & de protection dans le monde , que le Sage dit , *que personne ne les y console : VIDI calumnias quæ sub sole geruntur . . . & neminem consolatorem.* Presque tous les hommes ont la langue liée par leur cup-

pidité, & par le démon qui en est le maître. Ils n'ont jamais de paroles à donner à la charité & à la vérité; ils les donnent toutes à l'intérêt. Ce n'est jamais à eux à soutenir les innocens malheureux. Ainsi *le juste périt*, non seulement sans qu'on *Isa. 17. 2* en parle, mais aussi *sans qu'on y pense*: *Justus perit, & non est qui recogitet in corde suo.* On est même ingénieux à trouver des raisons pour se prouver à soi-même, que ces innocens malheureux ont tort, & qu'ils ne souffrent que ce qu'ils méritent: car par ce moyen on s'épargne la honte qu'il y a à les abandonner: ainsi l'on fait tout ce qu'il faut pour demeurer tranquillement en la possession de ce démon muet qui nous lie la langue, & qui fait que tout le commerce de la parole qui n'est destiné qu'à s'instruire les uns les autres de la vérité, s'employe à se tromper l'un l'autre, & à confirmer dans l'erreur ceux qui sont trompez, selon qu'il est dit dans le Pseaume: *Chacun ne dit que des choses vaines à son prochain. Leurs lèvres sont trompées; ils parlent avec un cœur double.* *Ps. 116. 25*

V I.

LES muets sont d'ordinaire sourds, & ils ne sont muets que parce qu'ils sont

sourds, & que l'idée du son ne frappant point leur imagination, ils ne sont point excitez à l'imiter par la langue. Il en est de même de ce qui rend les ames muettes. Le diable leur procure d'abord une surdité spirituelle par le tumulte du monde. La vérité ne se fait point entendre au fond de leur cœur : ainsi ne la connoissant point, ils ne pensent point à en faire part aux autres par leurs paroles. Que s'ils connoissent certaines vérités, ils ne connoissent point la vérité qui les oblige à les défendre. L'unique moyen qui nous peut empêcher d'être muets, est donc de remédier à notre surdité : c'est de nous retirer du tumulte des créatures, pour être en état d'entendre la voix de Dieu : c'est d'écouter moins les hommes, pour écouter davantage Dieu, Sans cela nous serons toujours muets devant Dieu, parce que nous ne cesserons jamais d'être sourds.

VII.

M A I S avec quelle disposition est-on obligé d'écouter Dieu, afin de cesser d'être sourds ? C'est ce que nous pouvons apprendre des dernières paroles de cet Evangile. Il y est dit qu'une femme toute transportée des paroles de Jesus-

CHRIST, élevant sa voix du milieu du peuple s'écria : *Heureuses les entrailles v. 28. qui vous ont porté , & les mammelles qui vous ont allaité !* & que JESUS-CHRIST lui répondit : *Mais plutôt heureux ceux qui entendent la parole de Dieu , & qui la pratiquent !* Par où il nous marque en peu de mots , en quoi consiste le vrai bien des hommes , & nous donne ainsi la plus importante de toutes les instructions.

Ce ne sont pas seulement les Philosophes qui se sont mis en peine de rechercher en quoi consiste le souverain bien : ce sont généralement tous les hommes ; savans , ignorans , éclairés , stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeureroit indifférent , le cœur ne sauroit s'empêcher de faire un choix. Il pousse de son fond un cri secret qui dit à l'égard de quelque objet : *Heureux celui qui en est le possesseur !* Les richesses tiennent lieu de cet objet à l'égard de quelques-uns, le plaisir aux autres , la grandeur & la puissance humaine à d'autres. Il y en a qui se proposent des bonheurs philosophiques. *Felix qui potuit rerum cognoscere*

332 Sur l'Evangile du III. Dim.

causas ; atque metus omnes , & inexorable fatum subjecit pedibus ! D'autres se bornent au plaisir d'une vie privée & inconnue. *Felix quisquis tacitum vite securus iter tenet , ignotus rerum dominis , nec potenti cognitus aula !* Entre les âmes qui s'attachent aux vrais biens , & qui les recherchent , les unes s'attachent à un moyen , les autres à un autre : & dans le commencement de ce discours incomparable que JESUS-CHRIST fit à ses Apôtres sur la montagne , il leur propose les moyens qui nous conduisent à ce souverain bonheur sous huit formes différentes , qui est ce qu'on appelle les huit béatitudes : *Bienheureux les pauvres d'esprit , &c ! Bienheureux ceux qui sont doux , &c !* L'Ecriture les propose en d'autres lieux sous d'autres idées , comme sous celle de la crainte de Dieu : *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur ! BEATI omnes qui timent Dominum !* sous celle de l'espérance : *Heureux celui qui met toute son espérance au nom du Seigneur ! BEATUS vir , cujus est nomen Domini spes ejus :* sous celle de l'observation des commandemens de Dieu , & de la recherche de sa loi : *Heureux ceux qui sont purs dans*

Math. 5.
3. 4.

Pf. 127. 1.

Pf. 39. 6.

Pf. 118.
1. 2.

la voie , qui marchent selon la loi du Seigneur ! Heureux ceux qui tâchent de pénétrer ses ordonnances , & qui le cherchent de tout leur cœur ! Mais JESUS-CHRIST ne réduit en aucun lieu cette voie qui conduit au ciel , à une idée si précise , si nette , si générale , si étendue , qu'il le fait dans ces paroles : *Heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu , & qui la pratiquent ! BEATI qui audiunt verbum Dei , & custodiunt illud !* Ce n'est point là une partie de la voie qui conduit au bonheur souverain : c'est cette voie toute entière & dans toute son étendue. Ce n'est point la voie de quelques-uns , c'est la voie de tous. Quiconque ne marche point par cette voie , n'y arrive point ; & quiconque y marche , y arrive. Ce n'est pas la voie des seuls Martyrs , des seules Vierges , des seuls Apôtres , des seuls Confesseurs : c'est la voie de tous les Saints. En un mot , c'est la voie de tout le corps de JESUS-CHRIST.

VIII.

OR cette parole de JESUS-CHRIST , qui nous apprend la voie de la vraie béatitude , nous apprend en même tems les vrais remèdes de cette surdité qui

Luc. 11;
18.

nous rend muets. On n'est plus sourd quand on entend la parole de Dieu. Mais pour l'entendre il faut y mettre son bonhenr, & la desirer ardemment : il faut crier dans son cœur : *Heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent !* Voilà le moyen d'éviter cette surdité spirituelle, qui nous rend non seulement sourds devant Dieu, mais aussi muets, soit à l'égard des louanges de Dieu, soit à l'égard de la confession de nos péchez, soit à l'égard du devoir de rendre en toutes choses témoignage à la vérité.

Il faut que cette parole de JESUS-CHRIST nous plaise : *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la pratiquent.* Il faut qu'elle ait retenti aux oreilles de notre cœur, & qu'elle lui ait fait jetter ce cri : *Heureux ! BEATI !* C'est la première des paroles qu'il faut écouter ; & elle ouvre la porte du cœur à toutes les autres. L'écouter d'une manière qui nous fasse regarder comme un bonheur de l'écouter, n'est pas l'écouter d'une manière froide. C'est l'écouter en l'aimant & en l'observant. L'écouter sans l'aimer & sans l'observer, ce n'est pas même l'écouter, puis que ceux qui ne

l'observent pas, n'ont pas appris de l'Ecriture cette parole importante : *Qu'il ne faut pas aimer Dieu de parole ou de la langue seulement, mais qu'il le faut aimer dans la vérité & par des œuvres réelles & effectives : NON diligentes verbo neque lingua, sed opere & veritate.*

1. Joan. 3
18.

I X.

ENFIN quand JESUS-CHRIST déclare heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui l'observent, il n'entend pas une partie de ses paroles, mais il entend l'assemblage de toutes les vérités qui marquent à chaque homme ce que Dieu demande de lui pour être sauvé. Car c'est à quoi Dieu nous commande d'être continuellement attentifs. PENSEZ toujours, dit l'Ecriture, à ce que Dieu vous a commandé : *Quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper.* On peut écouter une partie de la parole de Dieu, & observer une partie de cette parole sans être heureux, puis que l'omission d'un devoir essentiel suffit pour nous perdre. C'est pourquoi JESUS-CHRIST nous dit dans cet Evangile, que celui qui n'est point pour lui, est contre lui : *Qui non est mecum, contra me*

Ecclesi. 34
22.

v. 236

est; & que celui qui ne recueille point avec lui, dissipe, & n'amasse rien. C'est à dire, que celui qui n'est pas pour JESUS-CHRIST dans l'observation de tous ses préceptes, est contre lui, & est du parti de ses ennemis. Il ne faut que l'omission d'un seul devoir essentiel & capital pour nous rendre ennemi de JESUS-CHRIST; & l'on ne sauroit être à lui que par l'accomplissement fidelle & entier de tous ses préceptes: car quiconque
Jac. 2. 10. ayant gardé toute la loi, dit saint Jacques, la viole en un seul point, est coupable, comme l'ayant toute violée.

On prend l'Evangile suivant dès le v. 16. du chap. 4. de saint Luc, au lieu qu'il ne commence qu'au v. 23. On a cru que cela serviroit à mieux faire entendre le sens de cet Evangile.





SUR L'EVANGILE
DU LUNDI
DE LA III. SEMAINE
DE CARÊME.

Et venit Nazareth ubi erat nutritus,
& intravit, secundum consuetudi-
nem suam, die sabbati in Synago-
gam. *Luc. 4. v. 16. 30.*

JESUS étant venu un jour à Nazareth
où il avoit été élevé, il entra, selon
sa coutume, le jour du sabbat dans la
Synagogue.

I.

JESUS-CHRIST nous a voulu ins-
truire dans l'Evangile de ce jour par
ses paroles & par son exemple, qu'il
n'y a point de lieu où les ministres de
Dieu trouvent moins de créance &

P

d'approbation que dans leur propre pays, & trois raisons concourent à produire ce mauvais effet. La première est que ceux qui les ont vu jeunes, & qui connoissent ce qu'il y a de foible & de commun dans leur vie précédente, s'accoutument tellement par là à ne les regarder que par ces endroits, qu'ils ne sauroient ensuite changer cette idée qu'ils en ont conçue, ni les considérer comme ministres de Dieu, & comme remplis de son Esprit. Ils reviennent toujours à leurs idées basses & charnelles. *N'est-ce pas*, disoient ceux de Nazareth de notre Seigneur, *le fils de ce charpentier* ? C'est qu'ils ne l'avoient jamais considéré autrement. On conçoit beaucoup plus facilement qu'un homme qu'on n'a jamais vu, est un homme extraordinaire, qu'on n'ajoute à une idée conçue depuis longtemps de quelqu'un, de nouvelles qualitez qu'on n'y avoit pas reconnues. JESUS-CHRIST n'avoit pas fait paroître sa puissance & sa sagesse, lors qu'il n'étoit pas encore tems qu'il se manifestât au monde ; & ceux de Nazareth n'étoient pas capables de comprendre cette conduite, Ils supposoient

donc que ce qu'il ne leur avoit point fait connoître, n'étoit point, & ils se faisoient de leur ignorance une preuve contre tout ce qu'on leur raportoit de JESUS-CHRIST.

II.

LES actions ordinaires & indispensables de la vie font une espèce d'empêchement au commun du monde de concevoir des ministres de l'Eglise l'idée qu'ils en devroient avoir en cette qualité. On voudroit presque qu'ils fussent exemts de toutes les nécessitez humaines. Un Prédicateur se rabaisse en mangeant avec les autres, en conversant avec eux & en parlant de choses communes. L'esprit des hommes n'a point cette facilité de passer d'une idée à une autre, & de considérer tantôt un homme dans l'ordre des autres hommes & comme assujetti à toutes les nécessitez des hommes, & tantôt comme un homme séparé des autres par la vocation de Dieu, & comme interprète de ses volontez. Cette humeur des hommes est sans doute injuste : mais il est néanmoins de la prudence des ministres de l'Eglise d'y avoir beaucoup d'égard & d'avoir soin pour conserver

le respect qui leur est dû, de se commettre peu avec le commun du monde. Car si c'est un rabaissement pour eux de se faire voir dans des actions attachées à la condition commune des hommes; combien en est-ce un plus grand de se faire voir dans des passions & des défauts réels que l'on ne sauroit cacher dans les conversations qu'on a avec eux. Il ne faut pas prétendre qu'ils ne s'apercevront pas de ces défauts. La subtilité des plus grossiers est très-grande, quand il s'agit de découvrir les défauts des Ecclésiastiques. On n'en avoit jamais pu remarquer aucun en JESUS-CHRIST & cependant ceux de Nazareth étoient les moins disposez de tous les Juifs à l'écouter & à le reconnoître pour ce qu'il étoit; parce qu'ils l'avoient vu vivre & travailler parmi eux à un métier ordinaire. Combien doit-on supposer que ceux qui sont toujours spectateurs de nos défauts, de nos impatiences, de nos imprudences, seront moins disposez à ne voir en nous, quand nous leur parlerons de la part de Dieu, que ce qui doit attirer leur créance & leur respect? C'est une des raisons de prudence chretienne qui doit obliger les Pasteurs à mener, autant qu'ils peuvent,

une vie retirée & séparée du commerce avec les hommes.

III.

LA seconde raison qui est encore fort naturelle, c'est que l'envie est bien plus ordinaire & plus forte entre les gens de même pays qu'entre les autres. L'esprit humain ne sauroit souffrir d'être obligé d'honorer ceux qu'il n'a pas toujours honorez : & comme il est ennemi de l'élévation de qui que ce soit, il exerce particulièrement cette passion sur ceux qui s'étant trouvez égaux aux autres dans un certain tems, viennent ensuite à s'élever au dessus d'eux.

Enfin, on prétend un certain droit sur les gens de son pays. On croit qu'ils sont obligez d'avoir plus d'égards & de considérations pour ceux de leur ville, que pour d'autres en toutes sortes de choses. Ceux de Nazareth supposoient donc qu'étant de la patrie de JESUS-CHRIST, ils avoient plus de droit que d'autres de lui demander des miracles : & ils ne considéroient pas que les miracles étant des graces de Dieu, il les peut dispenser comme il veut, sans y garder de règles certaines. C'est ce que JESUS-CHRIST

342. *Sur l'Evangile du Lundi*

v. 26. &
27.

leur apprend par l'exemple de Naam le Syrien , & de la veuve de Sarepte qui fut nourrie par Elie durant la famine..

IV.

Ces dispositions qui se rencontrent dans les gens du pays de chacun , sont une raison à un Prédicateur évangélique , s'il n'y est point obligé par quelque nécessité , d'aimer mieux exercer son ministère en tout autre lieu qu'en celui de sa naissance. C'est une des instructions que J E S U S- C H R I S T nous a voulu donner par ce qui lui arriva à Nazareth. Il est vrai que Dieu ne laisse pas toujours au choix de ses ministres de travailler où ils veulent. Il les applique quelquefois à certains lieux , & ne leur laisse pas la liberté d'en choisir d'autres. Il veut souvent qu'ils annoncent ses vérités à des gens mal disposez , pour faire mieux paroître la force de sa grace , & l'empire qu'il a sur les cœurs. Mais comme il cache aussi très-souvent les opérations de sa grace sous une conduite qui paroît humaine , il rend d'ordinaire les succès de la prédication proportionnez aux dispositions précédentes qu'il a mises dans les esprits :

& c'est ce qui oblige un ministre de Dieu qui connoît cette conduite, de s'y accommoder autant qu'il peut, & de porrer plutôt la lumière de l'Evangile à ceux qui y ont moins d'opposition qu'à ceux qui en ont davantage. Cependant comme il faut dépendre de l'ordre de Dieu dans la dispensation de sa parole, il arrive quelquefois que Dieu oblige ses ministres à travailler dans des terres ingrates par certains desseins cachez qu'il a d'en tirer des fruits que nous ne connoissons pas. JESUS-CHRIST nous donne l'exemple de tout cela dans sa conduite envers ceux de Nazareth. Il ne commence point à prêcher par Nazareth. Il établit sa réputation & sa créance en d'autres lieux; & quand, pour satisfaire à l'ordre de son Père, il se résolut d'y prêcher, il en sortit le plutôt qu'il put; mais cependant il y vint lors que l'ordre de Dieu l'y conduisit; & ce fut la malice de ceux de Nazareth qui l'en fit sortir.

V.

UNE des choses les plus importantes qu'il y ait pour obtenir les graces de Dieu, est de bien connoître qu'elles ne nous sont pas deues, & que Dieu

peut avec justice nous les refuser ; ainsi que nous mettions toute notre confiance, non en nous-mêmes, mais en la bonté de Dieu. Ce qui éloigna la bénédiction de Dieu de dessus les Juifs, fut qu'ils croyoient qu'en qualité d'enfans d'Abraham ils étoient infiniment au dessus des autres. Leur temple, leurs cérémonies, leurs sacrifices, la qualité de peuple de Dieu les élevoient tellement, qu'ils s'imaginoient devoir être préférez en tout aux Gentils ; & ils fortoient par là de l'état d'humiliation où ils devoient être à l'égard de Dieu. C'est la principale instruction que JESUS-CHRIST donna à ceux de Nazareth : & cette instruction les choqua tellement qu'ils se résolurent de le précipiter. Une résolution si desespérée fait voir que les passions de ces gens-là étoient plus aigres & plus violentes que celles du commun des Juifs, & qu'ayant moins d'estime pour JESUS-CHRIST, ils étoient plus disposez à le persecuter. Le mépris dispose à la colére, & la colére à la violence ; ce qui nous apprend qu'il faut éviter les premières passions, qui sont les sources des autres ; parce qu'elles nous disposent aux

plus grandes & plus criminelles : & comme nous en avons toujours quelques-unes en nous, il faut reconnoître que c'est une miséricorde de Dieu de ce qu'il ne permet pas qu'elles soient excitées par les occasions & par les objets, & qu'il les empêche ainsi de produire tous les effets qui en pourroient naître.

V I.

S. MATTHIEU & saint Marc qui ont fait le récit de ce que JESUS-CHRIST fit à Nazareth, aussi bien que S. Luc, y ajoutent cette circonstance, que JESUS-CHRIST n'y fit pas beaucoup de miracles, à cause de l'incrédulité des habitans de cette ville : *ET NON fecit ibi virtutes multas, propter incredulitatem eorum*, dit saint Mathieu. Il ne put faire, dit saint Marc, en ce lieu-la aucun miracle, sinon qu'il y guérit un petit nombre de malades, en leur imposant les mains. Or il est bien clair qu'on ne sauroit entendre par cette impuissance de faire des miracles à Nazareth marquée par cet Évangéliste, une impuissance entière & absolue. On ne peut donc concevoir autre chose par là sinon que JESUS-CHRIST, à cause de l'incrédulité de cette ville, ne

Matt. 13.

58.

Marc. 6. 5

jugea pas à propos d'y faire quantité de miracles.

Il faut donc nécessairement distinguer en JESUS-CHRIST deux sortes de puissances ; l'une sans bornes , & à laquelle il n'y a rien qui soit impossible ; l'autre bornée par sa sagesse , & selon laquelle on dit que JESUS-CHRIST ne peut pas ce que sa sagesse ne trouve pas à propos de faire. Et ce n'est pas de cette impuissance réglée par la sagesse divine qu'il est dit que JESUS-CHRIST ne put opérer beaucoup de guérisons corporelles dans Nazareth ; parce qu'il avoit résolu de n'accorder cette grace qu'à ceux qui n'étoient pas comme les habitans de Nazareth dans un esprit d'incrédulité opposé entièrement à la foi.

Or ce que ces Evangélistes disent en ce lieu-là des miracles , on le peut dire de la distribution de ses graces. Il n'en pouvoit pas donner , lors qu'il n'étoit pas dans l'ordre de sa sagesse qu'il en donnât. Ainsi quoi qu'il pût , absolument parlant , convertir tous les Juifs & Judas même , quoi qu'il pût l'empêcher de faire le crime qui attira sa perte , quoi qu'il pût rendre dès le

commencement les Apôtres aussi parfaits qu'ils le furent depuis : néanmoins, comme il a été empêché de faire toutes ces choses par des raisons divines qui étoient le principe de sa conduite, on peut dire qu'il ne les pouvoit faire, au même sens que les Evangélistes nous disent ici, qu'il ne put opérer beaucoup de guérisons corporelles dans Nazareth.

VII.

LORS QU'ON représente le danger qu'il y a dans certains états, comme, par exemple, dans des Religions peu réglées où l'on place des enfans, dans la vie commune du monde, dans des établissemens ecclésiastiques, qui paroissent peu proportionnez à l'âge & aux forces de ceux que l'on y engage : on croit faire une réponse solide d'alléguer qu'il n'est pas impossible de se sauver dans tous ces états. On dit, qu'il y a du danger par tout, quand on n'a pas bonne volonté ; & qu'on se sauve par tout quand on l'a. Mais il y a bien de l'illusion dans cette réponse. Il est vrai qu'on se peut sauver dans tous ces états que l'on marque : mais on ne s'y sauve pas sans des efforts que

peu de gens font. Il est vrai que ceux qui y font, se pourroient sauver par le moyen des graces qu'ils recevroient de Dieu : mais Dieu n'est pas toujours disposé à donner à ceux qui s'engagent dans ces états, de ces graces puissantes sans lesquelles on ne s'y salue pas effectivement. Il est donc vrai que quoi qu'on s'y puisse sauver, on s'y salue rarement, & que Dieu guérit peu de malades spirituels dans ces sortes de conditions. C'est même une miséricorde à lui d'agir de la sorte. Car s'il répandoit également ses graces en toutes sortes d'états, il n'y auroit point de prudence à choisir un état plutôt qu'un autre ; & le salut étant également facile dans les plus commodes à la nature & dans les plus incommodes, on ne choisiroit jamais un état austère, puis qu'on n'y trouveroit pas plus de sûreté que dans un état plus facile. Ainsi c'est un effet de sa bonté que sa grace soit rare dans ces conditions que l'on a choisies par des vûes charnelles ; afin que ceux qui le cherchent sincèrement, soient portez à chercher & à se procurer une plus grande sûreté.

VIII.

LA vraie finesse chretienne est donc de n'examiner pas si absolument le salut est impossible en certains états, mais de se mettre dans ceux où l'on se sauve plus ordinairement, où il est rare de se damner; & d'éviter au contraire tous ceux où il est rare de se sauver, & très-commun de se perdre. Il ne faut point d'autre raison que celle-là pour préférer un monastère austère à un monastère relâché, la vie de retraite, à la vie du monde, la vie pénitente & laborieuse à la vie aisée & commode, enfin la vie pauvre & obscure à la vie de splendeur & d'éclat. Peu de gens se sauvent dans les grans emplois, dans les grandes dignitez, & comme dit saint Bernard, cette parole de l'Apôtre: *Non multi potentes, non multi nobiles*, se vérifie dans la suite de tous les siècles. Cela suffit pour éviter, autant que l'on peut, d'être de ce nombre. Ces états devoient donc être suspects dans le Christianisme; & il faudroit apporter bien plus de soin pour les éviter, que l'on n'en apporte d'ordinaire pour y parvenir. Que si la naissance y met quelques-uns, ils doivent se sépa-

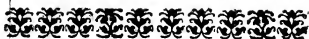
ter par leurs bonnes actions du commun de ceux de leur condition ; en sorte que comme il est rare en général qu'on se sauve dans ces états si élevez, il soit rare au contraire qu'on ne s'y sauve pas en pratiquant ce que pratiquent ceux dont je parle. Car s'il est rare en général qu'un grand & un riche parvienne au salut ; comme l'Evangile l'assure, il est rare aussi qu'un grand & un riche qui est humble, dont la vie est pleine de bonnes œuvres, qui se met dans son cœur au dernier rang des Chrétiens ; qui est toujours prêt de perdre sa fortune & son rang pour JESUS-CHRIST ; n'y parvienne pas ; puis qu'il n'est devant Dieu ni riche ni grand, & qu'il est au contraire du nombre de ces pauvres & de ces petits à qui le royaume des cieux appartient.

I X.

IL Y A de certains états dans le monde, que l'on croit favorables pour s'élever à la fortune ou du siècle, ou de l'Eglise, parce que les Rois y choisissent ordinairement ceux qu'ils élèvent aux emplois importants de l'Eglise ou de l'Etat : & c'est pourquoi l'on voit que tous ces états sont fort recher-

chez. Quand les élections canoniques étoient encore en usage, les personnes de la première qualité tenoient à honneur de faire nommer leurs enfans aux moindres prébendes : & l'on voit que la même chose se pratique encore dans les Chapitres d'Allemagne. Il y a de même dans l'Eglise certains états favorables pour faire fortune en l'autre monde ; & ce sont ceux qui devroient être le plus recherchés : & s'ils ne le sont pas, cela ne vient que de ce qu'il y a peu de gens qui se conduisent par l'esprit de la foi. Il est facile de juger quels ils sont par ce que nous avons dit, & l'on peut dire en un mot que ce sont ceux qui sont les plus éloignés de la vie du monde & les plus conformes à la vie de JESUS-CHRIST.





SUR L'EVANGILE
DU MARDI
DE LA III. SEMAINE
DE CARÊME.

Si peccaverit in te frater tuus, &c.
Matth. 18. 15. 22.

*Si votre frère a péché contre vous, allez
lui représenter sa faute en particulier
entre vous & lui.*

I.

JESUS-CHRIST nous prescrit dans
cet Evangile de quelle sorte nous
nous devons conduire envers le pro-
chain dans les fautes qu'il commet
contre nous : d'où nous devons con-
clure de quelle manière nous devons en
user à son égard généralement dans
toutes ses fautes. Car elles sont toutes

en quelque façon contre nous par la part que nous devons prendre aux intérêts de Dieu, & parce qu'en péchant il nous fait tort par le scandale qu'il nous cause. Quiconque pèche, porte les autres à pécher : ainsi il fait tort au prochain & pèche contre lui. Et comme il y a sur ce point à considérer & la disposition intérieure où l'on doit être à l'égard de ceux qu'on reprend, & la manière de les reprendre extérieurement, JESUS-CHRIST nous marque l'une & l'autre. Il nous marque la première en nous disant, qu'il faut pardonner au prochain *non seulement sept fois, mais septante fois sept fois* ; c'est à dire, qu'il lui faut pardonner sans bornes, & que quelques fautes qu'il commette, il ne faut pas laisser de conserver envers lui la charité intérieure par laquelle on lui souhaite le salut, & tout ce qui lui est utile pour réparer effectivement ses fautes, & pour en obtenir le pardon de Dieu. De sorte que si la punition lui étoit plus utile, on la lui pourroit souhaiter par ce motif. Ainsi cette loi de JESUS-CHRIST doit éteindre dans notre cœur toute aigreur, toute aversion,

II.

P O U R ce qui regarde la manière de reprendre extérieurement le prochain, J E S U S-C H R I S T en prescrit aussi les règles, & il donne lieu d'en conclure que c'est un devoir très-important dans la vie chrétienne que celui de pratiquer la correction. Il est vrai que tout le monde n'y est pas également propre. Car il y a des gens qui n'ont aucun talent pour faire impression sur l'esprit des autres par les corrections. Il y en a qui n'ont point en eux le sel de la sagesse, pour les assaisonner, & qui ne s'y doivent pas hazarder, parce qu'ils n'ont pas assez de prudence pour les faire comme il faut. Et c'est pourquoi saint Basile défend au commun des Religieux de se mêler de reprendre les autres; parce, dit-il, que tous n'en ont pas le don.

Mais souvent si ce n'est pas une faute de ne faire point la correction au prochain, c'est une très-grande faute de s'être mis dans l'impuissance de la faire. On mène une vie de passion & d'intérêt. Il paroît par toutes les actions qu'on n'aime que soi-même. On n'a aucun soin de se corriger de ses dé-

fauts, & on rebute ceux qui nous en avertissent. Qui doute que dans cet état on ne soit fort mal propre à corriger les défauts d'autrui ? C'est donc une charité générale que nous devons à tous les Chrétiens de vivre avec tant de modération, de bonté, & de désintéressement que nous nous rendions par là capables de leur faire connoître leurs défauts dans les occasions que nous en aurons.

III.

M A I S comme il arrive quelquefois qu'on est obligé de faire la correction au prochain, & qu'on ne s'en peut dispenser, parce qu'il n'y en a pas d'autres qui la puissent faire, J E S U S - C H R I S T nous en marque les conditions. Car par une seule qu'il nous exprime il nous fait entendre toutes les autres. J E S U S - C H R I S T veut que nous le prenions à part & seul à seul, pour lui épargner la confusion qu'il recevrait, si nous rendions sa faute publique; & nous devons conclure de là que pour faire utilement la correction au prochain, il ne lui faut rien faire voir en nous qui en empêche l'effet. Il faut éviter d'exciter son aigreur par la

dureté de nos paroles , sa colére par des exagérations , son orgueil par des marques de mépris. Il ne faut pas l'accabler par une multitude de répréhensions qui luy ôtent l'espérance de se pouvoir corriger des défauts qu'on lui reproche. Il ne faut pas lui faire paroître qu'on est prévenu , de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par là des défauts qu'on lui marque , & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention. Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque passion particulière, & enfin par un autre motif que par celui de son bien. Il lui faut faire paroître , si l'on peut , qu'on étoit plus obligé qu'un autre à lui donner ces avis : afin qu'il ne semble pas qu'on s'y soit porté gratuitement, & par un secret desir de l'incommoder , & de lui déplaire. Enfin , comme on a toujours divers défauts qui se présentent en foule à l'esprit de celui qu'on reprend , il faut que celui qui fait la correction, l'accompagne de tant d'humilité, qu'il ne paroisse pas qu'il en prenne aucun ascendant sur celui qu'il reprend, ni qu'il se croye exent des défauts qu'on peut remarquer en lui.

Il est vrai que tout cela se doit pratiquer fort diversement, & que les différentes qualitez des personnes, leur donnent droit de reprendre fort différemment. Un Supérieur de Religion, un Evêque, un Curé, un Magistrat, un père de famille, un maître, un ami, un inférieur, une personne familière, une personne inconnue doivent reprendre en des manières fort différentes. C'est la prudence & la charité qui doivent régler tout cela. JESUS-CHRIST s'est contenté de nous prescrire la règle générale dans un exemple particulier, en ordonnant d'épargner la confusion à celui qu'on reprend.

IV.

IL paroît par tous ces égards qu'on doit avoir, qu'il n'y a guères d'actions plus difficiles dans la vie chretienne que celle qu'on appelle correction fraternelle; & chacun s'en peut aisément convaincre par le peu de bons effets qu'il en a tirez quand il a voulu la pratiquer. La cause de cette difficulté est qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en

quoil il ne cède jamais sans beaucoup de combat & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aimer. Ainsi l'on a soin de se justifier dans ses défauts par diverses couleurs trompeuses : & l'on ne doit pas s'étonner si l'on trouve mauvais d'être contredit & condamné, puis qu'on attaque en même tems la raison qui est trompée & le cœur qui est corrompu.

Il n'appartient qu'à la grace de dissiper ces ténèbres volontaires, & de domter cette révolte de l'esprit & du cœur contre ceux qui les veulent guérir d'un mal qu'ils ne veulent pas reconnoître pour un mal : & ainsi il est clair qu'on ne doit pas présumer d'y pouvoir réussir par ses raisons, & encore moins par son autorité ; & qu'on ne le doit entreprendre qu'autant qu'on a droit de croire que Dieu veut se servir de nous pour procurer ce bien à notre prochain, & en ne se regardant à son égard que comme un simple instrument de Dieu qui le veut instruire & aider par notre moyen.

Il s'ensuit de là qu'on ne doit jamais reprendre personne, ni lui mettre ses

défauts devant les yeux par humeur ; par dépit, ni par aucun autre mouvement humain. Car outre que la correction est toujours maligne & choquante quand elle est jointe à ces dispositions, on témoigne de plus par là qu'on se croit capable par soi-même de remédier aux maux spirituels du prochain ; ce qui est une grande erreur, & pire d'ordinaire que la faute que l'on reprend. C'est pourquoi le principe que l'on doit avoir est que c'est à la charité & non à la nature d'entreprendre de faire la correction.

V.

LA DIFFICULTE' de cette action fait voir de plus qu'on ne la doit pas ordinairement faire sans préparation ; sans avoir invoqué la lumière & le secours de Dieu ; sans avoir pris toutes les précautions, & étudié tous les ménagemens capables d'empêcher le soulèvement de l'amour propre ; & sans avoir retranché, autant qu'on a pu, tous les prétextes dont il a accoutumé de se servir quand il est attaqué. Et ainsi c'est agir contre la prudence que de surprendre une personne en lui mettant tout d'un coup devant les yeux

yeux quelque défaut qui lui est sensible, sans qu'elle y soit préparée, & sans qu'on ait pris aucunes mesures pour adoucir son esprit.

Que diroit-on d'un chirurgien qui n'étant point appelé pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal, & cela sans que cette apostume eût été mise par des remèdes préparatifs en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une opération si douloureuse? On diroit sans doute que cet homme seroit très-imprudent & très-mal habile. C'est néanmoins à peu près ce que font ceux qui sans préparation font connoître à ceux à qui ils parlent, qu'ils les croient engagez dans quelque défaut considérable. Car ce défaut est une apostume spirituelle, en cela différente de celle du corps, qu'on est bien aise d'être délivré de celles du corps, au lieu que l'on ne veut point être délivré de celles de l'ame.

VI.

COMME JESUS-CHRIST dit à ses parens qui n'avoient que des pensées charnelles, que leur temps étoit

Joan. 7. 6

Q

toujours prêt, & que le sien ne l'étoit pas toujours, parce qu'il suivoit les tems de Dieu : on peut dire de même que dans chaque homme le tems de l'amour propre est toujours prêt ; parce qu'il est toujours préparé à se soulever & à faire paroître son aigreur contre ceux qui le choquent ; mais qu'au contraire le tems de la raison & de la crainte de Dieu n'est pas toujours prêt ; parce qu'il faut que l'esprit & le cœur soient touchez par certains objets qui ne sont pas toujours présens. Et cela fait voir que si l'on surprend les gens, en leur mettant sans aucune préparation leurs défauts devant les yeux, on n'en doit ordinairement attendre que de l'aigreur & de la révolte ; & qu'afin qu'ils reçoivent la correction comme il faut, il est nécessaire d'avoir auparavant excité en eux ce qu'ils ont de raison & de crainte de Dieu.

VII.

CES PRECAUTIONS sont particulièrement nécessaires dans les avertissemens que les égaux donnent à leurs égaux ; car l'avertissement en est plus dur d'une part, & de l'autre il laisse à celui qui est repris plus de liberté de se

soulever. L'autorité d'un Supérieur imprimant des mouvemens de respect, a beaucoup de force pour reprimer le soulèvement de l'amour propre; parce que les mouvemens de respect que l'idée d'un Supérieur excite, s'élèvent aussi-tôt que ceux de révolte & de dépit, & y servent de contrepoids : mais la qualité d'égal excite au contraire le soulèvement & ne le reprime point; parce qu'il semble qu'en reprenant on se mette au dessus de celui qui est repris : ce qui est dur à l'amour propre. De plus un Supérieur étant obligé de reprendre ses inférieurs, il est excusable de n'étudier pas avec tant de soin les tems favorables pour le faire; parce qu'il lui est commandé de *presser les hommes à tems* 2. Tim. 4. 2. & à contre tems : & les inférieurs mêmes lui pardonnent plus aisément le dépit qu'il leur cause; parce qu'ils savent que c'est son devoir & son obligation. Mais on n'a pas la même impression à l'égard des égaux. On attend d'eux des ménagemens & des égards : on ne veut pas qu'ils s'attribuent le droit de reprendre par autorité; ainsi quand ils le font à contre-tems, l'amour propre a beaucoup plus de peine à le souffrir.

L'USAGE qu'on doit faire de ces règles n'est pas d'être moins porté à la pratique de la correction fraternelle, c'est de mieux connoître la nature de ce précepte & la manière de le pratiquer. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il consiste seulement à avertir le prochain de ses défauts. Comme il a la charité pour source, il a le bien du prochain pour fin, & il oblige à prendre toutes les voies propres pour rendre la correction utile à celui à qui on la fait. Ainsi il oblige quelquefois à souffrir long-tems ses défauts, à prier Dieu long-tems pour lui, à s'acquiescer créance dans son esprit, pour être en état de lui profiter par ses avis. Il oblige à prendre, autant que l'on peut, les tems & les momens favorables pour lui donner le remède qu'on lui a préparé. Et enfin il oblige à ne rien faire par humeur, & à n'agir que par raison & par charité.

Mais on ne doit pas prendre ces avis si à la lettre, que l'on n'en conclue qu'il n'est jamais permis d'avertir le prochain de ses défauts qu'après y avoir long-tems pensé. Car il y a des rencontres où l'on est obligé de le faire

sur le champ. Si, par exemple, quelqu'un avançoit devant nous quelque maxime, ou quelques médisances que l'on jugeât pouvoir nuire à d'autres; ou si l'on avoit éprouvé qu'on est à l'égard de quelqu'un dans un degré de confiance qui peut donner cette liberté, on le pourroit faire sans autre préparation. Mais il faut toujours que soit qu'on diffère à donner ces avertissemens, soit qu'on les donne sur le champ, ce soit la raison qui les donne, & non la passion, l'humeur, l'indiscrétion, la légèreté.

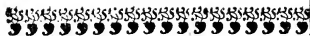
IX.

Tout cela fait voir qu'une personne qui n'est pas chargée par un devoir particulier de reprendre les autres, & de les avertir de leurs défauts, ne s'y doit porter qu'avec beaucoup de précaution : qu'elle ne le doit jamais faire avec promptitude & d'une manière qui surprenne celui qui est repris ; & qu'ordinairement elle ne s'y doit porter qu'après en avoir consulté Dieu & ceux dont elle peut prendre conseil, & après avoir bien pensé aux voies & aux moyens propres pour y réussir.

En agissant autrement on se met en

hazard de faire perdre aux autres la charité, sous prétexte de leur procurer la correction de quelque défaut; on augmente leur mal au lieu de le diminuer; on se met même en danger d'éteindre ou de diminuer en soi-même la charité par les paroles aigres que l'on s'attire de la part de ceux que l'on reprend; & l'on témoigne que ce qui a porté à cette correction n'est pas tant la charité qui est toujours prudente, que quelque faillie d'humeur & d'impatience.





SUR L'EVANGILE
DU MERCREDI
DE LA III. SEMAINE
DE CARÊME.

Accesserunt ad Jesum.... dicentes :
Quare discipuli tui transgrediuntur,
&c. Quare & vos transgredimini, &c.
Mat. 15. 1. 20.

*Pourquoi vos disciples violent-ils la tra-
dition des anciens ? . . . J E S U S leur
répondit : Pourquoi vous-mêmes vio-
lez-vous le commandement de Dieu,
pour suivre votre tradition ?*

I.

LA LUMIERE de la vérité nous
peut être proposée en diverses ma-
nières , par forme d'instruction , & par
forme de répréhension ; d'une manière

Qⁱⁱⁱj

qui ne choque point notre amour propre, d'une manière qui le choque. Mais de quelque manière qu'elle le foit, elle est toujours vérité, elle est toujours lumière. Elle nous apprend toujours à nous conduire, & par conséquent elle mérite toujours d'être reçue avec respect & avec reconnoissance. Qui ne veut point recevoir la vérité, lors qu'elle le reprend, est injuste de quelque manière que cela arrive. Car si c'est par l'imprudence de l'homme qui la lui propose, il a tort de rejeter la vérité que Dieu lui fait connoître, parce que l'homme y mêle quelque défaut: & si c'est avec sagesse qu'on le reprend, c'est un étrange orgueil de ne pouvoir souffrir qu'on nous reproche une faute, lors même qu'on est convaincu qu'on le fait avec justice, & avec charité. C'est ce que l'on voit aujourd'hui dans l'exemple des Scribes & des Pharisiens. Ils font à JESUS-CHRIST un reproche frivole que *ses disciples ne lavoient point leurs mains avant que de manger.* Il leur en fait un solide qui contenoit une instruction importante, en leur aprenant l'abus qu'ils faisoient d'un des préceptes du

Décalogue; & leur orgueil s'en blesse
& s'en scandalise.

I I.

SI nous étions dans la disposition où nous devrions être, la vérité ne nous paroîtroit jamais plus aimable que lors qu'elle nous est proposée par forme de répréhension. Car nous ne devons pas seulement apprendre la vérité, lors que nous ne la savons pas; mais nous devons aussi satisfaire à la vérité quand nous l'avons blessée. Or celui qui nous reprend, nous donne moyen de faire l'un & l'autre. Car il nous apprend la vérité, & il nous humilie, pour nous donner lieu de réparer notre faute. Il nous fait donc un double bien. Il nous montre un trésor, & il nous donne de l'argent pour l'acheter. A moins que d'être dans cette disposition on éloigne tous ceux qui nous pourroient avertir de nos défauts; parce que personne ne veut se mettre en hazard de déplaire aux autres, ni s'affujettir à toutes les conditions que leur délicatesse prescrit pour recevoir d'eux favorablement la vérité. On trouve plus court de les laisser là. Ainsi ne recevant la vérité qui nous sauve qu'avec

tant de conditions & de réserves, il se trouve qu'on est exclus & de la vérité & du salut.

III.

LA grande adresse du diable est d'avoir des voies & des moyens pour attirer toutes sortes de personnes, afin qu'aucun n'échape à ses pièges. Il tente les uns par les plaisirs, les autres par l'avarice, les autres par l'ambition. Mais il y en a d'autres sur qui la Religion fait des impressions plus fortes que toute autre chose, & qui ont quelque desir de mener une vie plus pure & plus sainte que les autres. Il a donc les pièges aussi pour ces sortes de gens : & le piège qu'il leur tend, c'est de leur donner le change, & de les tromper par l'image d'une fausse piété, en leur faisant négliger la véritable. C'est par cet artifice qu'il avoit introduit parmi les Juifs quantité de pratiques extérieures auxquelles il les portoit à s'attacher comme à des œuvres d'un grand mérite ; en même tems qu'il leur faisoit négliger par de fausses subtilitez des commandemens de Dieu importants & essentiels. Pour cela il ne faisoit que ménager une in-

clination qu'il trouvoit dans le cœur des hommes. Comme ils aiment naturellement à connoître leur bien, ils aiment aussi à faire consister la piété, quand ils en font leur bien, dans certaines œuvres extérieures dont ils soient fort assurez. C'est une œuvre fort agréable à Dieu que de laver ses mains devant le repas, disoient les Phari-siens; cela est net & précis. On ne doute point qu'on n'ait lavé ses mains quand on les a effectivement lavées. Ainsi cette doctrine étoit fort au goût des Juifs qui se flatoient de l'idée d'une piété extraordinaire par la pratique de ces œuvres. Le diable les amusoit donc par là : & content de les avoir fait tomber dans le violement de quelque précepte important, il les laissoit courir dans la voie de ces pratiques inutiles.

IV.

C'EST cet abus que J E S U S-CH R I S T découvre aujourd'hui aux Juifs, & sur lequel nous devons faire réflexion aussi bien qu'eux. Car quoi que ceux qui ont quelque lumière, ne mettent pas si grossièrement que les Juifs leur confiance dans des pratiques extérieures,

372 *Sur l'Evangile du Mercredi*

& qu'ils évitent même les abus visibles qui se glissent sur ce point parmi le peuple; si nous y prenons garde néanmoins, on est naturellement plus attaché à l'extérieur de la piété qu'à l'intérieur. Il y en a qui sont plus touchés d'avoir manqué à quelque dévotion non commandée, que d'avoir violé la charité par des jugemens téméraires ou par des médisances pleines de malignité. On ne s'étend pas davantage sur ce sujet. Mais pour peu qu'on y fasse de réflexion, on trouvera dans la conduite des Chrétiens une infinité de choses semblables à ce que JESUS-CHRIST reprend dans les Juifs, & même que certaines dévotions qui s'introduisent parmi des personnes qui ont quelque piété, & que l'Eglise est contrainte de condamner de tems en tems, ne sont fondées que sur des pensées humaines qui flatent l'esprit par une apparence de facilité.

V.

C E P E N D A N T le jugement que JESUS-CHRIST porte de ces Scribes & de ces Pharisiens, c'est qu'ils étoient du nombre de ceux dont Isaïe dit: *Ce peuple m'honore des lèvres, &*

2v. 8.

Isa 29.

13.

son cœur est bien loin de moi. Mais pour entendre ces paroles, il ne faut pas supposer que ceux dont parle Isaïe, fussent des hypocrites qui connussent leur hypocrisie, ni qu'honorant Dieu de paroles, ils le desavouassent ensuite formellement. Ils croyoient au contraire honorer Dieu sincèrement. Leur desaveu consistoit dans leurs actions, & dans les passions dont ils étoient possédés. L'amour violent des créatures étoit le desaveu de l'amour de Dieu. C'est en cela que consistoit leur hypocrisie. Or il y a bien des hypocrites de cette sorte. Ceux en particulier qui ne sont éloignés des actions criminelles que par la crainte, sont nécessairement hypocrites en cette manière. Car n'ayant point d'amour de Dieu, ils ne sauroient aimer que la créature; & ils sont par conséquent aussi éloignés de Dieu, que la créature est éloignée du Créateur. Ils ne peuvent donc honorer Dieu que des lèvres; parce que leur cœur n'a point de mouvement pour l'honorer. Ainsi ils sont bien éloignés de pouvoir être justifiés dans cet état: puisque c'est celui que **JESUS-CHRIST** reproche aux Pha-

niens & pour lequel il les condamne
comme hypocrites.

VI.

JESUS-CHRIST joint à ce jugement qu'il porte des Scribes & des Pharisiens une instruction générale & très-importante, que *ce qui entre dans la bouche, est incapable de souiller l'homme, & qu'il ne sauroit être souillé que par ce qui sort de la bouche*; parce qu'il sortoit de la bouche du cœur, & que le cœur étoit la source de toute la corruption des hommes. Mais ce ne seroit pas entendre cette doctrine de JESUS-CHRIST que d'en conclure qu'on ne peut donc se souiller par un excès de délicatesse & de bonne-chère, par l'ivrognerie & les débauches, parce que ces vices ne regardent que des choses qui entrent dans la bouche, & que ce ne soit pas un péché que de manger des viandes défendues par l'Eglise en certains jours, ni de ne pas observer les jeûnes qu'elle prescrit. Toutes ces conclusions seroient fausses & mal tirées: car il est bien vrai que jamais les viandes ne rendent l'homme souillé par leur nature même, & parce

qu'elles entrent simplement dans le corps. Mais comme on n'en use que par la volonté & que les volontez sortent du cœur, les alimens ne sont pas seulement regardez comme étant du nombre des choses qui entrent par la bouche : mais ils sortent aussi du cœur en quelque manière par cette volonté qui en commande l'usage & qui est une production du cœur. Or cette volonté est mauvaise & corrompue, lors qu'elle se trouve contraire aux règles de la tempérance & à celles de l'Eglise. La volonté de contredire l'Eglise en mangeant ce qu'elle défend, est mauvaise, & sortant du cœur, elle l'infecte & le corrompt.

Malheur à l'homme, dit saint Paul, *qui mange en scandalisant les autres.* Rom. 14^e
20.

Malheur de même à l'homme qui mange contre la défense de l'Eglise, en se retirant de la pénitence de l'Eglise, & en ne lui obéissant pas dans une chose si facile. *Malum est homini qui per offendiculum manducat.* Rom. 14^e
20.

Si l'Eglise de même ordonne certaines pratiques extérieures, c'est un mal de ne les pas observer : mais c'est un mal qui vient du cœur dans lequel se forme

cette négligence ou cette révolte volontaire qui empêche d'observer les pratiques que l'Eglise juge utiles.

VII.

C'EST donc une chose bien importante que ce qu'on appelle le cœur, c'est à dire, le fond de la volonté des créatures intelligentes. C'est le siège unique de tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le monde. C'est le trône de Dieu ou du diable. C'est ce qui contient le mérite du paradis ou de l'enfer. Qu'on entasse dans une de ces créatures quelques qualitez & quelques talens qu'on voudra, si le fond de la volonté est mauvais, elle est horrible aux yeux de Dieu. Or être horrible aux yeux de Dieu, c'est l'être en effet, l'être véritablement, l'être réellement. Si le fond en est bon au contraire, elle est l'objet de la complaisance de Dieu; elle est son temple, son trône, & le lieu de ses délices. Les hommes qui ne voyent point ce fond, ne sauroient distinguer les autres hommes que par des qualitez humaines & extérieures : & ainsi leur discernement ne peut être qu'incertain. Car on peut être très-bon sans

ces qualitez qu'ils estiment tant, & l'on peut être tres-mauvais quoi qu'on les possède. Ainsi il n'y a que de la témérité & de l'incertitude dans la plupart des jugemens des hommes, & il n'y a que le jugement de Dieu qui soit certain, parce qu'il pénètre ce fond du cœur qui seul peut rendre les hommes ou bons ou mauvais.

VIII.

ON ne doit donc pas s'étonner de ce que le Sage nous ordonne d'apporter toute sorte de soin & de vigilance à la garde de notre cœur, ni de la raison qu'il en allègue, qui est, que *c'est la source de la vie* : OMNI custodiâ serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit. Quand le cœur est corrompu, il ne vit plus que d'une vie animale; & toutes ses œuvres, quelque vivantes qu'elles paroissent, sont des œuvres mortes semblables à ces fruits qui croissent au bord de la mer-morte, qui paroissent à l'extérieur aussi beaux & aussi bons que les autres, & qui se réduisent en poudre quand on les touche. Mais on reconnoît au moins la différence de ces fruits & des autres en les touchant;

Prov. 42
234

au lieu que celle qui est entre les œuvres mortes & les œuvres vivantes est bien plus cachée & plus difficile à découvrir. On ne sauroit, dit saint Paulin, percer les ténèbres & les replis obscurs de notre cœur, dans lesquels se cachent les ennemis de notre salut, à moins que de se dégager de tous les soins du dehors, & de rentrer dans nous-mêmes, pour veiller, selon l'avis du Sage, à la garde de notre cœur. C'est là, dit ce Saint si éclairé, le plus grand travail & le plus important de notre vie, d'observer ainsi ce qui se passe dans notre cœur, & d'en retrancher ce qui est contraire à la piété : *Totus labor & plenum opus nobis in observantia & expoliatione nostri cordis est, cujus tenebras vel abstrusas in eo, inimici latebras videre non possumus, nisi defacato ab externarum rerum curis animo, & intus ad semetipsum converso.*

Paulinus
Epist. 1.

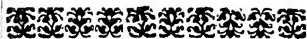
IX.

C E P E N D A N T cet important ouvrage & ce travail si difficile & si nécessaire est le plus négligé, le plus méprisé & le plus abandonné de tous

des ouvrages & de tous les travaux du monde. On met sa félicité dans le bruit & dans le tumulte. Plus on se voit accablé d'occupations, & plus on se croit heureux. On ne cherche qu'à accumuler affaires sur affaires, emplois sur emplois : & l'on regarde comme une grande disgrâce d'avoir quelque tems de reste pour penser à se sauver. Qui est-ce qui conte cette vigilance sur son cœur entre les occupations de sa vie, & qui regarde comme un malheur d'en être privé ? Plût à Dieu, même que cela n'eût lieu que dans le monde, & qu'il ne se glissât rien de cet esprit dans les monastères, c'est à dire, dans ces lieux uniquement destinez à veiller sur son cœur ! Plût à Dieu que l'emploi de Marthe qui s'empressoit à diverses choses, n'y fût pas plus estimé que celui de Marie, & qu'on s'y tint heureux d'être délivré des charges qui dissipent le cœur, pour vaquer à Dieu & pour s'en remplir ! Plût à Dieu qu'on n'y regardât point comme un malheur & une disgrâce de n'être pas élevé aux supérioritez ! Il s'en trouve certainement qui sont dans cette disposition :

mais c'est un grand mal qu'il s'en trouve qui n'y soient pas. Car ces personnes parvenant souvent à ce qu'elles desirent, ne peuvent être que de ces aveugles, qui, selon la parole de JESUS-CHRIST, entreprennent de conduire d'autres aveugles, & qui tombent dans la fosse avec eux.





SUR L'EVANGILE
DU JEUDI
DE LA III. SEMAINE
DE CARÊME.

Surgens J E s u s de Synagoga, introi-
vit in domum Simonis. Socrus autem
Simonis tenebatur magnis febribus,
Luc. 4. v. 38. 44.

*J E s u s étant sorti de la Synagogue, en-
tra dans la maison de Simon, dont la
belle mere avoit une grosse fièvre.*

I.

L'EGLISE nous représente dans
l'Evangile de ce jour la guérison
de la belle-mère de saint Pierre en par-
ticulier, & celle de plusieurs autres mala-
des de diverses maladies qui ne sont mar-
quées qu'en général, Il est dit de la bel-

le mère de saint Pierre, qu'elle avoit une fièvre violente : *TENEBATUR magnis febris* : & cette fièvre est une image très-vive des passions que JESUS-CHRIST est principalement venu guérir. Car comme la fièvre est un mouvement du sang contre la nature, qui la trouble par une agitation violente & déréglée, de même la passion, c'est à dire, la concupiscence dominante est un état de l'ame contraire à sa nature, & qui la trouble, l'agite, & la renverse jusques dans le fond. L'homme n'est point fait pour mener une vie de passion. Il en étoit parfaitement exempt selon l'institution de sa nature ; & son amour étoit parfaitement conforme à l'état & à l'ordre des choses. Il n'avoit qu'un mouvement réglé & uniforme qui le portoit vers Dieu, & n'en avoit aucun vers les créatures que par rapport à Dieu. Il n'aimoit point toutes les choses corporelles, parce qu'il savoit qu'il étoit plus noble qu'elles. Il se tenoit dans le milieu où il avoit été établi, assujetti à Dieu comme à son bien souverain, dominant les créatures insensibles, égal à celles qui jouissent de la raison, mais les regar-

dant non comme son bien , mais comme associées à son bonheur. C'est le péché qui a troublé cette divine économie, qui a donné à l'ame ce mouvement déréglé & impétueux vers les créatures corporelles ; & c'est là proprement ce qu'on peut appeller sa fièvre. Car comme la fièvre accompagne presque toutes les maladies particulières, de même la concupiscence ou la passion est jointe à tous les autres maux de l'ame.

II.

L'EFFET ordinaire de la fièvre corporelle est de priver le corps de vigueur & de force , de le réduire à l'impuissance d'agir , & à une foiblesse qui le conduiroit à la mort, si la fièvre ne cessoit. C'est aussi l'effet des passions d'ôter à l'ame la force , ou plutôt la volonté de s'élever à Dieu , d'abaisser l'ame vers la terre , & de l'y tenir attachée , de faire qu'elle ne sauroit plus se soutenir dans sa rectitude , & enfin de lui donner la mort en la privant de la vie de Dieu & de l'habitation de son Esprit saint. Car c'est la différence de la mort corporelle & de la mort spirituelle , que le corps cesse entièrement de se remuer quand il est mort ; au lieu que

l'ame toute morte qu'elle soit , a encore un mouvement , ou plutôt divers mouvemens à l'égard de l'objet de sa passion , & de toutes les choses qui la favorisent , ou l'empêchent d'en jouir. Ainsi elle est capable de joie dans cet état , mais d'une joie misérable dans des biens faux & indignes d'elle , qui est jointe avec la privation de la véritable joie , c'est à dire , de celle que lui donnoit la jouissance de Dieu ,

. III.

Le mouvement réglé d'une personne qui se porte bien entretient la vigueur dans tout le corps , & fait que chaque partie s'aquite bien de la fonction à laquelle elle est destinée ; que l'estomac digère les alimens ; que toutes les parties se nourrissent ; que ce qui doit se séparer se sépare ; & que la masse du sang se purifie & se décharge des parties vicieuses capables de nuire au corps. Au contraire le mouvement déréglé d'une fièvre violente trouble les fonctions de toutes les parties du corps. L'estomac ne digère presque plus ; tous les membres demeurent sans nourriture. Il se fait des séparations de parties qui devroient demeurer unies , des unions

Unions de celles qui devroient demeurer séparées. Il en arrive de même dans nos ames selon qu'elles sont saines ou malades, quand la volonté n'est remuée que par la raison & par l'amour de ce qui est véritablement aimable, comme cet amour s'accorde toujours avec le vrai intérêt de l'homme, il n'y a rien que de réglé dans sa vie & dans ses actions. Tout y est juste, tout y est raisonnable, tout y est saint. Mais quand l'ame vient à être agitée par la fièvre de quelque passion déraisonnable, tout le corps de ses actions se dérègle & se trouble; rien ne demeure dans son état; les actions les plus essentielles à la vie de l'ame ou ne sauroient plus se pratiquer ou se pratiquent d'une manière pleine de défauts; parce que l'ame est toute occupée de cette action violente qui fait son dérèglement & sa maladie.

IV.

LA FIEVRE change le goût de ceux qui en sont travaillez, & fait que les meilleurs alimens & les plus agréables dans la santé, deviennent insipides & de mauvais goût aux malades; parce qu'il y a des parties de l'humeur qui

cause la fièvre, qui se répandent dans les organes du goût. Les passions font le même effet sur le goût spirituel. Elles l'altèrent & le corrompent, & font que ce qui est le plus agréable à une ame saine, paroît insupportable à celle qui est malade de quelque passion. L'homme passionné ne se plaît que dans l'objet de sa passion, & il n'a que du dégoût pour tout ce qui n'y a point de rapport. On ne voit & on ne sent les choses telles qu'elles sont, que quand on est exempt de la fièvre des passions.

V.

LES DIVERS degrez de fièvres altèrent diversement les corps. Les petites fièvres ne font pas voir les choses autrement qu'elles ne sont; mais les plus violentes agissent mêmes sur l'imagination, & dégénérant en phrénésie troublent absolument la raison. Les petites passions laissent subsister dans les pécheurs le jugement spéculatif du bien & du mal, Ils se laissent aller au vice en suivant la pente de la nature & le mouvement de la passion: mais ils ne laissent pas de le condamner en eux-mêmes & dans les autres, Au cōtraire les fortes passions changent même le jugement

Spéculatif, & font prendre le bien pour le mal, & le mal pour le bien : & c'est même le progrès ordinaire des passions que d'en venir par degrez jusqu'à ôter à ceux qui en sont possédez, le discernement du bien & du mal. La raison rend encore quelque combat contre les passions naissantes ; mais elle est pleinement assujettie aux passions qui sont dans leur force & leur violence.

VI.

CE FURENT ceux qui étoient avec JESUS-CHRIST qui le prièrent de guérir la belle-mère de Pierre, qui avoit cette fièvre violente. Et il n'est pas dit qu'elle ait fait elle-même aucune prière pour cela. Peut-être que la violence de son mal l'empêchoit de le connoître & d'en desirer la guérison. Mais ce qui arrive rarement dans les fièvres corporelles, qui est que l'on perde le discernement de son état, & que l'on s'y trouve bien, arrive presque toujours dans la fièvre spirituelle des passions. C'en est presque toujours un symptôme que d'aimer son mal, & de ne desirer plus d'en guérir. Ainsi on n'a guères recours aux prières pour obtenir de Dieu sa guérison. On trou-

ve toujours quelque moyen de justifier ses passions & de se persuader que rien ne nous oblige d'y renoncer. Cette raison nous devrait porter à demander à JESUS-CHRIST avec plus d'ardeur la guérison des maladies spirituelles des autres, que celle de leurs maladies corporelles; parce qu'elles leur sont d'ordinaire plus inconnues, & qu'ils sont moins en état de la demander. Et en pratiquant cette charité envers les autres dans leurs maladies, nous n'obtiendrons pas seulement de Dieu ce que nous demanderons pour eux, mais nous l'engagerons de plus à nous faire rendre par d'autres cette même charité dans nos maux spirituels.

VII.

VOILA la maladie qui nous est représentée par la fièvre de la belle-mère de saint Pierre. Et JESUS-CHRIST en la guérissant, fait voir ce qu'il opère dans une ame qu'il délivre de la servitude de ses passions. Car comme cette femme étant guérie, se leva incontinent & se mit à servir JESUS-CHRIST & ses disciples, une ame délivrée du joug des passions qui la dominoient, reçoit en même tems la force de servir

Dieu & de s'occuper aux ministères qu'il lui a confiés. Voilà la marque d'une vraie conversion. Toutes les autres sont trompeuses. Quand on voit une personne fidelle à s'aquiter de tous ses devoirs, on a sujet d'en avoir bonne opinion & de la croire guérie : mais quand on ne s'en aquite qu'imparfaitement & qu'on en néglige plusieurs, cela se ressent encore de la fièvre & du dérèglement des passions, & il est à craindre qu'elles n'ayent que changé d'objet, & que l'on ne continuë encore dans le fond à mener une vie de passion. Car le propre effet de la vraie conversion est celui qui est marqué par saint Pierre, *de ne suivre plus les desirs des hommes, mais de passer tout le reste de sa vie dans l'exécution fidelle de la volonté de Dieu.* 1. Petr. 4. 2.

VIII.

LA GUERISON de la belle-mère de saint Pierre excita tous ceux qui avoient des malades de les amener à JESUS-CHRIST, & il les guérit tous, 2. 40. dit l'Evangile, *en leur imposant les mains.* Il arrive ainsi souvent que Dieu ayant converti un grand pécheur, lui donne plusieurs compagnons, en faisant plu-

seurs guérisons spirituelles dans le même lieu : & il est rare de voir des gens convertis d'une manière extraordinaire , sans que Dieu les rende le principe & le motif de la conversion de plusieurs. Dieu suit dans l'ordre de la grace celui qu'on remarque dans la nature , afin qu'on ne les distingue pas. Et comme il y a une certaine contagion dans le mal & dans les vices , & qu'il n'y a guères de gens extraordinairement déréglés qui ne communiquent leurs déréglemens à plusieurs : Dieu veut aussi que les conversions & les vertus extraordinaires soient imitées par plusieurs personnes ; & il s'en sert d'ordinaire pour leur donner un mouvement efficace de changer de vie. Ainsi nous devons tâcher de faire un bon usage de toutes celles que Dieu expose à nos yeux , & qui viennent à notre connoissance. Car ce sont des occasions favorables pour obtenir les graces qui nous sont nécessaires. Nous devons faire comme les pauvres qui , quand ils entendent dire qu'on fait des largesses & des aumônes en quelque maison , se pressent incontinent pour y avoir part. Il y a aussi des tems de graces où il sem-

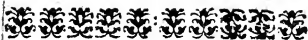
ble que Dieu soit plus disposé à en faire, & c'est à nous à les ménager.

IX.

JESUS-CHRIST guérissoit les malades, comme il est remarqué dans l'Evangile, par l'imposition de ses mains, qui étoit une cérémonie ordinaire parmi les Juifs. Mais dans ces cérémonies judaïques que JESUS-CHRIST a fait passer dans la pratique de son Eglise, il faut toujours remarquer, que la raison n'en est pas que JESUS-CHRIST ait voulu en cela imiter les Juifs en pratiquant leurs cérémonies : mais c'est que Dieu a voulu & a fait en sorte qu'elles fussent pratiquées par les Juifs parce qu'elles le devoient être dans l'Eglise chrestienne. L'Eglise est toujours la fin des pratiques de la Synagogue, comme JESUS-CHRIST est la fin de la loi. Il faut donc juger de ces cérémonies, non par les fins que les Juifs s'y sont proposées, mais par celles que JESUS-CHRIST a eues en les établissant dans son Eglise. L'imposition des mains qu'il joignoit à la guérison des malades, étoit un signe que c'étoit par son humanité qu'elle s'opéroit, c'est à dire, par JESUS-CHRIST homme,

& qu'il n'en falloit point chercher d'autres causes. Et quand les Prêtres ou les Evêques se servent du même signe, soit dans l'administration de la pénitence, soit dans celle de la Confirmation & du sacrement de l'Ordre, elle signifie de même que l'effet de ces Sacremens est opéré par la puissance de JESUS-CHRIST Dieu & homme, dont les Prêtres & les Evêques tiennent la place, & au nom duquel ils agissent en administrant les Sacremens. Il ne faut donc point s'informer de ce que cette cérémonie signifioit parmi les Juifs, puis que l'usage qu'en fait l'Eglise est la vérité de celui qui en a esté fait par les Juifs.





SUR L'EVANGILE
DU VENDREDI
DE LA III. SEMAINE
DE CARÊME.

Venit JESUS in civitatem Samariæ...
Venit mulier de Samaria haurire
aquam, &c. Ioan. 4. 5. 42.

JESUS vint en une ville de Samarie...
Il vint une femme de Samarie pour
tirer de l'eau. JESUS lui dit : Don-
nez-moi à boire.

I.

C'EST ÉVANGILE qui contient
l'entretien de JESUS-CHRIST
avec une femme de Samarie, renferme
tant d'instructions, qu'il faut nécessai-
rement se borner à quelques-unes, sans
entreprendre de les marquer toutes.

R. v

Nous nous arrêterons à celles qui suivent.

JESUS-CHRIST, après avoir demandé à boire à cette femme, luy fit ouverture des vérités qu'il avoit à lui annoncer : *Si vous connoissiez*, lui dit-il, *le don de Dieu, & qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé vous-même, & il vous auroit donné de l'eau vive.* Il lui marque par ces paroles qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don qu'il étoit prêt de lui faire, & que si elle l'avoit connu, elle lui auroit demandé ce don, & qu'il le lui auroit accordé. Il veut dire qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don de la grace évangélique; qu'elle ne savoit pas que c'étoit à lui à la donner, parce qu'il étoit le Messie : & il élève ainsi peu à peu son esprit à concevoir & à désirer une autre eau que celle de son puits. Mais ces paroles nous donnent lieu en même tems de faire réflexion que presque tous les Chrétiens sont engagez dans le défaut de cette femme; c'est à dire, qu'ils ne connoissent point l'excellence des dons de Dieu. Cela paroît par le peu de soin qu'ils ont de les aquerir, & le peu d'effort qu'ils

sont pour se les procurer. A qui ne peut-on point dire, par exemple, qu'il ne fait ce que c'est que le don de la justification qui nous tire de la servitude du démon, & nous donne droit au royaume de Dieu, en nous faisant entrer dans le corps de JESUS-CHRIST? Car si l'on connoissoit l'excellence de ce don, on prendroit les voies sûres pour y parvenir quand on ne l'a pas reçu, & pour le conserver quand on l'a reçu, & l'on ne se tiendrait pas en repos sur des opinions incertaines & douteuses. Est-ce estimer ce don, comme il faut, que de l'exposer tous les jours à des voleurs qui l'ont ravi à une infinité de gens plus forts que nous? Et n'est-ce pas ce que l'on fait en choisissant des états de vie où très-peu de personnes conservent la grace, sans que nous ayons aucune raison de nous croire plus forts, ni que nous prenions plus de précautions que ceux qui y périssent.

Les gens de guerre qui se piquent de valeur, s'exposent à la vérité souvent à la mort : mais c'est que la vie n'est pas leur trésor, c'est leur gloire ou leur fortune. Mais on ne commet point cette imprudence à l'égard des choses

que l'on considère comme son bien principal. Ainsi le peu de crainte que l'on a de perdre la grace, est une grande marque qu'il y a quelque autre objet qui fait plus d'impression sur le cœur. On a donc bien raison de nous dire : *Si scires donum Dei* : Si vous saviez l'excellence de ce don de Dieu, vous ne le hazarderiez pas si témérairement ; vous vous retireriez de tant d'occasions de le perdre ; vous fuiriez cette vie d'oisiveté, d'inutilité, de dissipation, qui fait périr tant de gens.

II.

IL EN est de même de tous les autres dons de Dieu. Qui en connoîtroit l'excellence, les achetteroit au prix de toutes choses. Quand on ne le fait pas, c'est qu'on ne les connoît pas. Qui sauroit le bien qu'il y a à se retirer du monde & à consacrer son ame & son corps à Dieu, ne s'engageroit jamais dans les embarras du siècle. Qui sauroit le prix de l'humilité, de la pauvreté, de la vigilance, de la douceur, & de toutes les autres vertus, les demanderoit continuellement à Dieu, & ne cesseroit point de s'y exercer. Notre peu d'ardeur à pratiquer les vertus fait voir

que nous n'en connoissons point l'excellence. Nous devrions donc commencer par demander à Dieu la lumière pour les connoître : & c'est en quelque sorte la première prière dont nous ayons besoin. Tant que nous n'aurons qu'une connoissance froide & obscure de l'excellence des dons de Dieu & de la nécessité de sa grace , nous ne ferons aussi que des prières languissantes. Ainsi il n'y a point de considérations plus utiles que celles qui peuvent rehausser en nous l'idée de l'excellence des graces de Dieu. Et pour nous y exciter, nous nous devrions dire souvent à nous-mêmes : *Si vous connoissiez le don de Dieu : Si scires donum Dei* , tant pour nous convaincre que nous ne les connoissons pas , que pour nous faire désirer de les connoître. Si nous savions le bien de la patience , nous ne nous plaindrions pas des maux de la vie. Si nous savions le bien de l'obéissance, nous ne nous plaindrions point d'être obligez à l'assujettissement. Si nous savions le bien de l'humilité, nous ne nous plaindrions pas des humiliations , qui sont la voie pour l'aquerir. Ainsi dans toutes ces occasions & autres semblables. nous nous

devons dire à nous-mêmes : *Si scires
donum Dei.* III.

LE PEU de sentiment que nous avons de ces dons ne procède pas seulement du peu de connoissance que nous avons de l'excellence des biens qu'ils nous procurent, mais aussi du peu d'idée que nous avons de la grandeur des maux dont ils nous délivrent. Il est donc de notre devoir de tâcher de mieux connoître ces maux dont nous ne saurions être délivrés que par ce que JÉSUS-CHRIST appelle *le don de Dieu*. Le péché est le principal de ces maux, & la source de tous les autres. Or le péché est si horrible, que Dieu, dont les jugemens sont toujours pleins de justice, & qui les tempère même par sa miséricorde, le voulant punir, ne trouve point de peine qui lui soit proportionnée que l'enfer ; c'est à dire une peine éternelle dans sa durée, & inconcevable dans sa grandeur ; & voulant le pardonner il n'en accorde le pardon qu'en obligeant son propre Fils de mourir pour réparer l'outrage que le péché a fait à sa sainteté, & la confusion & la difformité qu'il a causée dans le monde. C'est par ces deux terribles

jugemens de Dieu que nous pouvons former quelque idée de l'énormité que Dieu connoît dans le péché : & par là nous pouvons aussi juger de l'excès de l'aveuglement de l'homme. Car quelque énorme que soit le péché, l'homme se fait un jeu & un divertissement de le commettre. *L'insensé*, dit le Sage, *fait le mal en riant* : *Quasi per risum stultus operatur scelus*, parce que l'aveuglement des hommes est encore plus prodigieux que le péché. Prov. 1. 13.

IV.

JESUS-CHRIST désigne ce don de Dieu par le mot d'eau vive, & la qualité qu'il attribue à cette eau vive, est qu'elle appaise pour jamais la soif, au lieu que l'eau du monde ne l'appaise point. *Quiconque*, dit-il, *boit de cette eau*, c'est à dire de l'eau du monde, *aura encore soif* ; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif : mais cette eau deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejallira jusques dans la vie éternelle. Il nous a voulu marquer par là l'excellence des biens du ciel au dessus des biens de la terre. Dans quelque abondance que nous jouissions de ceux-là, ils nous laissent toujours

dans la soif & dans l'indigence : & comme il faut enfin en être privé par la mort, ils nous laisseront dans une soif & une indigence éternelle. Mais l'effet de la grace quand on la reçoit de Dieu, est premièrement d'appaiser cette soif des choses temporelles, & de nous délivrer ainsi de cette indigence qui tourmente & tourmentera tous les méchans ; & secondement de contenter éternellement nos justes desirs par la possession du bien souverain qu'elle nous acquiert. Ainsi l'on ne desirera plus les choses temporelles, parce qu'on les méprisera : & le desir des éternelles sera satisfait par la jouissance. Voilà la première différence des biens du monde & des biens de Dieu. Et cette première différence ne nous apprend pas seulement l'excellence de l'eau de JESUS-CHRIST au dessus du monde, c'est à dire, de l'amour de Dieu au dessus de l'amour des créatures ; mais elle nous apprend encore à reconnoître si nous avons effectivement reçu de cette eau céleste. Car si l'eau du monde continuë d'exciter en nous une soif insatiable ; puisque l'effet de l'eau de JESUS-CHRIST est de l'appaiser,

On peut juger par là que ce n'est pas de son eau dont notre cœur est rempli. Quand on voit un pénitent qui renonce aux espérances trompeuses du siècle & qui ne veut plus travailler que pour l'éternité, c'est un grand signe qu'il a reçu de cette eau qui désaltère : mais si l'on le voit aussi ardent qu'il étoit à la recherche de ses intérêts, aussi occupé & aussi possédé des desirs du siècle, c'est un signe évident qu'il n'a bu que de cette eau dont il est dit : *Quiconque en boira aura encore soif, OMNIS qui biberit ex hac aqua, sitiet iterum.* Ce sont d'étranges pénitens que des pénitens ambitieux, avares, voluptueux, & qui témoignent par toute leur conduite qu'ils sont possédez, autant que jamais, de la soif des biens du monde.

V.

LA SECONDE différence est une suite de la première. Les eaux du monde & la félicité temporelle ne coulent que sur la terre : mais cette nouvelle fontaine que JESUS-CHRIST forme dans le cœur, porte ses eaux jusques dans le

ciel, où elle fait fructifier toutes nos œuvres. Qui sauroit l'art d'élever des plantes éternelles, mépriseroit fort les plantes communes & périssables. Qui sauroit l'art de faire des édifices incorruptibles & incapables d'être détruits, mépriseroit fort les édifices communs qui périssent & se détruisent en mille manières. C'est la grace qui nous apprend cet art merveilleux, ou plutôt qui est elle-même cet art. Sans elle nous ne faisons que des œuvres non seulement périssables, mais mortes & entièrement privées de vie. Avec elle toutes nos œuvres sont non seulement vivantes; mais éternelles: car elles nous suivront dans l'éternité; elles y produiront leur fruit, & nous en jouirons à jamais. Comment les hommes peuvent-ils être assez stupides pour songer à autre chose qu'à aquerir ce trésor incéstimable?

VI.

JESUS-CHRIST ayant convaincu cette femme qu'il étoit prophète, en lui faisant voir qu'il pénétrait le fond de son cœur, & que ses plus secrètes actions lui étoient connues, lui donna par là sujet de lui proposer la question

sur laquelle les Samaritains étoient en différend avec les Juifs touchant le lieu où il étoit permis de sacrifier. Car il est clair que dans les paroles par lesquelles cette femme de Samarie exprime la question, le mot d'adorer signifie sacrifier. Nos Pères, dit-elle, ont adoré sur cette v. 20. montagne; & vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer: PATRES nostri in monte hoc adoraverunt; & vos dicitis, quia Ierosolymis est locus ubi adorare oportet.

Je dis qu'il est clair que le mot d'adorer, signifie, sacrifier, en ce lieu; puis que la prétention des Juifs n'a jamais été qu'il ne fût pas permis d'adorer Dieu en un autre lieu qu'à Jérusalem, mais seulement qu'il n'étoit pas permis de sacrifier à Dieu hors de Jérusalem. JESUS CHRIST a donc pris dans sa réponse aussi ce terme dans le même sens, & c'est dans ce sens qu'il déclare à cette femme que le tems de la loi nouvelle étoit venu, & que le propre du tems de cette loi étoit qu'on n'y seroit plus obligé de n'adorer, c'est à dire de ne sacrifier que dans Jérusalem, ou dans quelque autre lieu particulier; mais qu'il seroit permis d'offrir en tout lieu le sa,

crifice propre à la loi nouvelle : & par là il fait voir manifestement que la loi nouvelle auroit aussi un sacrifice extérieur, puis qu'il ne s'agit nullement ici des sacrifices purement intérieurs, & qu'il a toujours été permis d'offrir ces sacrifices en tous les endroits du monde.

Il est clair que cette instruction que JESUS-CHRIST donna à la Samaritaine, exprime parfaitement la doctrine de l'Eglise touchant le sacrifice; puis qu'elle établit dans le tems de la loi nouvelle un sacrifice extérieur qui se peut offrir en tous les lieux du monde, & que rien ne peut être plus contraire à cette doctrine de JESUS-CHRIST que celle des Prétendus Réformez, JESUS-CHRIST donnant pour marque de la loi nouvelle que l'on y offriroit par tout le monde des sacrifices extérieurs, & les Réformateurs faisant consister cette loi en l'abolition de tous les sacrifices extérieurs par tout le monde.

VII.

MAIS ces paroles de JESUS-CHRIST nous marquent aussi clairement de quelle manière le sacrifice se doit offrir.

Dans la loi nouvelle, & qui font ceux qu'il appelle vrais adorateurs & vrais sacrificateurs. Car il ne se contente pas de le marquer par cette qualité d'adorer en tous lieux, & de les distinguer par là des Juifs & des Samaritains qui n'adoroient qu'en un lieu : il y ajoute, qu'ils adoreront en esprit & en vérité. *Le tems vient, dit-il, & il est déjà venu que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit & en vérité.* v. 23

On demande souvent avec quelle disposition il faut offrir le sacrifice de la loi nouvelle, c'est à dire, celui de la Messe, & par conséquent avec quelle disposition il y faut assister ; puis qu'on l'offre en y assistant. Et voici JESUS-CHRIST qui l'enseigne expressément, Il le faut offrir, selon lui, *en esprit & en vérité.* Voilà ce qui nous peut rendre vrais adorateurs. Or qu'est-ce que l'offrir en esprit : *In spiritu* ? L'Apôtre saint Paul nous l'apprend, lors qu'il dit du sacrifice de la croix, que JESUS-CHRIST s'est offert luy-même à Dieu par le saint Esprit, comme une victime sans tache : *Qui per Spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatam Deo.* Heb 9.14
Ainsi le sacrifice de nos Autels n'étant

que la continuation de l'oblation de la même victime offerte sur la croix, & JESUS-CHRIST l'y offrant encore sur la terre comme il l'a offerte sur le Calvaire, & comme il l'offre dans le ciel, il est clair que pour y être adorateurs en esprit comme lui, il faut l'offrir par le saint Esprit, c'est à dire, par l'esprit de charité & d'amour. Sans cela on ne peut être qu'un faux adorateur, soit qu'on l'offre comme Prêtre, soit que l'on coopère au sacrifice en qualité d'assistant. On ne dit pas que tous ceux en qui le saint Esprit n'habite pas encore, & qui ne sont pas justifiez, soient de faux adorateurs. Il suffit que le saint Esprit remuë leurs cœurs, & qu'il les porte à offrir JESUS-CHRIST par quelque mouvement de charité, quoi qu'elle ne soit pas encore justifiante. Mais il n'y a point d'adoration ni de sacrifice de la loi nouvelle, quand il n'y a point du tout d'amour; & tous ceux qui en sont absolument privez, qui n'ont aucun desir de quitter le péché & de se convertir, ne sauroient offrir à Dieu qu'un culte judaïque. Il est vrai que l'adoration & le culte rendu à Dieu par le sacrifice de nos autels est

toujours un culte & un sacrifice de la loi nouvelle : mais il l'est parce que JESUS-CHRIST s'y offre toujours comme premier & souverain Prêtre ; parce que toute l'Eglise coopère & se joint toujours à cette oblation : mais de la part de ceux qui assistent sans amour à ce sacrifice , ce n'est point un culte de la loi nouvelle , mais un culte de Samaritains ou de Juifs sans esprit & sans vérité.

VIII.

JESUS-CHRIST joint à ce premier caractère du sacrifice de la loi nouvelle, qui est qu'il doit être offert *en esprit*, ce qui le distingue du culte judaïque, un autre caractère qui est qu'il doit être offert *in veritate*, EN VERITE' : c'est à dire qu'il doit être offert sans erreur & sans superstition, ce qui le distingue de celui des Samaritains, qui étoit mêlé d'erreurs. Et cette condition ne distingue pas seulement le culte des Chrétiens orthodoxes de celui de ces sociétés hérétiques qui ont retenu le sacrifice, comme toutes les sociétés hérétiques d'Orient ; mais elle distingue dans l'Eglise même les vrais Catholiques, dont la foi est pure & en-

tière par leur parfaite soumission à l'Eglise, des Catholiques de nom, qui dans la profession extérieure de la vraie foi, se laissent aller dans leur cœur à des opinions erronées. Tous ces gens n'ont point de part à ce sacrifice de la loi nouvelle qui doit être offert *en esprit & en vérité*, *IN spiritu & veritate*. Comme il n'y a qu'un esprit, il n'y a qu'une foi. Cependant on ne vit jamais tant de libertinage d'opinions, tant de systèmes fondez ou sur l'ignorance de la vraie foi, ou sur la négligence de s'en instruire, ou sur un examen téméraire des décisions de l'Eglise. On ne voit que des gens qui se font une foi à part, & qui forment de nouveaux assemblages de dogmes qui leur sont particuliers : & c'est ce qui est exclus par cette condition du vrai culte & de la vraie adoration qui doit être *en esprit & en vérité*.

46873



SUR













)



